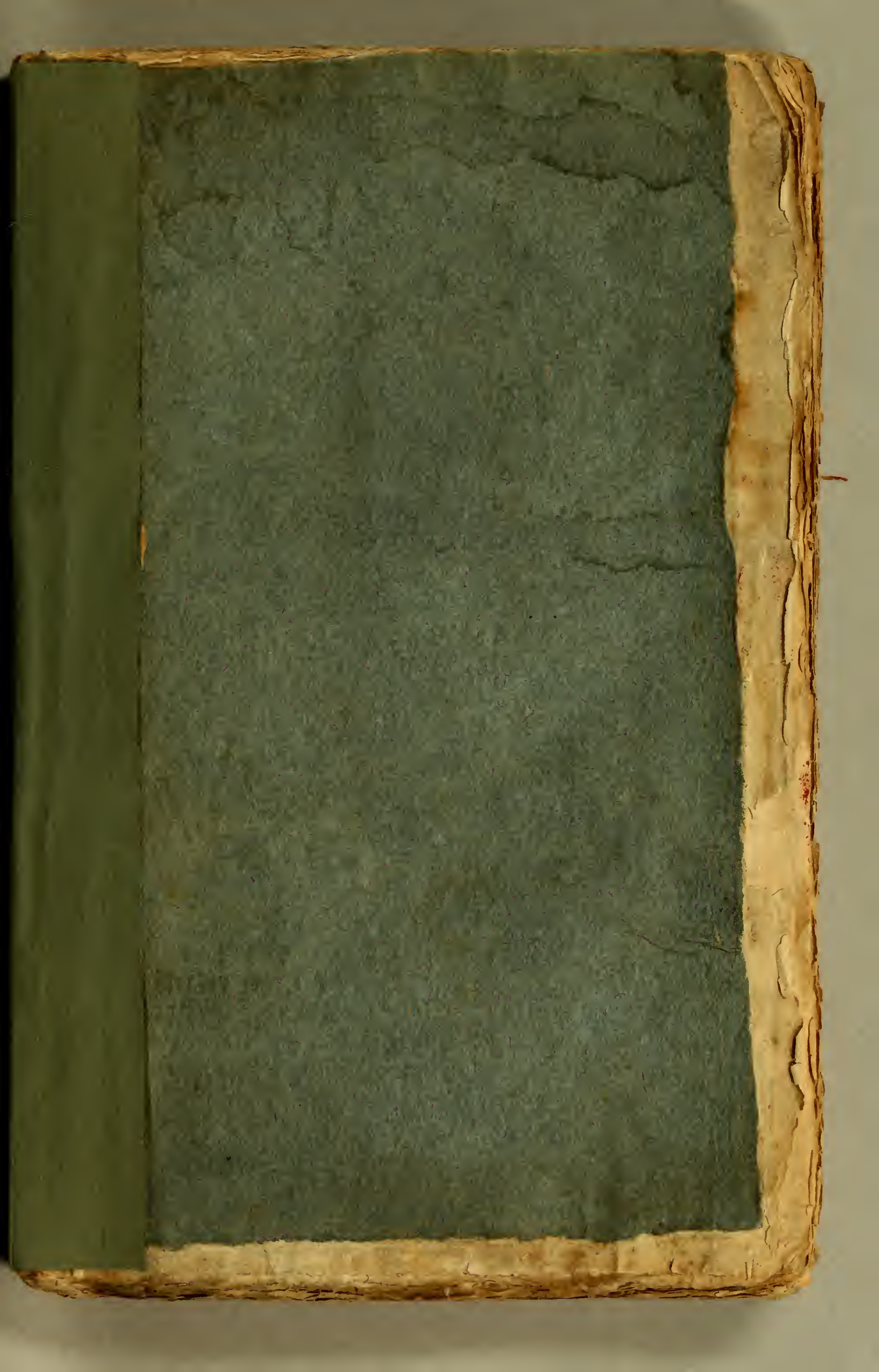
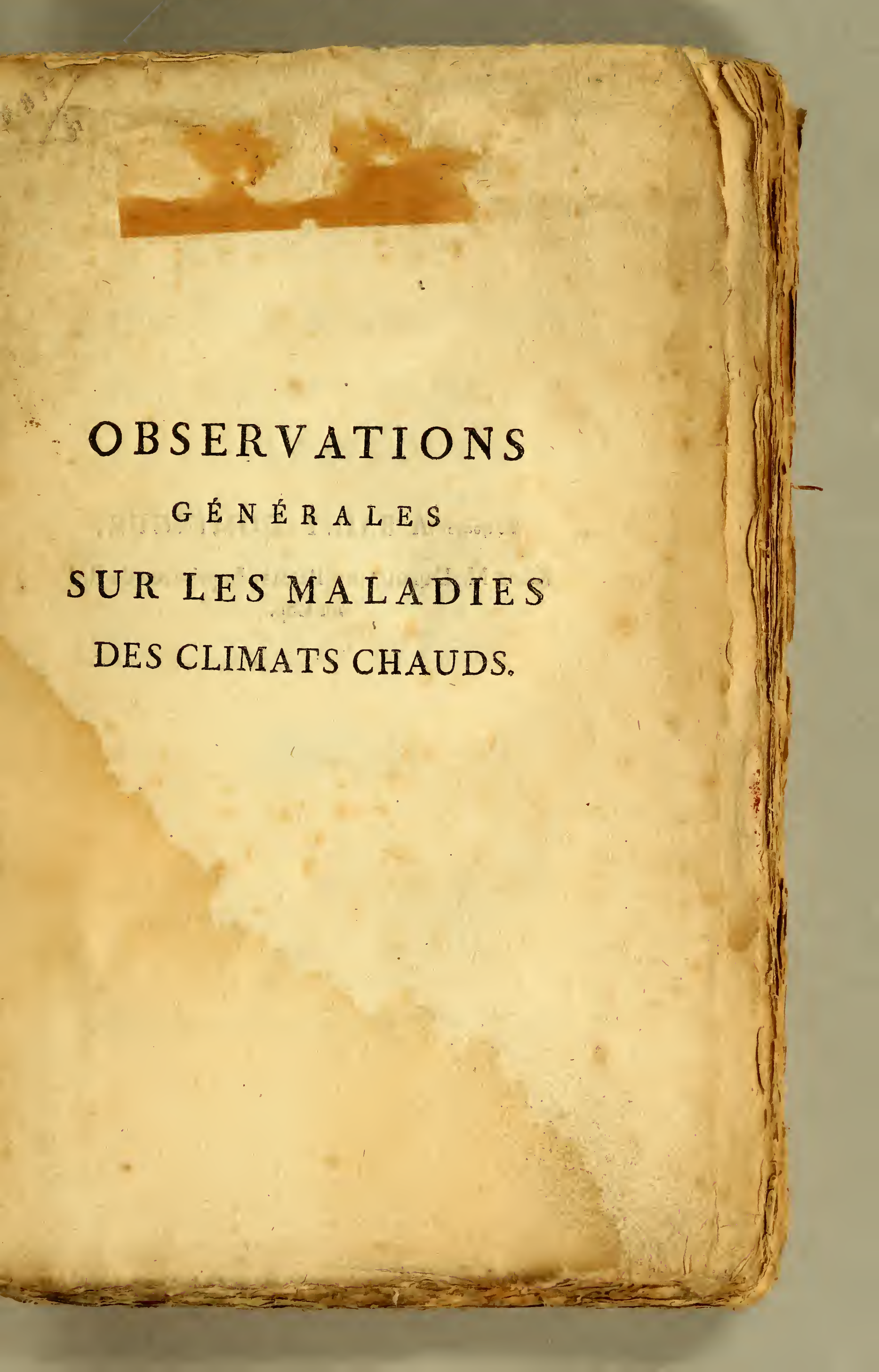


servir au-delà de leurs engagemens ceux qui auroient attrapé du mal, autant de mois qu'ils ont été de jours à guérir, & en leur retenant sur leur solde, une partie du prix du traitement, on auroit infiniment moins de vénériens. Il faudroit aussi avoir beaucoup de sévérité pour les filles de joie, & l'on donneroit beaucoup moins d'occasions de débauche aux Soldats. L'ordre & la discipline sont encore des moyens très-efficaces pour remplir cet objet. Qu'on songe à la différence qu'il y a entre des Troupes saines & celles qui sont affoiblies par les maladies, & l'on verra qu'on ne sçauroit apporter trop de soins à les délivrer d'un mal aussi pernicieux, & dont le traitement même est souvent pour les heureux une source de foiblesse, de langueur & d'épuisement.

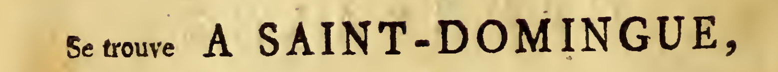
Fin du Tome cinquième & du quatrième Livre.

à Monsieur
Sedillot jeune Docteur
En médecine ... etc ...
de la part de l'auteur





OBSERVATIONS
GÉNÉRALES
SUR LES MALADIES
DES CLIMATS CHAUDS.



Se trouve A SAINT-DOMINGUE,

Chez M. Dufour de Riams, Imprimeur du Roi au Cap.



OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MALADIES DES CLIMATS CHAUDS,

LEURS CAUSES, LEUR TRAITEMENT,

ET LES MOYENS DE LES PRÉVENIR;

Par M. DAZILLE, Médecin du Roi à S. Domingue, Pensionnaire de Sa Majesté, Correspondant de la Société royale de Médecine, ancien Chirurgien-Major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'île de France, &c.



A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le Jeune, Libraire Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

PRÉFACE.

L'OBJET de cet Ouvrage eſt d'inſtruire les Médecins qui ſe deſtinent à paſſer dans les Colonies, & qui ne ſauroient être trop préparés aux objets nouveaux qui les occuperont. J'ai jugé que mes Obſervations pourroient abréger leur travail, & tourner à-la-fois au profit de l'art & au bien de l'humanité.

En voyant le tableau de tant de maladies produites par l'influence du climat des Colonies, le lecteur pourra croire d'abord que c'eſt un ſéjour infect, & bénira la deſtinée qui l'a fait naître en Europe : mais je le prie de conſidé-

rer que nous avons dans l'ancien monde une infinité de maladies dont le tableau rapproché feroit frémir un Américain, qui croiroit que l'Europe doit être dépeuplée par l'effet de tant de calamités. Nos meilleurs Auteurs attribuent à l'influence de l'air les maladies épidémiques qui parcourent notre continent, & qui y font les plus affreux ravages. En reconnoiſſant aux maladies qui règnent dans les Colonies cette même cauſe, parmi tant d'autres que j'ai indiquées, j'avertis les Adminiſtrateurs des moyens qu'ils ont entre les mains pour y remédier.

Les ſoins, les précautions à prendre pour la conſervation des hommes,

principalement des ſoldats & des matelots, ſont de la plus grande importance pour le Gouvernement. J'ai obſervé, dans une de nos Colonies, que, pendant les années 1767 & 1768, on ne perdit pas plus de ces hommes précieux, qu'il n'en périt ordinairement en France dans les meilleures garniſons, parce que le principal Adminiſtrateur étoit en même temps phyſicien inſtruit & vraiment ami de l'humanité; &, comme je l'ai fait obſerver dans mon Ouvrage ſur les maladies des Nègres (note 8, p. 25), il faiſoit entrer du riz & du vinaigre dans la ration des ſoldats; & tous les jours, un homme de chaque ordinaire étoit obligé d'aller chercher du creſſon

ſur le bord des rivières, où il eſt très-abondant.

Depuis le retour de cet Adminiſtrateur en Europe, les troupes y ont éprouvé de très-grandes mortalités. On voit, par cette différence d'adminiſtration, quel bien peuvent faire les lumières & les connoiſſances, lorſqu'elles ſe trouvent réunies à la bienfaiſance & à l'humanité.



AVERTISSEMENT.

En décembre 1783, j'eus ordre du Gouvernement de réunir en un volume les Obſervations générales que je publie aujourd'hui, & qui auroient paru dès les premiers mois de l'année 1784, ſi des circonſtances particulières n'en avoient retardé l'impreſſion.

M. de Gardanne a fait imprimer depuis un Ouvrage *ſur les maladies des Créoles en Europe*, *avec la manière de les traiter*, *& des Obſervations ſur celles des Gens de mer, & ſur quelques autres plus fréquemment obſervées dans les climats chauds.*

Si M. de Gardanne s'étoit borné à traiter des maladies des Créoles en Europe, il lui eût peut-être ſuffi d'être » né dans » un port de mer, d'être naturellement » initié à la connoiſſance de l'art du na- » vigateur, tant par un long ſéjour dans » les places maritimes, que par l'habitude » de vivre au milieu de perſonnes qui ont

» embraſſé cet état, de n'avoir rien né-
» gligé d'ailleurs pour s'inſtruire à fond de
» ce qui pouvoit avoir rapport à ſon ſu-
» jet, ſoit en méditant les Auteurs qui
» l'ont devancé dans la carrière, ſoit par
» des conférences aſſidues avec des per-
» ſonnes très-éclairées ſur ce ſujet (1). «

Mais qu'à l'aide de ces avantages M. de Gardanne ait aſſez préſumé de la pénétration de ſon génie, de la profondeur de ſa théorie, même de ſon expérience dans nos climats, pour ſe permettre par induction des *réflexions ſur quelques maladies obſervées dans les climats chauds*, *qui même*, dit-il, *ne doivent être regardées que comme le préliminaire d'un plus grand Ouvrage ſur l'hiſtoire de celles qui règnent le plus communément dans ces contrées brûlantes*, &c. (2) on ne doit pas être ſurpris de le trouver fréquemment éloigné de l'exactitude & de la vérité, même dans

(1) Voyez ſon Avertiſſement, page 11.

(2) Ibidem, page 6.

les endroits les plus importans de cet Ouvrage.

En effet, ſans avoir été dans les Colonies, ſans avoir fait de longs voyages ſur mer, d'habiles Médecins peuvent fort bien recueillir *des Obſervations ſur les maladies des Créoles & des Européens dans les Colonies, & des Marins à bord des vaiſſeaux*, faites par d'autres ſur les lieux mêmes; mais pour les faire, ces obſervations, & les publier, il eſt d'une indiſpenſable néceſſité d'avoir long-tems pratiqué la médecine dans les Colonies & à bord des vaiſſeaux, d'y avoir été très-employé, de pouvoir y compter des ſuccès multipliés, en un mot d'écrire d'après ce qu'on a vu (1). Il n'appartient même qu'à cette claſſe de Médecins d'en-

(1) Si le Docteur Lind, cet homme juſtement célèbre, & le traducteur de ſon dernier ouvrage, Médecin d'un vrai mérite, avoient été aux îles de France & de Bourbon; le premier n'eût point écrit, & celui-ci n'eût pas tranſmis dans notre langue (page 103 du premier volume), que ces Colonies ſont des lieux mal-ſains, tandis

tre les tropiques, de juger ſi les obſervations de ces ſortes de recueils ſont fidèles, & peuvent être de quelque utilité aux Médecins & aux Chirurgiens de la Marine & des Colonies, parce qu'eux ſeuls ont vu les différences qui exiſtent entre les maladies de ces contrées & celles des diverſes parties de l'Europe.

D'ailleurs, de tous les arts qui intéreſſent l'humanité, celui de guérir étant le premier, il n'en eſt point où l'expérience perſonnelle ſoit auſſi néceſſaire, autant pour l'exercer avec fruit, que pour en écrire avec certitude.

Au reſte, M. de Gardanne n'ayant jamais paſſé les mers, ſon dernier Ouvrage & ceux du même genre qu'il promet, ne doivent être regardés que comme l'extrait de tous ceux qui ont paru ſur cette

---

que de toute la terre habitable c'eſt un des pays les plus ſalubres *, où l'on n'éprouve d'autres maladies que celles qui y ſont apportées du dehors.

* Voyez la page 25 de mes Obſervations ſur les Maladies des Nègres.

matière, anciens & modernes, bons ou mauvais ; ce qui fait ſuppoſer qu'en écrivant, il les a tous ſous les yeux, rangés par ordre de dates & de matières.

D'après cela, j'avoue que j'ai été ſurpris d'entendre M. de Gardanne ſe plaindre, page 153, qu'il n'eſt pas fait mention de la décoction blanche de Sydenham dans les Ouvrages les plus récens ſur les maladies qui règnent entre les tropiques, & que cette raiſon l'a déterminé à en donner la recette, pour qu'on pût l'employer dans les cas qu'il a indiqués.

On peut voir mes Obſervations ſur les maladies des Nègres (publiées en 1776), page 162, note 25; on y trouvera la manière de faire cette décoction; on y verra même que je l'ai ſouvent ordonnée dans les diarrhées & les dyſenteries vénériennes; & que ſi j'ai conſeillé d'employer ſeize onces de mie de pain ſur trois chopines d'eau, (au lieu de deux onces ſur ſix chopines conſeillées par M. de Gardanne) c'eſt parce que dans ces

portes : je crois avoir suffisamment démontré dans cet Ouvrage, combien il seroit dangereux de suivre les principes & les ordonnances de cet Auteur.

Au reste, comme ce n'est point ici une critique particulière de l'Ouvrage de M. de Gardanne que j'entreprends, je bornerai cet Avertissement aux observations que je viens de faire : elles suffiront sans doute pour prouver ce que j'ai avancé, qu'il n'appartient qu'aux Médecins qui ont, ainsi que moi, long-temps pratiqué au-delà des mers, & consacré leurs veilles à l'étude des maladies de la zône torride, de prononcer sur leurs causes & leurs effets.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MALADIES DES CLIMATS CHAUDS.

L'HISTOIRE des grands événemens eſt preſque toujours l'hiſtoire des malheurs publics. Celle des maladies de nos importantes Colonies, qui eût fourni de ſi utiles leçons & épargné tant de maux à l'humanité, eſt la ſeule qui ait été négligée. L'énormité des dépenſes abſorbées par ces établiſſemens, l'effrayante conſommation d'hommes qu'ils entraînent, ont fixé les regards d'un Miniſtre patriote ſur le ſort de ces poſſeſſions éloi-

gnées : occupé de la conſervation & du bonheur de cette partie de nos concitoyens, ſa bienfaiſance a dicté l'ordre qu'il nous a donné d'éclairer l'avenir par le tableau des maux paſſés.

Vingt-cinq années de travail & d'obſervations, un ouvrage ſur les maladies des Nègres, des comptes rendus ſur la nature de nos ſervices, ont ſans doute déterminé un choix qui nous honore autant qu'il nous flatte. Nous ſentons d'avance combien cette tâche eſt difficile à remplir; mais ſi nos vues étoient inſuffiſantes & nos travaux infructueux, il n'en ſera pas moins glorieux pour nous d'avoir plaidé la cauſe de l'humanité.

La Médecine étant une ſcience de faits & d'expérience, nous dirons ce que nous avons vu, nous aurons le courage de mettre au jour les cauſes d'une mortalité exceſſive, d'avouer juſqu'à nos propres fautes : le moyen le plus sûr d'être utile aux Colonies & à leurs habitans, eſt d'é-

clairer ceux d'entre eux qui courent la même carrière que nous.

La poſition de nos différentes Colonies, la nature & la diverſité de leur ſol, rendent tellement diſſemblables les maladies qui y règnent, que celles d'un quartier ne ſont jamais exactement celles d'un autre : il eſt donc indiſpenſable, comme nous l'avons obſervé ailleurs, d'examiner ſcrupuleuſement la ſituation du pays, les lieux élevés, les marais & leur diſtance des habitations, les vents qui règnent le plus ordinairement, les qualités des eaux, le genre de vie des habitans, leurs mœurs, leur nourriture, leurs travaux, leur manière de ſe vêtir.

La connoiſſance de la ſituation d'un pays, & de ſes productions, tient de très-près à celle des maladies de ſes habitans; ceux d'un pays bas où les eaux ſéjournent, ont preſque toujours la fibre relâchée : delà la ſtaſe des fluides, les différentes eſpèces de fièvres, les obſtructions & toutes les maladies chroniques.

Au contraire, les habitans des lieux ſecs, arides, brûlés par le ſoleil, éprouvent des maladies oppoſées, dépendantes de l'érétiſme, de la ſéchereſſe & de la trop grande action des ſolides.

Les grandes chaleurs de la zone torride développent ces cauſes & leur donnent plus ou moins d'activité, mais elles n'en ſont pas, elles-mêmes, cauſe première; nous en avons la preuve dans les maladies violentes & opiniâtres des habitans de Saint-Domingue, & principalement dans celles des arrivans d'Europe; tandis qu'à Pondicheri on en eſt, pour ainſi dire, exempt, quoique la chaleur y ſoit beaucoup plus grande, tant à cauſe de ſa latitude plus méridionale, que par ſa ſituation particulière.

Nous le répétons : par - tout les hommes qui vivent près des eaux ſtagnantes ſont très-expoſés aux maladies; la mortalité des ſoldats & des matelots qui habitent dans leur voiſinage en eſt une preuve frappante : mais cette mor-

talité a d'autres caufes, dont les principales font la mauvaife fituation de nos hôpitaux, les vices de leur adminiftration, le mauvais choix des alimens, relativement au climat & aux diverfes pofitions dans lefquelles fe trouvent les malades, la diftribution mal entendue des jours des différentes falles, qui empêche le renouvellement de l'air, &c.

On auroit peine à croire que de toutes les nations la Françoife foit la feule qui ne tienne point fes troupes cantonnées dans les montagnes, d'où elles viendroient faire le fervice des villes par détachemens. Il eft encore plus étonnant que dans nos Colonies, au moins dans les principales, nous n'ayons feulement pas un hôpital de convalefcens, de manière qu'en fortant d'un lieu infect, le foldat reprend tout de fuite avec fon fervice la vie des cafernes, & le matelot celle de fon vaiffeau, ce qui très-sûrement eft une des caufes principales de leurs rechûtes, très-fouvent mortelles.

Le médecin praticien obſervateur ne doit rien négliger : ſouvent des maladies rebelles, des épidémies déſaſtreuſes ne tiennent qu'à de petites cauſes, qui, n'étant pas apperçues, agiſſent ſans ceſſe, & mettent enfin des pays entiers dans le plus grand danger.

Dans preſque toutes nos Colonies la conſtruction des caſernes & des hôpitaux eſt vicieuſe, contraire à tous les principes de la phyſique & de la raiſon.

Dans les nouvelles conſtructions que l'on pourroit faire de ces établiſſemens, le médecin citoyen & patriote doit faire les repréſentations que la conſervation des hommes exige; l'élévation du ſol, la diſtribution des croiſées pour faciliter la circulation de l'air, la proximité des eaux courantes, tout, en un mot, juſques aux latrines, demande la plus grande attention de la part du médecin, qui s'honore & s'ennoblit toutes les fois qu'il ſert l'humanité & prévient ſes malheurs.

Les préceptes doivent toujours être ſages, mais variés ſuivant les circonſtances & les poſitions dans leſquelles ſe trouvent les Colonies & les malades.

Je frémis toutes les fois que je penſe à la ſituation malheureuſe des hôpitaux de l'armée navale commandée par M. Dubois de la Motte, à Louisbourg, en 1757, & à tout ce que la maladie peſtilentielle fit ſubir aux habitans de Breſt lors de notre arrivée dans ce port.

L'épidémie des hôpitaux de Saint-Barnabé, en Canada, après le naufrage du vaiſſeau du Roi, l'Aigle, en 1758, ne fut pas moins déſaſtreuſe ; plus de la moitié des malheureux habitans de cette contrée furent victimes de leur humanité ; malgré mes ſoins & mon zèle à empêcher la communication, preſque tout fut détruit par la contagion, à deux lieues de diſtance du foyer de la maladie.

En 1764, celle des hôpitaux de Cayenne & de la province de Guyane

fut des plus affreuſes, malgré la ſageſſe, le zèle & les ſoins des adminiſtrateurs ſur les lieux; les miniſtres des autels, les officiers de ſanté, tous les hommes publics furent frappés de la maladie peſtilentielle, & la plupart ſes victimes. L'ordre naturel preſque entièrement détruit dans cette Colonie pendant ce déſaſtre, montre combien l'on doit prendre de précautions lorſqu'on veut raſſembler un grand nombre d'hommes, particulièrement dans des climats brûlans, près des marais & des eaux ſtagnantes.

Enfin, pendant la dernière guerre, en 1781, 82 & 83, la mortalité devint exceſſive dans les hôpitaux de l'île de Saint-Domingue, établis dans la dépendance du Cap pour les armées Françoiſe & Eſpagnol de terre & de mer. Tout eût été détruit, ſi l'on n'eût diſperſé les ſoldats François & Eſpagnols dans les campagnes, ſur des habitations bien établies, où ils reçurent des ſoins & des

ſecours ſans leſquels ils ne fuſſent jamais retournés en Europe ; Saint-Domingue eût été leur tombeau. Placé au milieu de l'une & de l'autre armée, j'eus le bonheur de ſecourir également les François & les Eſpagnols, de leur partager mes ſoins, & de les mettre à même de revoir leur patrie.

Cette mortalité eut pour principales cauſes la ſituation des hôpitaux près des marais, leurs vices de conſtruction, de diſtribution, & ſur-tout les abus d'une adminiſtration auſſi déſaſtreuſe & auſſi dévorante que l'eſt l'entrepriſe, dans des éloignemens où la cupidité revêt toutes les formes, où trop ſouvent elle a l'adreſſe & l'audace de ſe montrer comme amie de l'humanité.

Les détails inſtructifs de chacune de ces épidémies feroient la matière d'autant de volumes ; mais pour nous conformer aux vues du Gouvernement, nous nous bornerons dans ce premier travail aux objets les plus preſſans : nous ferons

connoître les vices des hôpitaux, les abus de leur adminiſtration, les moyens de remédier aux uns & aux autres; nous examinerons les avantages que peuvent fournir les eaux minérales de nos Colonies, & le parti qu'on peut tirer de leurs productions médicinales; enfin nous déterminerons les circonſtances où les ſujets du Roi ont néceſſairement beſoin de repaſſer en Europe pour obtenir leur guériſon; ces retours auſſi ruineux pour la caiſſe du roi, que deſtructifs du bien de ſon ſervice, ne devant être accordés que dans les cas indiſpenſables.

Nous nous occuperons principalement dans cet ouvrage de l'Ile Saint-Domingue; 1°. parce qu'elle eſt la plus vaſte des Colonies Françoiſes; 2°. parce que les hôpitaux y ſont plus conſidérables & plus multipliés que par-tout ailleurs, à raiſon de ſa population & du nombre de troupes & d'employés de tout genre que S. M. y entretient; 3°. enfin, parce que le giſſement de cette Colonie entre

les tropiques, la prodigieuſe élévation de ſes montages, la diverſité de ſes eaux & des courans d'air qui modifient ſon atmoſphère, préſentent, ſous tous les aſpects poſſibles, les mêmes avantages & les mêmes inconvéniens qui ſe rencontrent dans toutes nos poſſeſſions au-delà des mers.

Les deux chefs-lieux de la colonie Françoiſe de Saint-Domingue, ſont le Cap & le Port-au-Prince. Le premier, ſitué au nord de tous nos établiſſemens, eſt une ville conſidérable, bâtie au pied d'une très-haute montagne, preſque à pic, dans le petit eſpace qui s'étend entre cette montagne & le bord de la mer ; de ſorte que cette capitale ſe trouve dominée par un rocher immenſément élevé, formant à peu près les deux tiers d'un entonnoir, qui, à la manière des réverbères, rapproche, concentre & réfléchit ſur elle les rayons d'un ſoleil brûlant.

A ce vice de ſituation de la ville du

Cap, ſe joignent les dangereux effets des mauvaiſes qualités des eaux, & la proximité des marais, inconvéniens qui ſeuls auroient à jamais dû faire rejeter le projet d'y bâtir une ville, encore moins d'y former un arſenal, d'y conſtruire des caſernes, & tous les édifices publics néceſſaires à un établiſſement de cette importance, deſtiné à remplir des objets ſi grands & ſi multipliés.

Le lieu le plus propre pour bâtir cette ville principale, étoit l'embarcadère de la Petite-Anſe, ſitué à une lieue des montagnes, à l'entrée d'une des plus vaſtes & des plus riches plaines de l'univers. Là nul obſtacle ne ſe fût oppoſé à la circulation de l'air; & la Grande-Rivière, qui n'en eſt pas éloignée, offroit un moyen bien ſimple de le tempérer encore : il eût été facile de faire paſſer ſes eaux, en tout ou en partie, dans toutes les rues, par une diſtribution à peu près ſemblable à celle qu'a très-heureuſement exécutée M. le Franc, pour les eaux de

la Grande-Rivière de la plaine du Cul-de-Sac du Port-au-Prince. Il a réparti ces eaux avec tant d'art & de juſteſſe ſur toutes les habitations des plaines voiſines, qu'il a eu à-la-fois le bonheur de faire la fortune des habitans & de conſerver leur ſanté. Que de milliers d'hommes ont péri par la funeſte ſituation de la ville du Cap, qui, dans un lieu plus heureuſement choiſi, & par de plus ſages combinaiſons, euſſent été conſervés à la Colonie & à l'État!

Un des grands avantages de la Petite-Anſe eût été la faculté de s'étendre en tous ſens, tandis que le terrain du Cap eſt tellement circonſcrit, que, pour ſuppléer à ce défaut, on a été forcé de bâtir les maiſons très-près les unes des autres, & de les élever au point que dans un tremblement de terre un peu conſidérable, la ville ne pourroit manquer d'être culbutée, & ſes habitans d'être enſevelis ſous ſes ruines; on a même été quelquefois obligé de rapporter des

terres, & de bâtir dans la mer. Par toutes ces causes, qu'un coup-d'œil juste & prévoyant eût pu facilement prévenir dans les premiers temps de la Colonie, l'air est arrêté dans sa circulation ; les rayons du soleil, au lieu d'être brisés, se trouvent par-tout tellement réfléchis, que les chaleurs y sont insupportables.

Parmi les victimes du vice de situation des villes de Saint-Domingue, on compte des hommes précieux, des Administrateurs dont les vertus étoient peut-être encore au dessus de leurs talens. Nous ne citerons que M. de Larnage, génie heureux, qui, s'il eût présidé à l'établissement de la Colonie, n'eût jamais bâti au Cap une ville principale.

Dans ces derniers temps, quelques Administrateurs bienfaisans ont porté les habitans à corriger l'insalubrité du Cap, en applanissant quelques monticules voisines de cette capitale, pour favoriser la circulation de l'air : ils les ont particulièrement engagés à dessécher les ma-

rais, pour rendre cet élément, si essentiel à la vie, plus pur, plus élastique, & par conséquent plus propre à agir sur les organes de la respiration : mais ce desséchement, ouvrage de Romains, ne sera peut-être jamais achevé.

C'est dans les mêmes vues qu'on a construit quelques fontaines publiques, où l'on a conduit les eaux d'une montagne voisine; mais dans une ville considérable, où les chaleurs sont excessives & continuelles, la consommation d'eau est telle, que plus des trois quarts des citoyens se servent encore des eaux des puits (1).

Ces eaux de puits sont toutes terreuses, très-contraires à la santé, & funestes pour les malades, comme on va le voir.

En 1777, le médecin des hôpitaux étant à toute extrémité, j'eus ordre de me charger de son service. Dès trois heures du matin, je visitois hors de la

(1) Dans les grandes sécheresses ces fontaines sont entièrement à sec.

ville ſept à huit cents malades à l'hôpital des Frères de la Charité, ſans cependant que nous euſſions de vaiſſeaux de guerre, ni d'autres troupes, que celles des régimens du Cap, d'Agénois & de Gâtinois. Les maladies étoient principalement des fièvres doubles-tierces, des diarrhées, des dyſſenteries & le ſcorbut.

Cette épidémie attaqua un ſi grand nombre d'officiers, que MM. les Adminiſtrateurs furent obligés de les réunir dans une maiſon de la ville, qui leur tînt lieu d'hôpital. Quoique les viſites d'un auſſi grand nombre de ſoldats, éloignés du Cap d'un quart de lieue, fuſſent déja très-fatigantes, j'eus ordre de faire également celles des officiers, & de me charger de leur traitement.

Nous en perdîmes très-peu; mais leurs maladies aiguës ſe terminoient avec tant de difficultés, leurs rechûtes étoient ſi fréquentes, ſi ſouvent accompagnées d'obſtructions & même d'œdématies, que craignant pour quelques-
uns

uns d'entre eux, je leur conſeillai de repaſſer en France, uſage pratiqué en pareil cas depuis l'établiſſement de la Colonie. Le premier fut M. le chevalier de Caumont. Je voyois de jour en jour la perte de ces hommes précieux devenir inévitable; je m'appliquois vainement à en rechercher la cauſe : le parti auquel je me conformois étoit coûteux ſans doute, mais c'étoit le ſeul moyen connu, parce qu'il n'y a point encore de maiſon de ſanté établie dans les montagnes. Je ſavois bien que l'air pur & élaſtique de la mer rétabliroit le ton & le reſſort de leurs ſolides trop relâchés, au point que pluſieurs d'entre eux ſeroient même guéris avant leur arrivée en France.

Cependant l'entrepreneur gagnoit conſidérablement; je l'entendois quelquefois dire au public, à ſes malades, & il me diſoit à moi-même d'une manière très-énergique : *C'eſt mon puits qui fait bouillir ma marmite.* J'avoue que ces paroles ne me préſentoient d'autre ſens,

ſinon qu'il falloit de l'eau pour extraire les principes des ſubſtances végétales & animales qui faiſoient les ſoupes, les bouillons & les tiſanes des malades de l'hoſpice dont il avoit l'entrepriſe.

Au reſte je venois d'arriver dans la Colonie; j'y avois été envoyé pour faire des obſervations ſur les maladies qui affligent depuis long-temps ſes habitans; les viſites journalières & multipliées que je faiſois régulièrement deux fois par jour à cet hoſpice, étoient la beſogne d'un de mes confrères, qui devoit reprendre ſon ſervice dès ſon rétabliſſement: mon voyage à Saint-Domingue n'avoit pas pour but principal l'analyſe des eaux ſimples, qui devoient être connues depuis long-temps; je ne pouvois & ne devois même pas m'occuper de la connoiſſance des eaux minérales dans un temps d'épidémie. Je dois plutôt, me diſois-je, tous mes ſoins aux ſujets du Roi, qui en ont le plus grand beſoin. Eh! j'étois bien éloigné de penſer alors

que les eaux du puits de l'hoſpice étoient un obſtacle à la guériſon des malades ; en effet, ne devoient-elles pas être connues depuis des années ?

Enfin le moment de faire mes expériences arrive. L'objet principal de ma miſſion étoit de connoître les qualités des eaux minérales, leurs propriétés, & leur application dans les maladies, pour éviter les retours trop multipliés des ſujets du Roi en Europe ; il m'étoit preſcrit en même tems de m'occuper des qualités des eaux ſimples : les moyens que j'avois donnés au public pour les connoître, m'avoient précédé dans la Colonie, ils étoient dans les mains de tout le monde ; &, encore une fois, j'étois loin de penſer qu'il me fût réſervé de faire connoître les eaux ſimples d'une ville auſſi anciennement établie.

Je parcours tous les établiſſemens de cette vaſte Colonie ; je m'arrête à celui des eaux minérales de Boynes, aux ſources puantes près du Port-au-Prince,

à l'Étang salé, tout le tems nécessaire pour bien remplir les ordres que j'avois reçus du Gouvernement. Enfin, mes expériences sur les eaux finissent au Cap, en avril 1783 : nous étions en paix; l'hôpital de MM. les officiers étoit changé; la fortune de l'entrepreneur étoit faite; la maison qui leur servoit d'hospice dans les années précédentes étoit occupée, lors de mon retour, par un de mes amis chez qui j'acceptai un logement. Cet ami avoit depuis long-temps la fiévre quarte. Plusieurs médecins avoient été appelés, & avoient employé des remèdes différens : les apéritifs, les martiaux sur-tout, avoient été long-temps continués, pour remédier au relâchement des fibres, en rapprocher les élémens, augmenter la chaleur & le mouvement, avant d'en venir au quinquina; le malade montoit à cheval à des heures convenables, faisoit un exercice proportionné à ses forces; mais le ventre restoit toujours un peu plus gros qu'il

ne devoit l'être, parce que les obſtructions des viſcères du bas-ventre, principalement du méſentère, n'ont jamais été détruites; ſon teint étoit pâle, rembruni, même tant ſoit peu plombé, ce que l'on nomme à l'Amérique *de couleur patate ;* ſon viſage s'alongeoit, ſes jambes devenoient plus grèles; il n'y avoit, je le répète, que le ventre qui ne diminuoit pas : les accès étoient beaucoup moindres, mais ils continuoient de revenir : en un mot, ce malade étoit dans le cas des officiers dont je viens de parler & que j'avois vus ne pas guérir dans cette maiſon. Celui-ci alloit mieux, mais avec les ſecours les plus convenables, il ne guériſſoit pas complettement; de plus ſes affaires ne lui permettoient pas de repaſſer en France, pas même d'aller habiter la montagne. Je le quittai, je l'avoue, avec inquiétude, lors de mon départ pour aller faire des expériences ſur les eaux minérales de la Colonie, &c.

De retour au Cap, mon domeſtique m'ayant apporté de l'eau de ce même puits pour me faire la barbe, je ne pus jamais y délayer aſſez de ſavon pour me raſer : cette difficulté me frappa vivement; je touchois enfin au moment de m'éclairer ſur la nature de l'eau de ce puits, réputé fameux, ſans doute, parce qu'elle y étoit abondante & fort claire. Mon premier mouvement fut de la goûter; ſa ſaveur étoit ſi fade & ſi crue, qu'à l'inſtant même je ne doutai plus que cette eau n'eût produit tous les mauvais effets que j'avois obſervés précédemment.

J'étois très-impatient de vérifier complettement cette expérience : ſur le champ je pris un gobelet de cette eau, & j'y verſai de l'alkali fixe; elle devint très-blanche : je répétai la même expérience avec de l'eau mercurielle qui produiſit le même effét, & leur précipité fut conſidérable. Pour m'en aſſurer davantage, malgré la répugnance de mon

estomac, je me déterminai à en boire plusieurs verres dans la matinée; elles me fatiguèrent beaucoup; je digérai mal, & pour peu que je les eusse continuées, elles auroient dérangé mes digestions, m'auroient occasionné des coliques, ou la diarrhée, des obstructions & la fièvre, comme à plusieurs des malades que j'avois traités dans cette maison.

Celui qui l'occupoit alors, instruit par sa malheureuse expérience, fit venir son eau, d'après mes conseils, de son habitation de la montagne voisine, & défendit même expressément à ses Nègres de boire à l'avenir de l'eau de son puits: par ce moyen il a été guéri en très-peu de tems, & continue de se bien porter; il ne crie plus après les remèdes & les médecins; il rapportoit à l'insuffisance de l'art & de leur capacité, des maux qu'ils ne pouvoient guérir, & pour la cure desquels il lui a suffi de se procurer une bonne eau qui ne contient ni terre *grossière*, ni *sélénite*.

L'art de guérir les maladies eſt précieux ſans doute, mais celui de les prévenir l'eſt infiniment davantage. Juſqu'ici les médecins n'ont fait qu'indiquer les traitemens de ces fléaux de l'humanité, d'après les deſcriptions qu'ils en ont données; ils ſe ſont moins occupés de leurs cauſes (qu'on a trop ſouvent attribuées aux chaleurs de ces climats). J'ai ſuivi une marche oppoſée dans mon ouvrage ſur les maladies des Nègres; les colons obſervateurs, les médecins en ont paru ſatisfaits; & mes nouvelles expériences, mes nouvelles obſervations ſur les maladies des Colonies en général, & de Saint-Domingue en particulier, ſont trop confirmatives des premières, pour ne pas ſuivre le même plan dans celui-ci. Tel eſt d'ailleurs l'ordre auquel je me ſuis conformé dans la tenue de mes journaux; de ſorte que pour les deſcriptions des maladies & de leurs cauſes, je n'aurai ſouvent beſoin que d'ouvrir ce dépôt de mon travail & de

le ſuivre, m'étant particulièrement attaché à connoître les cauſes d'une deſtruction trop funeſte & trop continuelle pour ne pas frapper tout obſervateur.

Ce fut dans cette vue & d'après ces principes, que je continuai l'analyſe des eaux du Cap. Mes expériences prouvent que depuis le carénage juſqu'au bac de la rivière du haut du Cap, eſpace d'environ un quart de lieue qu'occupe tout le bas de la ville, les eaux ſont les mêmes; toutes blanchiſſent beaucoup par l'alkali fixe, la diſſolution d'argent ou l'eau mercurielle, & dépoſent à peu près la même quantité de terre groſſière; leur ſaveur eſt crue, le ſavon s'y délaye difficilement, les légumes n'y cuiſent qu'imparfaitement; ces eaux enfin pèſent ſur l'eſtomac, & occaſionnent à la longue toutes les maladies dont nous avons parlé.

Mais à meſure que l'on approche de la montagne, ces eaux perdent peu à peu & preſque inſenſiblement ces mauvaiſes qualités. J'ai analyſé avec ſoin les eaux

de toutes les parties de cette ville, qui forme une espèce d'amphithéâtre; & il résulte de mon travail que les eaux des puits creusés à la hauteur de la place Montarcher sont moins mauvaises que celles du bas de la ville, & sur-tout du bord de la mer. En s'élevant un peu plus, les eaux des puits, à la hauteur du Gouvernement, déposent encore un peu moins de terre, sont moins insipides, moins pesantes. Celles enfin des puits à la hauteur des casernes & de la petite Guinée, partie la plus élevée de la ville, sont encore moins mauvaises que ces dernières.

J'ai continué mes expériences sur les eaux des petites habitations entre les mornets voisins dominans la ville du Cap : elles n'ont aucune des mauvaises qualités de celles des puits de la ville; elles sont bonnes, excepté dans les temps de pluie, parce qu'alors elles entraînent des terres du sommet des monts, qu'elles dégradent peu à peu; mais dans

ce cas, elles n'ont beſoin que d'être repoſées, &, mieux encore, filtrées, pour reprendre leurs premières qualités.

Ces eaux ſont, pour la plus grande partie, pluviales, & coulent rapidement ſur des cailloux : par cette agitation continuelle, elles dépoſent les malpropretés & terreſtréïtés dont elles ſe chargent ; mais la meilleure preuve, la preuve inconteſtable de leurs différences en qualités & en propriétés, eſt la ſanté plus conſtante des habitants de ces mornets, & la différence de leurs maladies, qui ſont infiniment plus rares, & qui, étant produites par d'autres cauſes, ceſſent quand ces cauſes diſparoiſſent, & reviennent avec elles, comme nous aurons occaſion de l'obſerver dans la deſcription des maladies particulières à chaque canton.

Dans la ville, au contraire, les maladies ſont vives, opiniâtres, longues, & les rechûtes fréquentes, parce que le mauvaiſes qualités des eaux agiſſent ſan s

ceſſe, ainſi que les miaſmes putrides qui s'élèvent à chaque inſtant des eaux croupiſſantes & marécageuſes du voiſinage du Cap.

Les bornes de ce premier travail ne me permettant pas d'entrer dans les détails des produits de l'analyſe de ces différentes eaux, je ne préſente ici que des réſultats, me propoſant de ne rien omettre dans le tableau analytique que j'en ferai, pour aider ceux qui voudront faire les mêmes expériences.

Malgré des effets auſſi inconteſtables & auſſi funeſtes, chaque habitant de la ville du Cap, ou plutôt chaque propriétaire de maiſon, ſe fait illuſion ſur l'eau de ſon puits ou ſur celle du puits de ſon voiſin. » Les eaux de la ville, » dit-il, ſont mauvaiſes, je le crois; mais » pour celle dont je fais uſage, elle doit » être exceptée : de tout temps, feu M. » l'Adminiſtrateur en envoyoit chercher » pour boire; M. l'Ingénieur & même » M. le Médecin n'en buvoient pas d'au-

» tre : elle eſt effectivement claire comme
» de l'eau de roche ; donc elle eſt bonne ;
» & la préférence qu'on lui accorde,
» bien méritée : auſſi le retour de mes
» vilaines petites fièvres & la groſſeur
» de ma rate ne ſauroient venir de l'uſage
» que j'en fais : au reſte, il y a quatre-
» vingts ans que l'on boit de cette eau... «
Mais comment le ſimple particulier raiſonneroit-il autrement ? Ne m'a-t-il pas fallu moi-même voir & éprouver les funeſtes effets de ces eaux, pluſieurs années avant d'en faire l'analyſe chymique, que j'avois jugée juſqu'alors inutile, parce que, d'après ce que j'en entendois dire, je les croyois analyſées depuis long-temps ? & en effet, elles auroient dû l'être avant ou peu de temps après l'établiſſement de cette ville.

Qui ne connoît l'empire de l'habitude, & les difficultés preſque inſurmontables que l'homme même le plus éclairé éprouve à en ſecouer le joug !

Ce colon citadin qui ne ſe rétablit pas

dans sa maison, voit pourtant mourir autour de lui ses voisins, ses parens, ses amis même les plus intimes, pour ne s'être pas déterminés à aller passer leur convalescence dans les montagnes les mieux habitées & les plus convenables à leur état. Comment peut-il s'aveugler au point de ne pas voir qu'il va subir le même sort, & laisser, quelquefois à des étrangers, une fortune considérable qui lui auroit permis de passer en Europe & d'y vivre honorablement, en recouvrant une santé précieuse sans laquelle tout le reste n'est rien ? C'est qu'il est maîtrisé par l'habitude, qu'il tient à ses usages, à un pays où l'on se permet de vivre plus librement que dans nos villes d'Europe.

Aujourd'hui que la médecine rejette entièrement les hypothèses, pour s'appuyer uniquement sur des faits, continuons de les rassembler pour en former des résultats.

La ville du Cap est mal-saine, ses

plaines le ſont moins, & preſque toutes les montagnes ſont ſalubres : l'habitant de la ville eſt, en général, ſouvent malade; celui de la plaine l'eſt moins fréquemment, tandis que celui des montagnes jouit d'une ſanté brillante; ſon agilité, ſon viſage frais, coloré, ſa force & ſa vigueur ſont des effets des bonnes qualités des eaux qui l'abreuvent, & de la pureté de l'air qu'il reſpire. Obſervons encore qu'il a moins de facilité que le citadin & l'habitant de la plaine pour ſe procurer non-ſeulement l'aiſance, mais encore les objets de première néceſſité.

Invitons donc, par la juſteſſe & l'évidence de nos obſervations, les habitans de la ville & même ceux de la plaine à aller paſſer leur convaleſcence dans les Montagnes.

Vices des Hôpitaux du Cap.

D'après les détails précédens ſur les vices de ſituation de la ville du Cap,

que n'avons-nous pas à dire de ses hôpitaux mal situés, mal aërés, loin des eaux courantes, sans vues d'utilité dans leur distribution, sans ordre, sans tenue, livrés à l'entreprise & à tous les maux qui en sont la suite inévitable ?

Mais, parmi toutes les causes d'une destruction aussi constante, celles des mauvaises eaux, & d'un air aussi chaud & chargé d'émanations malfaisantes, sont sans contredit les plus pernicieuses. En effet le meilleur aïr se corrompt s'il n'est renouvelé : à Saint-Domingue comme ailleurs, il est de grands agens qui, en le déplaçant sans cesse, l'épurent par le mouvement; les brises, sur-tout celles de la mer, sont par leur fraîcheur, d'un avantage inappréciable pour les habitans des montagnes & la plupart de ceux des plaines, tandis que la majeure partie des habitans des villes en sont privés : les observations météorologiques prouvent que cette différence est de 7 à 8 degrés, & quelquefois de 9 à 10.

Mais l'air des montagnes différe encore plus de celui qu'on respire dans les hôpitaux, où cet élément si essentiel à la vie, s'échauffe, perd son élasticité & ses autres propriétés dans la même proportion qu'il se charge d'une plus ou moins grande quantité de phlogistique, & de différentes émanations animales provenant d'un grand nombre de malades rassemblés.

Les globules du sang, atténués & divisés dans les vaisseaux capillaires des parties les plus éloignées du cœur, ne peuvent par une telle atmosphère être condensés & rapprochés dans les poumons; le sang perd ses propriétés d'autant plus promptement, que le rapprochement de ses parties ne peut pas être fait à la superficie du corps avec un tel air ambiant.

Les vaisseaux relâchés par le concours de tant de causes, & principalement par un air aussi chaud & aussi chargé, perdent leur action; le sang s'épaissit, la sérosité


ne s'y mêle que difficilement, & forme, par ſon ſéjour, de petites ſtaſes & même de légères echymoſes que la couleur terne de la peau rend, à la vérité, peu apparentes, mais qui cependant n'échappent point à un œil obſervateur. Le malade, qui redoute l'hôpital, ſemble ſe trouver mieux; il demande à ſortir, parce que l'eſpérance le ſoutient encore. A l'hôpital, il n'a point de légumes, au moins cela a-t-il été ainſi pendant toute la dernière guerre; il n'en a point aux caſernes où l'air n'eſt pas meilleur; il n'en a pas non plus à bord de ſon vaiſſeau, où il a contre lui la malpropreté ſi contraire à un convaleſcent.

Le ſoldat & le matelot deviennent tant ſoit peu bouffis; leurs viſcères s'obſtruent, s'empâtent & s'élèvent; le corps prend plus de volume; la triſteſſe s'empare d'eux; ils perdent le ſommeil, l'appétit, & ne retournent à l'hôpital, que parce qu'ils y ſont forcés.

En arrivant, ils ſont remis à la diète;

parce que c'est l'usage; pendant que ces malheureux auroient besoin de l'air de la montagne, de consommés, de vin de Bordeaux, de plantes antiscorbutiques, si abondantes dans la Colonie, excepté dans le voisinage des villes & dans les hôpitaux ; ils auroient besoin sur-tout d'une eau très-pure & d'un exercice à l'air libre, proportionné à leurs forces. Ils ont, comme on voit, tout contre eux : mais la nature fait de nouveaux efforts ; elle lutte contre tant de causes réunies & paroît se dégager encore ; les malades se croient mieux ; ils sortent une seconde fois de l'hôpital ; mais nécessairement & malheureusement les mêmes causes produisent les mêmes effets : forcés d'y rentrer, l'esprit vital s'affoiblit, les principes du sang & des liqueurs en stagnation se dissocient, tombent en déliquescence, tous les désordres augmentent ; enfin les malades périssent.

Je le répète, ils ont contre eux le climat, le site des hôpitaux, la mauvaise

qualité des eaux, la corruption de l'air, & ſur-tout la cupidité inſéparable de l'entrepriſe. Ajoutons à tout cela qu'ils éprouvent quelquefois encore un mauvais traitement; & dans de tels hôpitaux, quand les ordonnances ſont bien faites, ſont-elles exécutées? L'infâme avarice ne trouve-t-elle pas toujours des prétextes pour les éluder?

Le médecin qui fait le ſacrifice de ſa ſanté & de ſa vie, qui conſacre ſes jours à ſervir l'humanité ſouffrante, parce que tout ce qui l'intéreſſe le pénètre d'un profond reſpect, ne peut voir l'ordre du ſervice interverti : l'amour de ſon état lui impoſe la néceſſité de faire des repréſentations; il a recours à l'autorité ſupérieure : on l'écoute une première fois, & on avertit les entrepreneurs qui n'exécutent rien. Il réitère ſes repréſentations; MM. les Adminiſtrateurs généraux, que la multiplicité des affaires empêche de voir par eux-mêmes, écoutent quelquefois les entrepreneurs qui

ne manquent jamais de ſe rejeter ſur la néceſſité des circonſtances ; ils excitent adroitement par leurs murmures des ſoupçons ſur les talens du médecin, qui cherche, diſent-ils, à s'excuſer de la perte de ſes malades. Alors celui-ci n'eſt plus écouté que foiblement; ſon zèle eſt ridiculiſé; les malades continuent d'être privés de légumes, de fruits, de bonne eau. Le relâchement va plus loin encore; la cupidité devenue plus avide, économiſe ſur le nombre des infirmiers, ſur celui des apothicaires, des aides chirurgiens &c. ; & l'air devient de jour en jour plus contagieux. Enfin le médecin veut parler plus haut, mais il n'eſt pas même reçu à l'audience; il donne des mémoires qui ne ſont pas lus; tout va de pis en pis, la mortalité devient exceſſive; le médecin perd ſon état, les malades leur appui; mais l'entrepreneur fait une fortune énorme.

Ce n'eſt point ici ma cauſe que je défends. Pendant toute la dernière guerre, en ma qualité de médecin du Roi hono-

raire, j'ai traité ſans rétribution les officiers & les ſoldats malades, François & Eſpagnols, répartis ſur les habitations voiſines du Cap. J'étois à portée de voir les hôpitaux & de les viſiter de tems en tems; ſi j'en avois été le médecin, avec appointemens, je n'aurois pas éprouvé les déſagrémens dont je viens de parler, parce que j'aurois donné ma démiſſion, & que je l'aurois motivée de manière à prévenir par la ſuite de pareils malheurs.

L'hôpital où ces déſordres paroiſſent avoir été portés le plus loin, eſt celui qui étoit placé au bord de la mer, près du bac, & vis-à-vis de la maiſon du fermier de ce paſſage. Dans cet hoſpice, des mourans ont reſté dans leur ordure pendant des 24 heures, ſans avoir pu obtenir d'être changés de linge; ils croupiſſoient dans ce cruel état pendant l'intervalle d'une viſite à l'autre; & le médecin, ne pouvant obtenir des entrepreneurs ce que l'humanité ſeule auroit dû

les déterminer à faire, fut obligé d'en porter des plaintes à MM. les Adminiſtrateurs généraux, en préſence des entrepreneurs qu'il en avoit prévenus : ſcène aviliſſante pour l'humanité, qui devroit faire proſcrire à jamais des Colonies, l'adminiſtration des hôpitaux par entrepriſe.

La barbare avarice fut portée ſi loin, que l'on creuſa des puits dans la cour de cet hoſpice (qui ſervoit de caſerne auparavant), quoique dans les grandes marées, les eaux de la mer montaſſent juſqu'à ſes murs; & cela pour épargner un eſcalin (10 ſous de France) que coûtoit alors le tranſport de chaque barrique d'eau, depuis le haut de la ville juſqu'à cet hoſpice : auſſi la mortalité s'y accrut-elle au point que preſque tout y périt.

On ne peut m'objecter que je me trompe ſur les cauſes de ces pertes exceſſives, car, après cette mortalité, on leva l'hoſpice qui fut remis aux chefs de l'armée Eſpagnole. Ceux-ci en firent également un hôpital pour une partie de

leurs ſoldats, ils l'adminiſtrèrent par économie aux frais du Roi d'Eſpagne; comblèrent les puits que les François avoient creuſés, firent venir leurs eaux du haut de la ville, &, aux yeux de l'une & de l'autre nation, ils ſauvèrent preſque tous leurs malades.

Mais indépendamment de cet exemple trop frappant pour Saint-Domingue, n'avons-nous pas les malheurs de plusieurs de nos établiſſemens, & les épidémies déſaſtreuſes de nos armées navales, cauſées en grande partie par les mauvaiſes qualités des eaux? La maladie peſtilentielle qui, en 1744, détruiſit preſqu'entièrement, à Chibouctou, l'eſcadre du duc d'Anville & qui fut cauſée par les eaux corrompues dès le commencement de la campagne; celle qu'éprouvèrent, depuis, les eſcadres & armées de MM. de Piozin en 1748, & Dubois de la Motte en 1757? L'exemple (1)

(1) Rapporté dans mon ouvrage ſur les maladies des Nègres page 236, note 31.

effrayant d'économie du vaiſſeau la Paix; l'exemple plus effrayant encore de M. de la Bourdonnaie, dont le génie & le courage ſauvèrent la petite colonie naiſſante du Port-Louis de l'île de France d'une épidémie terrible, en faiſant venir les eaux de la grande rivière (1); ſont autant de preuves des faits que j'avance.

Il en eſt ainſi de la nouvelle colonie de Cayenne & de la province de Guyane qui, abreuvée également par les eaux des puits creuſés au bord de la mer, reconnues mauvaiſes après l'établiſſement, périt par une épidémie affreuſe.

Nous le répétons, les eaux croupiſſantes des marais, des étangs & de la plupart des puits, produiſent toujours les plus funeſtes effets. Les fièvres & les obſtructions des habitans de Rochefort & de toutes les parties baſſes de la Charente; le viſage hâve, les jambes grêles & le gros ventre des habitans de la Solo-

(1) Page 283 note 45.

gne, viennent principalement de cette cauſe. Ainſi, dans toutes les parties de l'Europe, comme à Saint-Domingue, à Cayenne, dans le Bengale, & autres établiſſemens en Aſie, en Afrique & en Amérique, par-tout, les eaux chargées de terres groſſières & de ſélénite ſont la ſource des mêmes déſordres (1).

L'île de Saint-Domingue eſt ſans ceſſe battue par la mer & par les vents : ſes montagnes irrégulières & conſidérablement élevées, donnent aux vents des directions différentes, connues ſous le nom de *briſes*, auſſi précieuſes pour la ſanté des habitans, que les calmes qu'ils éprouvent dans toutes les parties baſſes

(1) On verra dans les détails de l'analyſe des eaux des plaines de Saint-Domingue, que les bœufs, les chevaux, les mulets & autres animaux abreuvés par des eaux courantes dans les habitations voiſines des rivières, ſont en bon état & s'entretiennent gras; tandis que dans les habitations où ces animaux boivent des eaux croupiſſantes de mares ſouvent infectes, ou des eaux de puits, ils ſont maigres, ſujets aux maladies, & vivent beaucoup moins.

leur ſont funeſtes; parce que la chaleur y eſt exceſſive, & que, comme nous l'avons démontré, faute de mouvement & de circulation, l'air y reſte ſurchargé d'émanations dangereuſes de toute eſpèce.

C'eſt pour des raiſons auſſi ſolides que les Anglois dans le Bengale & les Hollandois à Batavia, tiennent leurs troupes cantonnées dans des lieux élevés, d'où elles viennent faire par détachemens le ſervice des villes ſituées dans des bas-fonds. Sans cette ſage précaution, leurs garniſons ſubiroient le ſort funeſtes des nôtres.

Les malheurs conſtans des garniſons du Cap rendent pour elles cette tranſlation d'une néceſſité indiſpenſable, parce qu'indépendamment du vice de ſituation de cette ville, le nombre de ſes troupes eſt conſidérable, & que par-tout où les hommes ſont très-rapprochés, & ſur-tout les ſoldats, ils ſont beaucoup plus expoſés aux maladies.

Il y a long-tems que l'on crie contre le voiſinage du cimetière de la ville du Cap : l'on eſt trop d'accord ſur les maux qui peuvent en réſulter, pour m'arrêter dans cet abrégé à les développer ; ils trouveront leur place dans les détails particuliers des vices de ſituation de cette ville.

Je ne ſaurois me perſuader que les dépenſes faites pour l'établiſſement des caſernes du Cap, puiſſent être un obſtacle ſuffiſant pour empêcher le Gouvernement d'imiter les Anglois & les Hollandois, en transférant la garniſon de cette ville au ſuperbe quartier du Dondon, qui n'en eſt diſtant que de huit lieues. Ce quartier eſt coupé & arroſé dans toutes ſes parties par des rivières d'où pluſieurs habitans conduiſent les eaux, par des canaux & à peu de frais, à leurs moulins, dans les bâtimens, les jardins & par-tout où elles ſont utiles.

Les conſidérations qui doivent ſurtout déterminer cette tranſlation, ſont

la variété des côteaux de ce quartier, la force & la vigueur de la végétation de ſes plantations, la fraîcheur & la ſalubrité de l'air, la pureté & l'excellence de ſes eaux, la beauté & la ſolidité de ſes chemins de communication, qui vont juſqu'à permettre à pluſieurs habitans de voyager en chaiſe entre ces monts (1); & plus particulièrement encore, la ſanté forte & robuſte de ſes habitans.

D'ailleurs le Gouvernement a toujours eu des vues de défenſe & de retraite ſur ce quartier en cas d'attaque : en conſéquence de ces deſſeins, il y a fait conſtruire une poudrière; il a manifeſté & étendu ſes projets juſqu'à ouvrir des routes de communication de ce quartier avec la colonie Eſpagnole; les beaux chemins qu'il y a fait conſtruire vont juſqu'au bourg de cette nation, appelé Saint-Raphaël, diſtant d'une lieue & demie des limites Françoiſes, pour la

(1) Appelés *crêtes* dans le pays.

jonction des troupes de l'une & de l'autre colonie, le transport des vivres, des munitions de guerre & principalement d'artillerie.

L'établissement des troupes au Dondon est sous tous les rapports possibles plus conforme aux vues du Gouvernement : que pourroient en effet des soldats toujours malades, valétudinaires & mourans ? Comment en exécuteroient-ils les projets ? que pourroit-on raisonnablement espérer & entreprendre avec de telles troupes, puisque sans la santé il n'y a point de force, & que sans la force il n'est point de victoire ?

On joindroit au logement des soldats un terrain suffisant pour y faire des jardins, y planter des arbres fruitiers, y cultiver les légumes & les fruits indispensables pour prévenir l'alkalescence des humeurs, & tempérer en même tems les chaleurs de ces climats ; quoiqu'elles y soient fort modérées dans ce quartier par la fréquence des pluies, dont les

plaines & les villes ſont malheureuſement privées pendant la majeure partie de l'année : la modicité de la paye du ſoldat l'a privé juſqu'ici de ces avantages, parce que les habitans des villes & une partie de ceux de la plaine reçoivent leurs légumes des montagnes, ce qui y met néceſſairement un prix trop haut pour que les ſoldats & les matelots puiſſent s'en procurer.

Ce que je propoſe ici s'exécute dans pluſieurs garniſons de France ; c'eſt à l'exemple des Romains, qu'on a accordé aux ſoldats de l'artillerie des morceaux de terre voiſins des fortifications de Douay & autres villes marécageuſes, afin que le ſoldat pût s'y acclimater & y vivre comme les habitans du pays. Chefs de l'artillerie, hommes précieux! en enſeignant un art deſtructeur devenu néceſſaire, vous n'avez point négligé l'art conſervateur ; vous avez par vos lumières & votre humanité ſu pratiquer la première partie de la médecine, celle

de conſerver la ſanté & de prévenir les maladies.

Cette réſidence des troupes dans les montagnes habituera le ſoldat à vivre des productions du pays; les légumes, les fruits, les farineux feront la majeure partie de ſa ſubſiſtance; il élévera facilement dans ces montagnes fertiles, des animaux domeſtiques qui remplaçeront dans peu avec un avantage inappréciable les ſalaiſons qu'on lui donne depuis ſi long-tems. Les viandes ſalées ſont ſi pernicieuſes, principalement quand leurs ſels ne ſont pas émouſſés par des ſubſtances végétales fraîches, qu'elles ne manquent jamais, dans ce dernier cas, de diſpoſer le ſoldat à la cachexie ſcorbutique; affection qui complique toutes ſes maladies, & dont il eſt impoſſible qu'il ſe rétabliſſe dans les hôpitaux mal ſitués, dans les caſernes & ſur les vaiſſeaux.

Il n'eſt que ce moyen pour conſerver cette précieuſe eſpèce d'hommes, dont les

les remplacemens continuels ont tant d'inconvéniens, qu'il faut ou renoncer à leur ſervice dans les Colonies, ou faire tout ce que leur conſervation exige : ſans cette ſage précaution, les dépenſes de leur entretien, les ſommes énormes qu'ils coûtent dans les hôpitaux, tomberont à jamais en pure perte pour le Gouvernement.

En tenant les ſoldats loin des cités, en les occupant ſur-tout, vous les éloignerez en même tems des Négreſſes infiniment plus mal-ſaines dans les villes que ſur les habitations, principalement dans celles des montagnes : vous conſerverez leurs mœurs qui ſont par-tout d'un ſi grand prix, & qui influent à un tel point ſur les maux phyſiques & les malheurs de l'humanité, que cette conſidération eſt de la dernière importance.

L'homme inoccupé ne ſauroit être heureux, il eſt dans tous les pays à charge aux autres & à lui-même ; les ſoldats, dans les colonies, ont un beſoin

de plus de travailler, pour ne pas ſe livrer à la boiſſon, au tafia ſur-tout, dont les mauvaiſes qualités rendent encore l'excès plus nuiſible.

Je n'ai jamais compris comment on a pu juſqu'à préſent permettre, contre toutes les ordonnances & la ſageſſe des réglemens, ou plutôt tolérer la vente de cette liqueur aux ſoldats. Le tafia conſerve après ſa diſtillation une âcreté qu'il ne perd qu'avec le tems; il ne devroit même être permis d'en vendre en détail aux particuliers, qu'après l'avoir gardé deux ans en tonneau, c'eſt-à-dire, lorſqu'il a perdu ſes qualités mal-faiſantes.

L'excès de cette liqueur eſt condamnable; mais, comme nous l'avons dit dans nos Obſervations ſur les Maladies des Nègres (1), mêlé avec une ſuffiſante quantité d'eau, de jus de citron & de ſucre : cet enſemble fait une boiſſon corroborante, très-convenable pour les ſol-

(1) Pour de plus grands détails, voyez page 271 & ſuivantes de cet ouvrage.

dats, principalement lorſqu'ils ſont très-exercés; & comme ils pourroient abuſer du tafia, on ne doit leur délivrer cette boiſſon qu'après l'avoir ainſi mélangée.

Le ſervice des rives ſeroit fait par détachemens qui ſeroient relevés tous les huit ou tous les quinze jours; la police & la diſcipline y gagneroient: l'air, la nourriture, tout enfin fortifieroit le ſoldat, au lieu de le détruire; & lorſqu'en tems de guerre il ſeroit privé des farines d'Europe, il auroit appris à s'en paſſer.

Les hôpitaux, dans les montagnes comme dans les villes des Colonies, doivent être adminiſtrés aux frais du Roi par économie; cela ſe pratiquoit ainſi en Canada, où ils étoient tenus par des religieuſes cloîtrées; nulle part l'humanité ne fut mieux ſervie, nulle part auſſi les frais de ces établiſſemens ne furent plus légers pour le Gouvernement.

Dans le même tems & juſqu'en 1760,

l'hôpital de la marine de Rochefort a été également ſoigné par des ſœurs griſes de S. Vincent de Paule, ſous l'inſpection du Commandant de ce port, de l'Intendant & du Commiſſaire de la marine, ſpécialement chargé de cet objet. La propreté, la clarté, la netteté, l'ordre, les ſecours, les ſoins utiles & conſolans, l'économie; tout étoit digne d'admiration.

Depuis, les mêmes religieuſes ſont devenues adjudicataires; elles ont pris cet hôpital à l'entrepriſe : mais par le relâchement qui s'y eſt introduit, l'inſalubrité de cet hôpital eſt telle, qu'il ne reſte d'autres reſſources que de le changer de lieu : on aſſure même qu'il eſt à craindre que, pour prévenir de plus grands malheurs, on ne ſoit obligé de le brûler.

Tel eſt le funeſte effet de l'entrepriſe.

Ce qui ſe pratiquoit avec ſuccès en Canada & à Rochefort, pourroit également s'exécuter à Saint-Domingue; les

Eſpagnols nous en ont fourni un exemple chez nous-mêmes : il ſuffiroit pour cela d'un officier d'adminiſtration, ou d'un des principaux employés qui eût travaillé dans les hôpitaux que je viens de citer, ou ſeulement qui eût connoiſſance de cette manière de les diriger & de les conduire : elle eſt ſi ſimple & ſi aiſée, qu'il eſt ſouvent arrivé à un ſeul officier de ſanté (1), de ſe trouver chargé en Europe & dans les Colonies, de ſix à ſept cents malades. En 1760, 61 & 62, il y eut au Port des Barques, ſur les bords de la Charente, près de Rochefort, dans de ſimples maiſons de particuliers, à peu près un pareil nombre de malades & de ſujets pour les traiter; on perdit très-peu de monde, le plus grand ordre y fut obſervé; les chefs de l'armée navale, leurs ſoldats & leurs matelots furent également ſatisfaits (2).

(1) Avec un Ecrivain & quatre Aides Chirurgiens.

(2) Dans ces circonſtances, les frais ſont ſi peu de choſe, que l'on conſerve aux ſoldats & aux matelots

Un point essentiel dans les Colonies comme ailleurs, est de ne pas compliquer l'administration des hôpitaux, de tenir le plus qu'il sera possible les malades éloignés les uns des autres, & surtout que chaque espèce de maladies ait une salle qui lui soit particulièrement affectée. Des épidémies affreuses ont trop souvent eu pour cause le défaut de cette attention. Les *considérations particulières* pourroient en pareil cas devenir de la plus dangereuse conséquence. J'ai vu à cet égard des Administrateurs ne pouvoir obtenir cette réforme & le mélange des malades continuer, malgré les promesses des Entrepreneurs : j'ai également vu les Administrateurs-généraux ne pouvoir obtenir des latrines

---

leur paye entière absolument sans aucune retenue.

C'est M. Duvivier, Chirurgien Major en chef de ce département, qui étoit chargé de ces hospices ; je me rapellerai toujours avec plaisir que c'est sous les ordres de ce célèbre Chirurgien que j'ai eu le bonheur de faire mes premières campagnes & de le seconder dans le hôpitaux du port des Barques.

ſéparées pour les malades attaqués de diarrhées & de dyſſenterie. Avec le tems on s'accoutume à voir avec indifférence les abus les plus pernicieux, & à regarder comme difficultueux & tracaſſiers les hommes qui par leur état & leurs lumières ſont obligés d'en exiger la réforme.

L'ancienneté d'un uſage ne prouve ni ſa bonté ni ſon utilité. Il y a lieu d'eſpérer que le Gouvernement ſe déterminera à transférer les troupes ſur les montagnes, & à changer l'adminiſtration des hôpitaux : il ſeroit même à deſirer que l'on y envoyât des ſœurs griſes. Les avantages qui doivent les faire préférer aux hommes auprès des malades, ſont leur douceur, leur patience, leur propreté, l'habitude de la vie ſédentaire, leur aſſiduité, leur conſtance, leur dévouement, vertus qu'elles doivent à leur ſexe, à la manière dont elles ont été élevées, autant qu'au vœu de leur inſtitut. Nous en avons à Cayenne

& aux Iles de France & de Bourbon, qui, malgré la pauvreté de ces Colonies, y font le plus grand bien; il leur feroit infiniment plus aifé de l'opérer dans un pays riche comme Saint-Domingue.

Dans cette Colonie il en a coûté au Roi jufques à 24 liv. par jour pour chaque journée d'officier malade, & 6 liv. 15 fous, argent du pays, pour celle de chaque foldat & de chaque matelot : encore pour ces derniers le Roi fourniffoit-il une partie des fubfiftances & même des uftenciles néceffaires à ces hofpices.

Si on eût eu à Saint-Domingue des fœurs grifes établies avant la guerre, que de fommes épargnées, combien d'effets perdus qu'elles auroient confervés & qui fe trouveroient aujourd'hui! Mais, un bien plus précieux encore eft le nombre d'hommes que leurs foins généreux & leur humanité auroient arrachés à la mort : je ne me perfuaderai

jamais qu'avec des ſœurs griſes, malgré le climat & la ſituation de cette ville, la conſommation en hommes de recrue, eût été, chaque année, au moins de trois ſur cinq, comme elle l'eſt depuis l'établiſſement de la Colonie.

Les grands malheurs des hôpitaux des Colonies ont deux cauſes principales : le changement trop rapide des Adminiſtrateurs & l'empire de l'habitude. Il eſt des hommes qui ne voient jamais les abus ; les choſes les plus claires leur paroiſſent toujours enveloppées de nuages : d'autres croient que tout eſt abſolument égal ; rien ne les frappe, rien ne réveille leur attention, & c'eſt à la faveur de cette funeſte indifférence que les abus les plus expreſſément proſcrits par les ordonnances paſſent en uſage (1) :

(1) J'ai vu la place d'Apothicaire du Roi ſollicitée, parce qu'on croit dans le pays que la fourniture des médicamens eſt un droit de cette place, tandis que la ſageſſe des ordonnances de 1747 & 81, défendent au contraire au Médecin du Roi, au Chirurgien-Major,

auſſi s'eſt-on moqué de moi, lorſque j'ai parlé des aſſemblées des Officiers de ſanté, de la tenue de leurs regiſtres, des comptes qu'ils doivent rendre tous les trois mois au Miniſtre &c..... & cela ne m'a point étonné. Mais ne craignons point de le dire, la licence étant arrivée à ce terme, les bons principes s'altèrent, tombent en deſſuétude, l'oubli des règles amène néceſſairement celui des devoirs : les mœurs diſparoiſſent, tout ſe confond, tout eſt perdu.

Dans le cas où le Gouvernement ne prendroit aucun des partis que je viens de propoſer & ſe détermineroit à laiſſer les choſes *in ſtatu quo*; j'ajouterai qu'il vaudroit encore mieux pour le bien de la Colonie, le ſalut des troupes & la caiſſe du Roi, renoncer entièrement aux

principalement à l'Apothicaire en chef, d'avoir aucun rapport avec les fourniſſeurs; parce que ces Officiers de ſanté ſont les Inſpecteurs de la qualité des remèdes, & qu'il répugne à la délicateſſe d'être à la fois Fourniſſeur & Inſpecteur.

hôpitaux, traiter les ſoldats dans les caſernes, & qu'ils fuſſent conduits par les Officiers de ſanté attachés à leurs corps : on les tiendroit diſperſés autant que les circonſtances le permettroient; & il ſeroit très-aiſé d'avoir une chambre particulière pour les ſoldats malades de chaque compagnie (1). Par ce moyen bien ſimple on les préſerveroit de l'air empoiſonné des hôpitaux, & ils auroient l'avantage d'être traités par les Officiers de ſanté (2), ſpécialement chargés de veiller à leur conſervation, &, pour ainſi-dire, ſous les yeux des Officiers de leur compagnie. Ceux-ci connoiſ-

(1) C'eſt ce que j'ai propoſé, en 1777, pour les Régimens du Cap, d'Agénois & de Gâtinois, qui, pour n'avoir pas alors ſuivi mes conſeils, furent réduits à un fort petit nombre.

(2) Pourvu toutefois qu'ils ne fuſſent pas intéreſſés dans l'entrepriſe, comme cela eſt déja arrivé; il eſt abſolument eſſentiel que ce ſoit aux frais du Roi & par économie, comme on l'a vu pratiquer par les Eſpagnols.

ſant les qualités & les défauts de leurs ſoldats, releveroient leur courage, leur donneroient des ſoins & des conſolations, ſi néceſſaires en pareil cas, que, dans l'état contraire & actuel des choſes, pluſieurs d'entre eux déſirent autant la mort que leur rétabliſſement.

Diſons plus : le Gouvernement perdroit encore moins d'hommes, ſi les malades étoient livrés & abandonnés à eux-mêmes ; l'exemple des Nègres marons qui font leurs maladies dans les bois, nous en fournit une preuve convaincante.

» Un Nègre eſt incommodé ; il ſouffre
» toute la nuit, il s'endort enfin, & le
» grand jour le ſurprend ſans qu'il ait
» entendu la cloche ; la crainte du fouet
» le fait déſerter ; ſa maladie eſt une
» petite-vérole confluente qui ſans ſoins,
» ſans abri, ſans autres ſecours que de
» l'eau froide & l'influence de l'air libre,
» parcourt ſans accidens tous ſes tems
» & ſes périodes ; & cet infortuné bien

» rétabli & couvert de cicatrices, vient
» se jeter aux pieds de son maître (1). «

Il faudroit renoncer aux Colonies de l'Amérique & à leurs productions, si l'habitant faisoit en Nègres la cinquième partie de la perte que le Roi fait en soldats; cependant le Nègre est nud ou presque nud; il travaille continuellement; ses ressources dans ses maladies se réduisent à très-peu de chose; il n'est ordinairement visité par le Chirurgien (2) chargé de le conduire, que trois fois la semaine, tandis que le soldat l'est au moins une fois tous les jours : mais en santé comme en maladie, le Nègre vit d'alimens du pays, n'est pas *foulé* dans la *caze* qui lui sert d'hôpital; enfin il est sous les yeux de son maître ou de son représentant.

(1) Je tiens ce fait & plusieurs autres du même genre de M. Fournier de Varenne, Commandant de quartier à Saint-Domingue, dont l'esprit & le cœur font honneur à l'humanité.

(2) Il y a très-peu d'habitations qui soient à portée d'être visitées par un Médecin.

Quoique les effets du mauvais air ſoient plus dangereux dans les pays chauds, les avantages de la diſperſion des ſoldats & matelots malades ne ſont pas moins frappans dans les pays froids & tempérés. En France, nos régimens de cavalerie ſont répartis en tems de paix, dans les petites villes ou villages, dans le voiſinage des rivières & des prairies; il n'y a quelquefois que la compagnie Colonelle & une ou deux autres qui ſoient à portée de quelques hoſpices de charité & du Chirurgien Major du régiment; les autres compagnies ſont à 3, 4, 5 & 6 lieues : le ſoldat malade eſt traité dans ſa chambre par un ſoldat Chirurgien qui fait ſaigner & faire quelques panſemens : cependant quelque humides, quelque mal-ſains, quelque dénués de ſecours que ſoient ces lieux, on y perd moins de ſoldats que dans les hôpitaux, par cela ſeul que les malades y ſont iſolés.

J'ai fait la même obſervation dans

nos ports de mer, principalement au département de Rochefort, où lorſque les matelots malades obtiennent la permiſſion de ſe faire traiter dans leurs logemens, il en meurt incomparablement moins que dans les hôpitaux.

Avantages d'une Maiſon de Santé au Dondon; motifs qui doivent en déterminer l'établiſſement.

Quel que ſoit le parti que l'on prenne ſur le choix du lieu où l'on tiendra les troupes du Cap, il eſt d'une néceſſité abſolue d'établir une maiſon de ſanté dans la montagne, pour les Officiers & les ſoldats convaleſcens; ſans cet établiſſement indiſpenſable, leurs retours en Europe continueront toujours, quelque contraires qu'ils ſoient au bien du ſervice & quelle qu'en ſoit la dépenſe.

Les officiers convaleſcens cherchent il eſt vrai, les occaſions de ſe rétablir dans la Colonie, avant de demander leur retour en Europe; en conſéquence

ils vont dans les plaines voisines chez les habitans avec qui ils sont liés ; mais les habitations de la plaine sont si différentes par la diversité de leur situation, qu'il y en a de salubres & d'autres qui sont aussi mal-saines que les villes.

Toutes les plaines de Saint-Domingue sont arrosées par des rivières qui prennent leurs sources dans les montagnes, & vont en serpentant se jeter dans la mer ; c'est sur les terrains séparés par ces rivières, que sont établies les riches sucreries de cette importante Colonie. Le quartier Morin, un des plus considérables, commence à la ville du Cap, comprend toutes les terres du bord de la mer jusqu'à la Grande-Rivière, & s'étend à plus de 3 lieues vers la montagne.

A la droite du quartier Morin sont les quartiers de la Petite-Anse, du Camp-de-Louise & de la plaine de l'Acul ; ce dernier se prolonge jusqu'à la haute montagne du Limbé, derrière laquelle se

ſe trouve le quartier de même nom, qui forme une plaine conſidérable, bornée d'un côté par la mer, & dans le reſte de ſa circonférence par une chaîne de montagnes ſur le penchant deſquelles ſont ſituées en partie les diverſes habitations de cette plaine.

Les brouillards, les pluies fréquentes du Limbé, le rendent ſi différent du quartier Morin, & plus particulièrement encore de ceux adjacens à la partie gauche de celui-ci, que, quelque bonnes que ſoient ſes terres, quelque belles qu'en ſoient les cannes, elles rendent environ un quart moins de ſucre, que celles des quartiers Morin & de Limonade.

Les pluies accélèrent la végétation de ce roſeau précieux; mais ſes ſels ſont moins élaborés, moins rapprochés; & même dans les terrains très-bas ou ceux dont la culture eſt mal entendue, la canne a dans ſon milieu un parenchyme cotonneux entouré d'eau peu ſucrée.

Cette différence dans la ſituation du ſol, la végétation, les productions, & dans la fréquence des pluies, exiſte également dans les maladies : les habitans du Limbé éprouvent des affections catarrhales, des obſtructions, la cachexie, en un mot toutes les maladies dépendantes du relâchement des ſolides, de la ſtaſe & de l'épaiſſiſſement des fluides; tandis que dans les quartiers ſecs, ſablonneux, plus éloignés des montagnes & placés ſous un plus beau ciel, les habitans ſont plus ſujets aux fièvres inflammmatoires, aux fluxions de poitrine, aux dyſſenteries & à toutes les maladies qui tiennent plutôt à la trop grande action des ſolides, qu'à la ſtaſe & à l'épaiſſiſſement des fluides.

Les plaines ſituées ſur la gauche du quartier Morin, comprennent d'abord celui de Limonade ſi diverſifié & ſi diſſemblable par les qualités de ſon ſol, ſes productions & la fortune de ſes habitans, que la partie connue ſous le nom

de l'*Islet de Limonade*, est un terrain des plus productifs & des plus riches; tandis que la partie de ce quartier, appelée *les Savannes de Limonade*, est si aride, qu'elle n'est susceptible d'aucune espèce de culture.

En parcourant ensuite le bord de la mer, on traverse les quartiers de Caracol, de Jacquezy, du Trou, du Terrier-Rouge, des Fonds-Blancs, la Ville, le quartier du Fort-Dauphin & le quartier de Maribarou, qui s'étend le long de la rivière du Massacre, laquelle sépare & limite les possessions Françoises & Espagnoles.

Quoique la culture de ces divers quartiers soit principalement la canne à sucre (1) & l'indigo, ils sont cependant plus ou moins élevés, & leurs habitations plus ou moins éloignées des rivières. Ces rivières varient dans leur largeur, la nature de leur lit, la rapidité

(1) En général à Saint-Domingue ce roseau ne se cultive que dans les plaines.

de leurs courans, la quantité & la qualité de leurs eaux (1), très-abondantes dans les tems de pluies, & si rares dans les longues sécheresses, que quelques-unes de ces rivières tarissent & restent à sec pendant des mois entiers.

Ces diversités frappantes produisent encore des différences, d'un quartier à un autre, dans la santé & dans les maladies des habitans. Ainsi, par exemple, dans le quartier de la Petite-Anse dont la terre est compacte & où les eaux séjournent, l'humidité de l'air produit des fièvres habituelles, des obstructions, des diarrhées, beaucoup plus rares au quartier Morin qui n'en est séparé que par une très-petite rivière, mais dont les terres étant plus légères, plus sablonneuses, les eaux s'y filtrent mieux, y séjournent moins, & s'évaporent plus promptement.

Il y a plus, ces différences se font sentir d'habitation à habitation : c'est

(1) Voyez la note de la page 75.

ainſi, que dans le quartier Morin déja cité, les ſucreries qui ſont ſituées au bord de la mer, celles dont les terres ne s'étendent pas jufques aux rivières & qui ne s'abreuvent pas d'eaux courantes, ſont plus expoſées aux maladies, particulièrement à des maladies vives, longues, opiniâtres, & le plus ſouvent mortelles; tandis que l'habitation voiſine, qui cependant n'en eſt ſéparée que par une haie, n'a preſque point de malades.

J'ai été également à portée de faire cette obſervation dans le même quartier ſur une de ces habitations marécageuſes du bord de la mer, dans un tems de ſéchereſſe pendant lequel les mares où l'on fait boire ordinairement les animaux, étoient preſque à ſec & répandoient une odeur infecte: nous y éprouvâmes une épidémie, principalement ſur les enfans dont un grand nombre fut attaqué de maux de gorge gangréneux, de fièvres putrides & mali-

gnes, tandis que l'habitation qui touche immédiatement celle-ci n'avoit point de malades, parce qu'il n'y a point de mares & qu'elle eſt près des eaux courantes.

La cauſe principale de ce fléau étoit manifeſte; il falloit faire ceſſer la putréfaction des eaux trop voiſines des bâtimens & même de la *grande caze*, ou continuer d'éprouver les funeſtes effets des miaſmes qui s'en élevoient continuellement; *les chefs* étoient déja tous attaqués de fièvres intermittentes, qui ſe ſeroient bientôt changées en fièvres continues. Le déſordre auroit été plus loin encore, ſi le fondé de procuration, dont les connoiſſances en phyſique & en chimie étoient d'accord avec les miennes, ne ſe fût déterminé, d'après mes conſeils, à faire jeter dans ces mares 10 barils de chaux, qui en abſorbèrent entièrement le gaz ou acide méphitique (1).

(1) Ce ſont ces mêmes vapeurs méphitiques qui font le danger des mines, des puiſards, des foſſes d'aiſance &c.

Les maladies cessèrent, & nous parvînmes ainsi, à peu de frais, à prévenir les malheurs qui auroient été la suite de cette funeste putréfaction.

Les enfans furent les premiers attaqués, parce que leurs pores sont infiniment plus ouverts que ceux des adultes, par la souplesse de leurs fibres, & la délicatesse de l'organisation de leurs poumons, semblables à ces éponges fines qui absorbent avec promptitude la plus légère humidité; tandis que la texture sèche & serrée des grosses éponges les empêche de s'en pénétrer.

A mesure que l'on s'éloigne du bord de la mer, les habitations deviennent plus salubres; c'est par cette raison que celles du milieu du quartier Morin le sont plus que celles du bas; & que, par gradation, l'on se porte encore mieux dans le haut. Enfin les habitans du quartier de la Grande-Rivière, qui commence où finit celui-ci, & qui est presque tout sur la montagne, se portent très-bien.

Ceci eſt généralement vrai pour le quartier Morin, parce que les terres vont toujours en s'élevant inſenſiblement depuis le bord de la mer juſqu'à la montagne, mais dans ce quartier comme dans les autres, le ſéjour des eaux dépend toujours des divers niveaux des terrains. Il y a des habitations ſituées dans le milieu de quelques quartiers, ſur leſquelles les eaux ſéjournent une partie de l'année, quoique leurs terrains paroiſſent inclinés vers la mer : telles ſont quelques habitations du milieu des quartiers de Limonade & de la Petite-Anſe, dont l'inſalubrité eſt égale à celles des habitations des bords de la mer.

Il ne ſuffit pas qu'une habitation ſoit éloignée des marais, pour convenir au rétabliſſement des convaleſcens; il faut encore, comme je me flatte de l'avoir démontré, que les eaux qu'on y boit ſoient de bonne qualité, & que l'expoſition de cette habitation ſoit telle que

les briſes de la mer en balayent les inſectes & les animalcules ; ſans ces avantages, nul rétabliſſement, nulle ſanté à eſpérer.

Je ſais bien qu'un malade, de quelque état & de quelque rang qu'il ſoit, fier de la victoire qu'il vient de remporter ſur la maladie & le climat, quoiqu'à peine convaleſcent, s'occupe peu de ces différences de ſalubrité ou d'inſalubrité entre les habitations, entre celles ſur-tout d'un même quartier : & l'habitant lui-même, qui lui offre généreuſement un aſile, eſt ſans doute bien loin de penſer que les mauvaiſes qualités de l'air & des eaux de ſon habitation peuvent non-ſeulement prolonger la convaleſcence de l'homme qu'il veut obliger, mais même lui cauſer une rechûte.

On croit qu'il ſuffit, pour obtenir ſon rétabliſſement, de ſortir de la ville & de ſe rendre à la campagne ; le plus ſouvent l'Officier va paſſer ſa convaleſcence ſur une habitation où il n'eſt

recommandé que par quelqu'un de ses amis. Il s'informe moins des qualités de l'air & des eaux du lieu qu'il va habiter, que des commodités qu'il y trouvera : la proximité de la plaine, la facilité de s'y rendre en chaise, de s'y visiter & de se procurer promptement les douceurs de la ville ; la bonne-chère qu'on y fait : tels sont les motifs qui déterminent la préférence que l'on donne à la plaine sur les montagnes, toujours plus éloignées, & dans lesquelles on est ordinairement obligé de voyager à cheval ; tandis que tout, jusqu'à la frugalité, rend ce dernier séjour préférable pour le convalescent.

On fait si peu d'attention au site de l'habitation où l'on va pour se rétablir, que j'ai souvent vu plusieurs Officiers convalescens sur une de ces habitations du milieu de la Petite-Anse ; quoique depuis très long-tems les Chirurgiens qui y ont fait leur résidence soient presque tous morts des suites des ma-

ladies qu'ils y ont éprouvées ; que les pertes des Nègres y ſoient très-conſidérables, & qu'il ne ſoit pas rare dans les mois de juin, juillet & août, d'y voir preſque tous les blancs attaqués à la fois des maladies dont j'ai détaillé les cauſes ; & dont la principale eſt la corruption des eaux croupiſſantes de cette habitation & de pluſieurs autres de ſon voiſinage.

A meſure que ce travail avance, on voit de nouvelles preuves ſe réunir en faveur de l'indiſpenſable néceſſité d'établir une maiſon de ſanté au Dondon, pour les Officiers & les ſoldats de la ville du Cap & de ſa dépendance.

Cette maiſon ſerviroit auſſi pour les troupes de la ville du Fort-Dauphin, dont la ſituation eſt également vicieuſe, tant à cauſe des marais qu'elle a dans ſon voiſinage & des mauvaiſes qualités de ſes eaux de puits (1), que par les

(1) Les ſubſtances contenues dans ces eaux, ſont les terres quartzeuſe, calcaire, marneuſe, argileuſe & magné-

abus de l'adminiſtration de ſes hôpitaux par entrepriſe.

Les mêmes cauſes qui font le malheur des troupes du Cap, ſont également le fléau de ſes garniſons, comme on le verra plus particulièrement dans les détails des vices de ſituation de cette ville, des maladies qui en ſont la ſuite néceſſaire, & dans ceux de l'analyſe de ſes eaux; détails que la briéveté de cet ouvrage, comme nous l'avons déja obſervé, ne nous permet pas de placer ici.

Les beſoins d'une maiſon de ſanté dans les montagnes voiſines des villes de Léogane, de Saint-Marc & du Port de Paix, ne ſont pas à beaucoup près auſſi preſſans, parce que les garniſons

ſienne. Les ſels neutres qu'elles forment par leurs combinaiſons avec les acides minéraux, ſont principalement; la ſélénite, compoſée d'acide vitriolique & de terre calcaire; le nitre calcaire, d'acide nitreux & de terre calcaire; le ſel marin calcaire, d'eſprit de ſel & de terre calcaire; le ſel d'Epſom, d'acide vitriolique & de magnéſie.

de ces trois établissemens sont très-peu nombreuses, & qu'un des grands inconvéniens des hôpitaux est d'y rassembler beaucoup de malades. Il en est ainsi de la ville du Port-au-Prince, qui est heureusement située, & dont l'hôpital est bien entendu, bien distribué. Mais une maison de santé dans la montagne voisine en diminueroit toujours beaucoup la mortalité; quoiqu'elle y soit d'une moindre nécessité qu'au Cap, au Fort-Dauphin, aux Cayes Saint-Louis & au Petit-Goave, dans lesquels cet établissement peut seul faire espérer le retour de la santé des convalescens.

Enfin, quand on considère les avantages & les ressources d'une maison de santé dans la montagne, le peu de dépense qu'entraîneroit la construction de ses bâtimens, & sur-tout combien l'administration en seroit aisée & peu coûteuse, on est surpris que cet établissement n'ait pas été fait depuis long-tems.

Il ne faut pour médicamens qu'une

petite pharmacie portative ; encore la maiſon de ſanté de l'hôpital du Port-Louis de l'île de France, en 1767, 68 & 69, n'en avoit elle point du tout, de crainte qu'on n'en abusât, & les malades s'y rétabliſſoient promptement. Pour la conduite, l'ordre & la tenue de l'administration particulière, un ſeul Chirurgien & un Économe fidèle ſur qui les chefs puſſent compter, ſeroient ſuffiſans. Le jardin ſeroit cultivé & le ſervice de l'hôpital fait par des Nègres en nombre proportionné à l'étendue de ce jardin, à la quantité des troupes de la garniſon & à celle des malades.

Dans le cas où l'on transféreroit dans la montagne les troupes de la garniſon du Cap, l'hôpital principal ne pouvant être placé ailleurs, la maiſon de ſanté des convaleſcens n'en ſeroit alors qu'une dépendance.

Quant aux détachemens qui feroient le ſervice des villes, à l'exemple des compagnies de cavalerie en France,

un des aides de l'Officier de ſanté du régiment leur ſuffiroit.

Huit, dix ou douze Sœurs-griſes ſeroient de la plus grande utilité. Nous le répétons, plus on compliquera l'adminiſtration des hôpitaux, & plus on perdra de malades. La multiplicité de Directeurs, d'Inſpecteurs, &c. ne ſauroient tenir lieu de bonne eau & d'un air ſalubre; ces employés coûtent d'ailleurs beaucoup, & entraînent les plus grands inconvéniens dans les Colonies.

Je ne reviens pas d'étonnement lorſque je vois des hommes en place préférer l'adminiſtration par entrepriſe, à l'adminiſtration économique (1). Dans les temps malheureux d'épidémies, où trop

(1) Nous ne pouvons mieux faire ſentir les vices de l'entrepriſe, qu'en la comparant à un marché conclu à Toulouſe avec un homme, qui, moyennant le produit des élagages des arbres des promenades publiques, s'eſt chargé de veiller à leur entretien & à leur conſervation; qu'arrive-t-il? Cet homme exécute ſi bien ſon marché, qu'en coupant preſque toutes les branches, il prive auſſi le public de toute eſpèce d'ombrage: il eſt même arrivé

ſouvent la diſette & la cherté des objets de première néceſſité forcent à une augmentation de dépenſe, qui mieux que le Roi peut en ſupporter les frais? Ne donne-t-on pas toujours en pareil cas des indemnités à l'Entrepreneur? Et dans les cas ordinaires où il y a beaucoup à bénéficier ſur le prix fixé pour chaque journée d'hôpital, qui peut mieux que les Commiſſaires de la marine ou autres Officiers d'adminiſtration, faire rentrer ce bénéfice dans la caiſſe de S. M.; toutefois avec une économie ſi ſage, ſi prudente & ſi juſte, qu'elle ne puiſſe nuire à l'humanité ſouffrante?

D'ailleurs, MM. les Adminiſtrateurs généraux ne ſont-ils pas toujours les maîtres de charger de ce ſoin important & délicat, les hommes qui auront mérité leur confiance? Il ſeroit trop affligeant de penſer qu'ils ne trouvent

au Cap qu'une pareille entrepriſe a fait périr en peu de temps une allée d'arbres qui y étoit de la plus grande utilité.

personne

personne qui en soit digne & l'administration par entreprise ne les force-t-elle pas de s'en rapporter sur beaucoup d'objets aux Entrepreneurs? Qu'ils en fassent des Économes pour le Roi, même des Administrateurs; qu'ils proportionnent les récompenses & les dignités, à l'étendue des services qu'ils auront rendus, & à la grandeur des sacrifices qu'ils auront faits; que malgré la confiance qu'ils leur accordent, ils les surveillent encore; qu'ils établissent sur-tout un tel ordre, que la fraude & la rapine en soient épouvantées, & qu'il soit impossible à tout employé de s'y livrer sans être reconnu pour un malhonnête homme.

En vain m'opposera-t-on un ou deux exemples d'hôpitaux bien dirigés, bien conduits, & cependant livrés à l'entreprise. Ces exemples sont trop rares & ne peuvent empêcher qu'on ne considère cette manière de les régir comme destructive & meurtrière; & d'après le

ſentiment d'un homme d'un grand mérite (1), aſſurons que la régie des hôpitaux par économie, ſurveillée par des Adminiſtrateurs généraux fermes & éclairés, eſt la ſeule admiſſible dans les Colonies, ou trop ſouvent la cupidité ſe pare de toutes les vertus qu'elle ne ceſſe d'opprimer.

Nous n'avons pu juſqu'ici nous occuper eſſentiellement des cauſes de la dépopulation de nos Colonies, ſans parler des vices de ſituation de leurs villes ou bourgs, des différentes qualités de l'air qu'on y reſpire & des eaux qui les arroſent ou les abreuvent; c'eſt-ce que nous avons particulièrement fait dans nos recherches ſur les cauſes de la mortalité des troupes de l'île Saint-Domingue, & nous oſons nous flatter que nos obſervations ſur la ſituation des hôpitaux & des autres établiſſemens; ſur les

(1) M. Dumas, ancien Gouverneur Général des îles de France & de Bourbon.

plaines & les montagnes qui les avoiſinent, enfin ſur le parti que l'on peut en tirer pour conſerver la ſanté & prévenir les maladies, mériteront l'approbation des gens de l'art.

Indépendamment de ces moyens de conſervation, la Colonie de Saint-Domingue renferme encore dans ſon ſein différentes eaux minérales, qui ſont autant de préſens de la nature pour la guériſon des maladies qui réſiſtent aux traitemens ordinaires; telles que les obſtructions, les ſquirrhes, les dartres & autres que l'on éprouve trop ſouvent après un long uſage de mauvaiſes eaux, & principalement de celles qui ſont *ſaumâtres*, chargées de ſel marin calcaire.

D'après le plan que nous nous ſommes propoſé dans cet ouvrage préliminaire, nous allons faire connoître les eaux minérales de Saint-Domingue & particulièrement celles de Boynes, dont les vertus & les propriétés ont opéré les plus grandes cures, pour déterminer

ensuite l'application de ces différentes eaux dans le traitement qui convient à chaque espèce de maladies.

EAUX MINÉRALES.

L'utilité reconnue des eaux minérales pour le traitement des maladies chroniques, plus dangereuses & plus opiniâtres encore dans les pays chauds que dans les autres climats, a déterminé le Ministre à recommander aux Médecins du Roi dans les Colonies, de s'occuper essentiellement de ces différentes eaux; d'en faire l'analyse & d'appuyer leurs résultats d'observations précises pour déterminer plus positivement encore la confiance qu'elles peuvent mériter, & éviter aux sujets du Roi des retours en Europe souvent longs, fatigans, quelquefois inutiles, & toujours très-coûteux pour le Gouvernement.

Toute eau qui en traversant les entrailles de la terre en a pris différentes

ſubſtances étrangères à ſa nature & les tient en diſſolution, eſt appelée *eau minérale.*

Il n'y a point d'eau minérale qui ne contienne quelques ſubſtances terreuſes, très-élaborées, diſſoutes à la faveur ou d'un gaz, ou d'un acide ou même d'un alkali.

La terre quartzeuſe pure, conſidérée comme élémentaire ou principe atténué par l'action des élémens, devient terre calcaire.

Celle-ci atténuée davantage & miſe dans un commencement d'état ſalin, par l'incorporation d'une petite quantité d'acide vitriolique, devient marne, participant de la craie & de l'argile.

La terre argileuſe a encore un degré d'atténuation ſupérieur à celui de la marne, & contient un peu plus d'acide vitriolique.

La terre magnéſienne eſt d'un genre particulier, qui pourtant ſe rapporte plutôt à celui de la marne qu'à tout autre.

Ces ſubſtances dont l'eau ſe charge s'y trouvent ſi parfaitement combinées, que la plupart des eaux minérales ſont inimitables; l'art mêle bien des ſubſtances ſemblables à celles que l'on obtient par l'analyſe, mais on ignore les proportions que la nature obſerve dans le mélange de ces combinaiſons; & c'eſt auſſi pourquoi leurs vertus & leurs propriétés ne peuvent être plus particulièrement déterminées que par l'obſervation & l'expérience, d'après leur ſuccès dans le traitement des maladies.

Les eaux minérales, ſi diverſifiées en Europe & même dans les quatre parties du monde, le ſont également à l'île Saint-Domingue.

Celles de la partie Françoiſe, connues juſques à préſent, ſont;

Celles de Boynes, au quartier du Port-à-Piment;

Des ſources chaudes, au quartier de Jérémie;

Du quartier des Irois;

Du Cap Tiberon ou Tiburon;

Celles enfin des ſources puantes, au quartier des Arcahayes : toutes propres à guérir les mêmes maladies, principalement celles de la peau, quoique ces eaux aient des différences dans leurs principes.

De toutes ces eaux il n'y a que celles de Boynes pour leſquelles on ait formé un établiſſement propre à recevoir les malades. Quant aux autres, les perſonnes à qui elles conviennent, ſont obligées d'y camper en quelque ſorte, & d'y faire porter tout ce qui leur eſt néceſſaire pour les beſoins de la vie : auſſi ſont-elles rarement employées & leurs propriétés peu connues du public.

Il n'en eſt pas de même des eaux de Boynes; le grand nombre de cures opérées dans des affections différentes, ne laiſſe aujourd'hui aucun doute ſur leurs qualités éminentes, & leur efficacité dans le plus grand nombre des maladies chroniques. C'eſt ſans doute

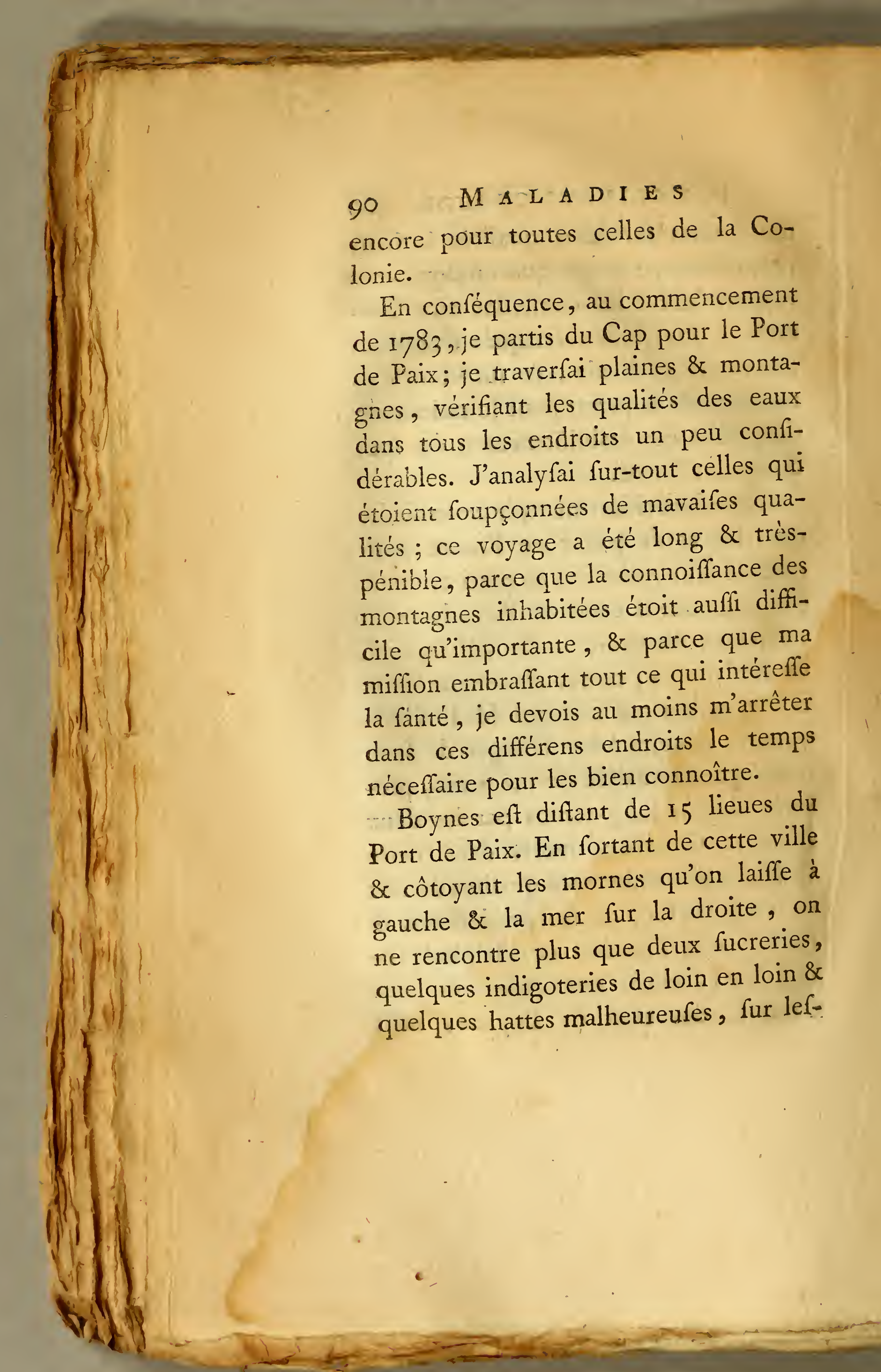
ce qui détermina MM. les Adminiſtrateurs généraux à y former un établiſſement pour traiter les Officiers, les ſoldats & autres ſujets du Roi. Quelques habitans des parties les plus éloignées de cet établiſſement y ont même fait bâtir des maiſons pour y prendre les eaux plus commodément.

Ce concours de circonſtances en faveur des eaux de Boynes exige dans cet abrégé des détails particuliers, non-ſeulement ſur la nature de ces eaux & ſur leur établiſſement; mais encore ſur le ſite de ce quartier, & les moyens de le rendre ſuſceptible de fournir aux malades les objets de première néceſſité, que l'entrepreneur tire de trop loin.

Depuis l'établiſſement de ces eaux & leur analyſe faite en 1772, par MM. Polony & Chatard, les cures qu'elles opéroient chaque jour n'ont point empêché les Officiers de ſanté des villes principales de Saint-Domingue, d'élever

des doutes ſur leurs qualités & leurs propriétés, au point que quelques-uns répugnoient à les conſeiller aux Officiers & aux ſoldats attaqués d'obſtructions, de cachexie, & ſur-tout des maladies de la peau; pour le traitement deſquelles cet établiſſement a été ſpécialement formé.

Cette indéciſion mettoit ces malades dans le cas de paſſer en France pour obtenir leur guériſon; ce parti toujours ruineux pour la caiſſe du Roi, devenoit en temps de guerre deſtructif du bien de ſon ſervice; ce fut ſans-doute cette conſidération qui engagea M. le Gouverneur général à me charger de faire une ſeconde analyſe de ces eaux, projetée depuis long-temps par les deux derniers Généraux morts dans cette Colonie; d'examiner les qualités de l'air de ce quartier, de ſes productions & ſur-tout la ſituation de l'hôpital; ce que j'ai exécuté, non-ſeulement pour l'analyſe des eaux de Boynes, mais



encore pour toutes celles de la Colonie.

En conſéquence, au commencement de 1783, je partis du Cap pour le Port de Paix; je traverſai plaines & montagnes, vérifiant les qualités des eaux dans tous les endroits un peu conſidérables. J'analyſai ſur-tout celles qui étoient ſoupçonnées de mavaiſes qualités ; ce voyage a été long & très-pénible, parce que la connoiſſance des montagnes inhabitées étoit auſſi difficile qu'importante, & parce que ma miſſion embraſſant tout ce qui intéreſſe la ſanté, je devois au moins m'arrêter dans ces différens endroits le temps néceſſaire pour les bien connoître.

Boynes eſt diſtant de 15 lieues du Port de Paix. En ſortant de cette ville & côtoyant les mornes qu'on laiſſe à gauche & la mer ſur la droite, on ne rencontre plus que deux ſucreries, quelques indigoteries de loin en loin & quelques hattes malheureuſes, ſur leſ-

quelles ſont des eſpèces *d'ajoupas* ou cabannes, ſervant d'abri à un ou plu-ſieurs Nègres, gardeurs d'animaux. La terre commence ici à perdre de ſes qualités productives, & ce quartier eſt preſque entièrement privé d'eau.

Mais, à meſure que l'on avance vers Boynes, le pays devient de plus en plus hideux; on n'y voyage qu'avec des guides & par des ſentiers très-étroits, entre la montagne de la Barre & celle du Mouſtique.

A environ huit lieues du Port de Paix & à ſept de Boynes, ſur l'habita-tion de M. Hatrel, eſt une fontaine connue ſous le nom de *Petite-Anne*, dont l'eau eſt chaude avant le ſoleil levé, & perd peu à peu ſa chaleur à meſure que cet aſtre s'élève, au point qu'à midi, elle ſe trouve très-fraîche. Par l'analyſe, l'eau de cette fontaine, a été trouvée excellente, & l'uſage la confirme telle : M. Hatrel, ſa famille & ſes Nègres n'en boivent point d'au-

tre, & jouissent tous d'une bonne santé.

On continue la route de Boynes en laissant le Port de Paix au nord, la montagne de la Barre à l'ouest & celle du Moustique à l'est; on joint la hatte Barguet : enfin, à environ trois lieues de l'habitation Hatrel, on arrive au superbe chemin qui conduit à Boynes, pratiqué, en 1782, par M. Brabant, commandant au quartier du Port-à-Piment. C'est à cet Officier que l'on doit tout ce qui existe d'utile dans ces déserts affreux, où, faute de chemins, les voyageurs & les malheureux naufragés n'ont que trop souvent trouvé la mort, principalement, en 1764, lors de l'établissement des Allemands au môle; la misère & l'espoir d'un meilleur sort les faisoient déserter & se répandre au hasard dans toutes les parties inhabitées de cette dépendance (1). Aujour-

(1) En 1766, une mère malheureuse, mourant de besoin, abandonna au milieu de ces déserts, sa fille âgée de 6 à 7 ans. Un Nègre, gardeur d'animaux, rencontre

d'hui, par le zèle & la prévoyance de M. Brabant, en deux heures, à cheval, & en trois à pied, on parcourt sûrement & tranquillement ce que l'on ne pouvoit faire qu'avec danger en une ou plusieurs journées, à moins d'avoir un guide.

A mesure que l'on avance dans les bas de ce quartier vers l'établissement des eaux de Boynes, la dégradation de la terre & de ses productions se manifeste de plus en plus; mais toujours insensiblement. Ces déserts ne produisent plus que le carata (2), la raquette (3), la patte de tortue (4), le tête-anglois (5),

---

cette infortunée sans connoissance, prête à expirer; l'humanité parle au cœur de l'esclave, il lui souffle de l'air dans les poumons; l'enfant fait des mouvemens & revient à la vie; M. Venot maître de l'esclave adopte cette enfant l'élève & conserve une citoyenne à la patrie.

(2) Bromelia caratas Linnæi.

(3) Caclus opuntia Linnæi.

(4) Espèce de raquette, mais plus grande.

(5) Petite espèce de raquette.

quelques arbres de vrai gayac (1), de bois appelé gras-galle, de gayac bâtard dont la graine fait périr les cabrits, & quelques autres arbuſtes ; mais, une lieue avant d'arriver à Boynes, ces dernières productions deviennent rares; on ne rencontre que les premières, encore y ſont-elles de la plus petite eſpèce & abſolument dégénérées.

Toutes ces contrées ſont privées d'eau ; on n'en trouve qu'au pied des montagnes; les animaux ſont quelquefois pour s'abreuver, dans les années de ſécheresſe, juſques à 5 & 6 lieues, & il n'eſt pas rare de les voir tomber morts, par excès de laſſitude & par la trop grande avidité avec laquelle il s'efforcent vainement d'appaiſer leur ſoif.

Dans ces temps où la nature ſemble prête à s'embraſer, les animaux errans dans ces déſerts s'y nourriſſent de carata, de patte de tortue & autres plantes

---

(1) Gayacum officinale Linnæi.

ſemblables, quoiqu'elles aient des piquans fort longs & très-conſiſtans. Tout, en un mot, dans la partie baſſe de ce quartier porte l'empreinte du malheur & de la déſolation.

Mais, en ſortant de ce déſert affreux, l'aſpect de la plus riante verdure, offert par les environs des différentes ſources de Boynes, vient frapper agréablement l'œil du voyageur, étonné de voir ainſi dans la nature les deux extrêmes ſe toucher de ſi près. Cet établiſſement eſt ſitué ſur le penchant d'une colline, à deux lieues de la mer, au ſud des montagnes du Mouſtique & au nord de celle de terre-neuve. On ne rencontre, en approchant de Boynes, que des hattes dont les animaux ſont dans le meilleur état (1); le ciel y eſt preſque toujours ſerein, & l'air pur, quoi-

(1) Ils viennent de très-loin boire de ces eaux, quoique leur chaleur ſoit en tout tems de 38, 40, 41, 42 & même de 43 degrés.

que très-chaud (1); il n'y a point de rosée, & cependant les nuits y sont quelquefois un peu fraîches & les brises réglées.

En arrivant à Boynes on trouve sept à huit maisons appartenantes à divers particuliers, & on parvient enfin à *l'entourage* de l'établissement des eaux par une belle avenue plantée d'arbres toujours verds, principalement de figuiers du pays & de quelques chênes & ormeaux; cette avenue est coupée par plusieurs autres allées de traverse, plantées de bois laiteux (2), & taillées en espalier; cet arbrisseau est presque toujours fleuri, & son odeur approche beaucoup de celle du jasmin. Il y a aussi un bouquet des mêmes bois qui ne laisse pas d'orner cet ensemble.

(1) Le premier de mars 1783, le thermomètre étoit de 21 à 28 degrés, & personne de l'établissement ne se plaignoit de la chaleur, bien plus considérable sans doute en juin, juillet & août.

(2) Tabernæ montana citrifolia Linnæi.

Deux

Deux fontaines jailliſſantes décorent une cour ſpacieuſe, autour de laquelle ſont quinze bâtimens ſervant d'hôpital, de magaſins, de logement pour la garde, & le reſte pour les Officiers de ſanté & autres perſonnes employées au ſervice des malades : ſavoir, les ſalles de bains, de douches, baignoires, &c. le tout bâti en bois.

Dans l'enceinte ſe trouvent les ſources d'eau de Valière, de la Ferronnois, de Montarcher, de Vaivre, de Rameru, Danctevіlle & des Dames, toutes entourées & couvertes en maçonnerie ; les ſources de Vaivre & Dancteville n'ont été découvertes que depuis peu d'années.

Aidé par M. Dubri, Chirurgien Major de Boynes, & par les employés de cet établiſſement, accompagnés de pluſieurs notables qui ont ſigné avec nous les procès-verbaux d'analyſes ; j'ai plongé deux thermomètres de Réaumur dans chacune de ces ſources ; ils ont monté dans celle de la Ferronnois à 40 degrés ;

dans celle de Montarcher, de Rameru & de Valière à 43 degrés ; dans celle de Vaivre à 44; dans celle des Dames à 38 degrés ½; enfin, dans celle du baſſin des boues, près de la ſource Danćteville, à 40 degrés ½.

Les détails analytiques ſeroient trop longs à rapporter ici; les réſultats ſuffiront, d'autant mieux que nous avons opéré ſéparément ſur les eaux de chacune de ces différentes ſources; elles ont, toutes, les mêmes principes, puiſque nous avons obtenu les mêmes produits; la différence de leur chaleur vient de leur plus ou moins d'éloignement des feux ſouterrains, & d'après nos expériences tant ſur les eaux & leur réſidu, que ſur la terre priſe à leur ſource, elles contiennent principalement de la terre argileuſe, de la terre calcaire & du ſoufre (1), combiné avec de l'alkali minéral.

(1) Le ſoufre n'étant jamais diſſous dans les eaux minérales, qu'à la faveur d'une ſubſtance alkaline ou calcaire, leur odeur eſt toujours celle d'un foie de ſoufre.

Les émanations qui s'en ſont élevées pendant nos opérations ont toujours été ſulphureuſes, & ces eaux ont en effet tous les caractères de celles qui contiennent du ſoufre; leur précipité fait efferveſcence avec les acides, il a l'odeur d'œuf couvé, & elles ſont graſſes au toucher.

L'acide vitriolique, verſé ſur la terre priſe à la ſource de chacune de ces eaux, fait avec toutes la même efferveſcence, & chauffe le verre au point qu'il eſt difficile de le tenir dans la main, preuve certaine qu'elles contiennent une très-grande quantité de terre calcaire.

Le précipité de ces eaux mis ſur des charbons ardens a répandu une odeur de ſoufre, qui a obligé pluſieurs d'entre nous de rentrer dans l'appartement.

Le cours de ces eaux eſt du nord au ſud. Sortant de leurs ſources, leur chaleur ſe conſerve plus long-temps que celle de l'eau ordinaire chauffée au

même degré ; enfin ces ſources étant peu éloignées les unes des autres, nous ont paru avoir la même origine.

L'oſeille, ainſi que toute autre plante verte, miſe dans ces eaux, conſerve ſa couleur & ſa fraîcheur, tandis qu'elle ſe flétrit à l'inſtant dans l'eau commune d'un même degré de chaleur. Peut-être que le ſoufre contenu dans ces eaux, enduit la ſuperficie de ces plantes & retarde l'action du feu, comme l'ont obſervé MM. Poloni & Chatard.

Il s'élève de toutes les ſources de ces eaux, ſur-tout le matin, des vapeurs plus ou moins épaiſſes, en raiſon de la fraîcheur de l'air, qui frappent l'odorat d'une légère odeur de ſoufre. Un verre de l'une ou de l'autre de ces eaux pris à leurs ſources, a également une légère odeur ſulphureuſe.

Mais à meſure que ces eaux ſe refroidiſſent, elles perdent leur fadeur, & leur odeur ſe diſſipe, ſur-tout quand elles ſont expoſées à l'air libre ; au

point qu'elle eſt inſenſible 15 ou 18 heures après : pendant leur refroidiſſement on apperçoit à leur ſuperficie une pellicule très-fine dont les couleurs ſont variées comme celles de l'arc-en-ciel ; d'ailleurs ces eaux ſont claires, limpides & tranſparentes comme l'eau de fontaine la plus pure.

Enfin, entièrement refroidies, ces eaux n'ont aucune odeur & ſont d'un goût excellent ; miſes ſur le feu, elles ſont plus de temps à entrer en ébullition que l'eau ordinaire ; le lait mêlé avec elles, eſt auſſi plus de temps ſans ſe coaguler, preuve qu'elles n'ont aucun acide développé, & elles ſont en effet plutôt alkalines qu'acidules.

On les prendroit au toucher pour des eaux dans leſquelles on a délayé du ſavon, tant elles ſont onctueuſes ; l'eau ordinaire paroît rude comparativement à elles : verſées dans les yeux ou ſur des plaies récentes, elles n'excitent aucune cuiſſon.

Dans toutes les ſaiſons de l'année ces eaux conſervent le même degré de chaleur & le même volume, ce qui prouve que leurs ſources ſont très-profondes.

Sans entrer dans les détails relatifs à la nature des différentes couches de terre qu'elles traverſent, & ſans m'écarter des bornes de cet ouvrage, je me permettrai d'obſerver que la partie onctueuſe de ces eaux eſt très-rapprochée, & le dépôt qu'elles forment continuellement dans leurs canaux, ſi gras, qu'on le prendroit pour de la glaiſe.

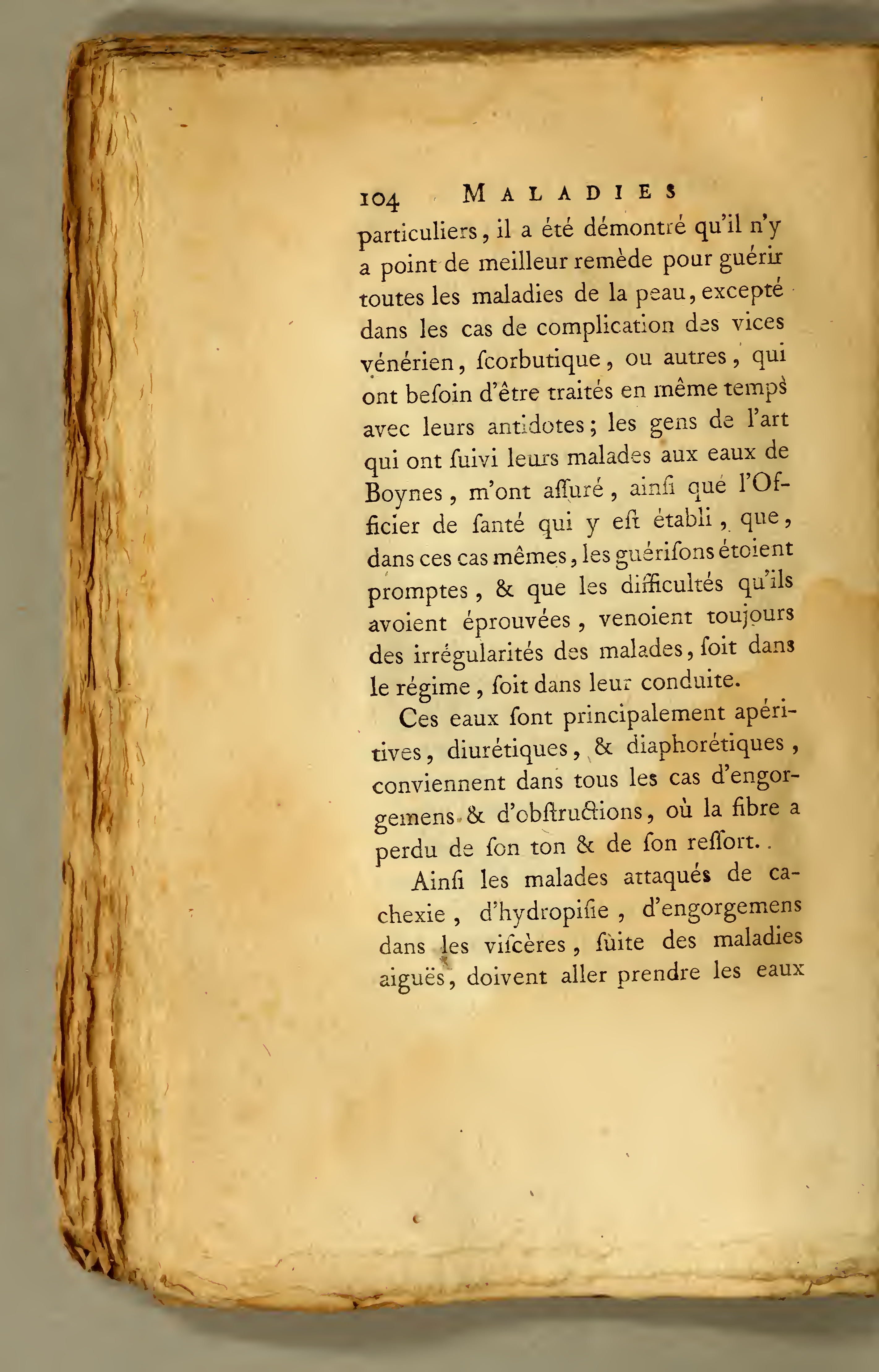
Ce dépôt mis ſur les charbons ou calciné dans un creuſet, répand une odeur ſulphureuſe très-forte, & ſon réſidu eſt une terre calcaire très-atténuée.

Ainſi par les intermèdes chimiques, l'évaporation, la diſtillation, tous les réſultats démontrent que ces eaux ſont ſulphureuſes, & contiennent, comme nous l'avons obſervé, beaucoup de terre

calcaire, combinée avec la terre argileuſe & de l'alkali minéral.

Mais les proportions que la nature obſerve entre les différens principes de *minéralité* de ces eaux & la juſte combinaiſon qu'elle en fait, échappent aux analyſes les plus exactes : c'eſt pourquoi, après avoir reconnu par cette voie les principes dont une eau minérale eſt compoſée, il faut encore, par des épreuves ſagement conduites, rechercher dans quels cas elle peut être utile ou nuiſible.

En effet, le moyen le plus sûr, celui auquel on ne peut rien oppoſer, eſt l'expérience ; pendant mon ſéjour à Boynes & pendant tout le temps que j'ai reſté dans la Colonie, je me ſuis appliqué à connoître ſi le grand nombre de cures que ces eaux ont opérées a fait exagérer leurs vertus & leurs propriétés, & ſi les reproches qu'on leur faiſoit avoient quelque fondement : d'après des recherches & des examens



particuliers, il a été démontré qu'il n'y a point de meilleur remède pour guérir toutes les maladies de la peau, excepté dans les cas de complication des vices vénérien, ſcorbutique, ou autres, qui ont beſoin d'être traités en même temps avec leurs antidotes; les gens de l'art qui ont ſuivi leurs malades aux eaux de Boynes, m'ont aſſuré, ainſi que l'Officier de ſanté qui y eſt établi, que, dans ces cas mêmes, les guériſons étoient promptes, & que les difficultés qu'ils avoient éprouvées, venoient toujours des irrégularités des malades, ſoit dans le régime, ſoit dans leur conduite.

Ces eaux ſont principalement apéritives, diurétiques, & diaphorétiques, conviennent dans tous les cas d'engorgemens & d'obſtructions, où la fibre a perdu de ſon ton & de ſon reſſort.

Ainſi les malades attaqués de cachexie, d'hydropiſie, d'engorgemens dans les viſcères, ſuite des maladies aiguës, doivent aller prendre les eaux

de Boynes; elles font emménagogues dans le chlorofis chez les femmes; opèrent la réfolution des tumeurs, amolliffent les anciennes cicatrices, & rendent aux membres leur foupleffe dans les affections rhumatifmales.

Les bornes de cet ouvrage préliminaire ne me permettent pas de rapporter ici les détails de la paralyfie de M. de Verneuil, Commandant d'artillerie au Port de Paix, furvenue, en 1779, à la fuite d'une tranfpiration répercutée, principalement fur la fibre motrice, qui lui avoit ôté l'ufage de tous fes membres : maladie de laquelle il fut guéri, en deux mois & demi, par l'ufage des eaux de Boynes en douches, en bains & en boiffons.

Dans le traitement de chaque maladie je donnerai la manière d'adminiftrer ces eaux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je parlerai également des cas où il faut les couper avec le lait ou autres alimens médicamenteux, ou même en fufpendre

l'usage chez des sujets d'un tempérament irritable, dont la fibre est trop tendue & trop roide.

Il est des malades qui ont besoin de boire ces eaux aussi chaudes qu'ils peuvent les supporter; chez d'autres elles doivent être prises plus ou moins tièdes & même froides, selon le tempérament & la maladie.

Il en est ainsi des bains & des douches; on trouve peu de malades qui puissent rester plus de six ou huit minutes dans la source même, aussi ne les conseille-t-on que dans les cas de relâchemens excessifs; &, pour le bain de la cuve, quoique l'eau soit tirée de la veille, elle conserve encore de 36 à 38 & 39 degrés de chaleur: ce qui fait que beaucoup de malades ne peuvent y rester que dix ou douze minutes.

Au sortir du bain, on prend pour le malade les précautions par-tout usitées, avec l'attention de le retenir encore au

lit pendant une bonne demi-heure après la tranſpiration ceſſée.

Dans les maladies chroniques, les malades ont beſoin d'un choix d'alimens analogues à leur ſituation, & d'un exercice proportionné à leurs forces, pour faciliter la circulation, aider l'efficacité des remèdes & ſur-tout des eaux minérales.

Le quartier du Port-à-Piment, a, par ſes ſinuoſités, environ 17 lieues de côtes & ſept de largeur : pour me rendre aux eaux de Boynes, j'ai traverſé les déſerts de ce quartier qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune eſpèce de culture; je vais en achever la deſcription, parce que la variété de ſon ſol & l'inégalité de ſes poſitions, offrent une infinité de reſſources aux malades & des points de vue différens qui ont auſſi leur utilité.

La majeure partie du Port-à-Piment n'eſt propre qu'à faire des hattes (1);

(1) Sur leſquelles il y avoit déja, en 1783, 2000 bêtes à cornes, 1200 cavalines & 2500 cabris.

mais l'établissement de Boynes est peu distant de la montagne de Terre-Neuve, de celle du Moustique & de plusieurs mornets plus voisins encore, dont la pente & les vallées sont susceptibles de toutes cultures; le revers de la très-haute montagne du Moustique, ainsi que les terres du bras d'Adroit, celles de Terre-Neuve & de la plaine du Parc, dépendans de ce quartier, ont tous assez d'eau pour les besoins de la vie, même dans les grandes sécheresses. Il y a déja 12 indigoteries & 12 cafeteries toutes établies.

Il faut considérer que ce quartier n'avoit, en 1768, que sept habitans, 40 en 1774, & qu'aujourd'hui on peut mettre près de 200 hommes sous les armes; mais il n'a que 622 Nègres. Les bords de la mer y sont très-poissonneux, il y a huit pêcheurs établis, dont trois ont de très-belles salines, susceptibles d'une grande augmentation; le gibier, la volaille & tous les animaux

qu'on y élève y ſont d'un goût excellent.

A Boynes on n'eſt point incommodé par cette foule d'inſectes qui dévorent dans preſque toutes les autres parties de la Colonie ; & il ne faut que des encouragemens & une bonne adminiſtration pour cultiver dans les vallées voiſines de cet établiſſement, les légumes, les fruits & les plantes médicinales, indiſpenſables pour la guériſon des malades, afin d'éviter les retours multipliés des ſujets du Roi en Europe.

On ne peut eſpérer aucun de ces avantages tant que l'hoſpice de Boynes ne ſera pas adminiſtré par économie : les reproches qui ont été faits à ſes eaux ne doivent être imputés qu'à l'entrepriſe ; c'eſt elle qui détruit & renverſe peu à peu un établiſſement auſſi précieux ; les ſubſtances de première néceſſité y manquent ſouvent, & celles que l'on fournit aux ſoldats ſont de qualités inférieures. Le pain y eſt le

plus ordinairement fait avec de vieilles farines, dont l'uſage continué pendant un certain temps conduit toujours au ſcorbut.

Point de creſſon aux environs des ſources de ces eaux, où il viendroit ſi facilement; point de raves, aucune eſpèce de légumes dans les vallées : on envoye chercher ſur la tête des Nègres, à de très-grandes diſtances, le peu que l'on en fournit aux ſoldats, ce qui fait que loin d'en avoir aſſez, ils en manquent le plus ſouvent; on a ſeulement l'air de leur en fournir, tandis, je le répète, que ces ſubſtances abſolument néceſſaires à leur rétabliſſement, pourroient être cultivées à Boynes même, & dans le voiſinage.

Cela eſt ſi vrai, que M. Brabant a dans ſes conceſſions, à une lieue de cet établiſſement, au penchant d'une coline parallèle à celle de Boynes, un très-joli jardin dans lequel il diſtribue une excellente eau courante, qui, le

fertilisant dans toutes ses parties, produit principalement les légumes & les fruits du pays, sans lesquels non-seulement on ne peut se rétablir, mais encore espérer de vivre long-temps dans ces climats.

On a réuni dans ce jardin l'utile à l'agréable, en y faisant des tonnelles de vignes qui donnent beaucoup d'ombrage avec d'assez bons raisins; la végétation y est si forte; que j'y ai vu du petit mil de 12 à 15 pieds de haut; il ne s'agit que d'étendre la culture de ce jardin en proportion des besoins de l'établissement de Boynes.

Quelques Nègres anciens suffisent actuellement pour la culture de ce jardin; on en proportionneroit le nombre à l'étendue qu'on lui donneroit. Il y a déja plusieurs *cases* de faites, dont une sert à M. Brabant lui-même, lorsqu'il veut respirer un air plus frais que celui de son habitation.

Au reste, c'est l'avis de M. Brabant,

que j'ai vu diſpoſé à faire le ſacrifice de ce morceau de terre en faveur de l'établiſſement de Boynes & des malades que leurs infirmités obligent d'y aller prendre les eaux.

C'eſt un malheur ſans doute que le Gouvernement n'ait pu juſqu'à préſent faire jouir les Officiers, les ſoldats & les matelots du bien que ces eaux font journellement aux particuliers, qui, avec de l'argent, ſe procurent des alimens analogues à leurs beſoins; mais, c'eſt encore une ſuite des inconvéniens de l'entrepriſe, que l'intérêt du moment arrête toujours, & qui peut même, avec l'air de la meilleure volonté, ſe couvrir de l'éloignement des villes & de la fatalité des circonſtances.

On remédiera aiſément à tout, je le répète encore, en adoptant l'adminiſtration par économie, & en engageant des ſœurs-griſes, par des procédés convenables à leur ſexe & à leur état, à traverſer les mers & à ſe charger des

détails des hôpitaux du Roi & de leurs maiſons de ſanté.

A Boynes cela devient plus facile que par-tout ailleurs; l'établiſſement & ſes dépendances, les Nègres, les meubles & la majeure partie des uſtenciles qui ſervent aux malades, appartiennent à Sa Majeſté. Pour ôter toute ſollicitude aux Adminiſtrateurs généraux, que le Gouvernement invite M. Brabant à ſe charger de la ſurveillance générale de cet hoſpice; ſa fortune & la poſition de ſes habitations, l'ont mis à même de fournir, ſeul, les chaiſes, les cabrouets, & les Nègres néceſſaires pour y voiturer les malades; que ce qu'il a fait juſqu'à préſent par humanité faſſe partie de ſes *obligations*, &, avec le ſecours des ſœurs-griſes, l'établiſſement de Boynes ne manquera plus de rien.

La plupart des malades qui ont beſoin des eaux thermales étant hors d'état de voyager à cheval, ſur-tout parmi de hautes montagnes, ont la facilité de ſe

rendre à Boynes par mer, & de débarquer ſoit au grand Port-à-piment (1), ſoit à la baie de Vallière, ſoit à la pointe des Mangles; les voitures vont les chercher (2) juſques ſur le bord de la mer d'autant plus facilement, que les chemins ſont de la plus grande beauté; ils ont été pratiqués par M. Brabant, principalement en faveur des malades les plus éloignés de cet établiſſement, qui en ſont quelquefois ſéparés par des précipices.

Cet Officier pourroit même, avec ſes Nègres marins & ſes embarcations, ſe charger du tranſport des ſoldats & matelots, tant de la dépendance du Cap que de celle du Port-au-Prince.

Enfin, pour éviter les dangers des voyages par mer, en temps de guerre,

---

(1) C'eſt-là qu'eſt placé le magaſin du Roi.

(2) Il n'y en a point encore d'attachées à l'établiſſement de Boynes; c'eſt M. Brabant qui les fournit, comme je l'ai d[illegible]

& procurer des facilités aux malades moins éloignés, M. Brabant a fait encore ouvrir par les Cabanes, des routes de communication de Boynes au Gros-Morne, & de celui-ci au Port-de-Paix.

Après avoir examiné les qualités des eaux des ſources des Cabanes, de Terre-Neuve & de celles des trois Moulins, qui ſe ſont trouvées très-bonnes; j'ai pris la route des Gonaïves, en remontant le long de la rivière de Terre-Neuve qui coule entre deux montagnes irrégulièrement rapprochées, & dont l'aſpect n'eſt point agréable; dans beaucoup d'endroits, cette rivière étoit preſque tarie par la grande ſéchereſſe de ce quartier.

M. Brabant excelle dans l'art d'ouvrir des communications, au point que l'on voyage en chaiſe dans la majeure partie des mornes de ſon quartier; mais avec ſes poſſeſſions finiſſent les beaux chemins.

Pour arriver au ſommet de la mon-

tagne qui ſépare le quartier du Port-à-Piment d'avec celui des Gonaïves, on ne trouve que des ſentiers très-étroits & mal entretenus. Ce contraſte prouve que les choſes les plus eſſentielles au bonheur & à la fortune des citoyens, dépendent trop ſouvent de la différence qu'il y a d'un homme à un autre.

De plus grands détails ſur le Port-à-Piment ſeroient étrangers à mon ſujet; & ſans les précieuſes qualités des eaux thermales qu'il renferme, leur utilité, leur importance pour le bonheur des colons, le ſalut des troupes, la diminution des dépenſes & la proſpérité de la Colonie; je me ſerois diſpenſé d'entrer dans les détails d'un quartier compté pour ſi peu de choſe comparativement aux autres, qu'il n'a encore ni curé, ni médecins, ni maréchauſſées, & pas un ſeul Officier de juſtice : les différends ſont terminés par le Commandant des milices, & les grands évènemens, tels que les affaires criminelles, reſſortiſ-

ſent du Port de Paix : de ſorte que le quartier du Port-à-Piment qui dépend d'un tout (1) où chaque partie à ſon adminiſtration très-diſtincte & très-ſéparée, eſt cependant reſté dans le même état où étoient toutes nos Colonies dans les premiers temps de leur établiſſement.

Les Gonaïves, l'Artibonite, Saint-Marc, Léogane & le Petit-Goave.

La haute montagne qui ſépare le quartier du Port-à-Piment de celui des Gonaïves eſt très-eſcarpée. On n'y voyage qu'avec danger par un ſentier très-étroit & nullement entretenu. On n'y trouve pendant plus de deux heures aucune trace d'établiſſement, parce que les pluies y étant très-rares, la terre eſt trop peu ſuſceptible de cul-

(1) Il eſt entouré de cinq paroiſſes, ſavoir, des Gonaïves, du gros Morne, du Port-de-Paix, de Jean Rabel & de Bombarde.

ture. Les arbres y font cependant rapprochés & confervent même leur verdure plus que dans les autres quartiers. Ils font chargés d'un duvet très-long, appelé *Barbe Efpagnole.*

La culture des premières habitations eft le café, l'indigo & le coton; mais ces plantations font fouvent privées d'eau; & dans des terres fablonneufes elles ont un air languiffant, & même quelquefois brûlé.

La terre de la plaine des Gonaïves eft très-légère, & ce n'eft que depuis qu'on a réuni les eaux de la montagne, que l'on a pu y établir quelques fucreries avec des moulins à eau; la fituation du fol de quelques habitations a même permis que la terre y fût nivellée (1) & arrofée.

Sans la réunion de ces eaux, ce

(1) On emploie jufqu'à 3000 journées de Nègres pour le nivèlement de chaque pièce de cannes, confiftant ordinairement en quatre carreaux de 350 pieds quarrés chacun.

quartier ſeroit reſté dans la langueur. Les terres légères ſont bien les plus propres pour la culture de la canne à ſucre, mais il faut de l'eau de temps en temps pour faire croître ce roſeau précieux & le conduire à ſa maturité : c'eſt pourquoi, dans les terres arroſées ſuivant leurs beſoins, la canne vient de la plus grande beauté ; auſſi eût-il été plus avantageux de joindre encore à ces eaux celles de la rivière du Gros-Morne.

Par cette double réunion on auroit eu ſuffiſamment d'eau pour toutes les habitations de ce quartier, & ſur-tout pour les beſoins de la vie des habitans du bourg des Gonaïves (1), que la néceſſité de boire des eaux croupiſſantes

(1) Ce bourg, ſitué ſur le bord de la mer, dans la partie baſſe du quartier, conſiſte en 80 & quelques maiſons, réunies comme elles le ſont dans nos bourgades de France, ſervant à loger des ouvriers de toute eſpèce, utiles aux cultivateurs, tels que des charpentiers, des maçons, de charrons, des forgerons & autres.

rend très-souvent malades; & dans l'état actuel des choses, l'humanité n'invite-t-elle pas à leur fournir une portion de celles que les habitations plus élevées emploient à leur arrosage?

Par l'analyse, l'eau de la rivière des Gonaïves s'est trouvée très-bonne, & confirmée telle par l'usage. On trouve aussi sur l'habitation de M. des Cahaux, située à mi-morne, une eau excellente, principalement apéritive, & qui contribue beaucoup au rétablissement des convalescens. Son précipité a été léger & un peu jaunâtre; l'acide vitriolique y a fait effervescence, & a un peu chauffé le verre; le même acide n'a rien produit sur le précipité des eaux de la rivière.

Il y a encore dans la partie basse de cette même habitation une eau saumâtre, chargée de sel marin calcaire, & de principes bitumineux; dans les grandes sécheresses les animaux qui sont forcés d'en boire, périssent de lan-

gueur ; elle eſt connue ſous le nom d'eau *de la baſſe déſolée.*

Tout ce que nous avons dit du ſol, des plantations & de la culture des terres des Gonaïves, eſt abſolument applicable à la vaſte plaine de l'Artibonite, adjacente à celle des Gonaïves.

La terre de l'Artibonite eſt généralement bonne ; mais tant que les habitans ne ſe procureront pas les eaux de leur grande & belle rivière pour l'arroſage, ils ne tireront qu'un foible parti de leurs habitations, à cauſe de la rareté des pluies, & des chaleurs (1) exceſſives qu'éprouve cette partie de la Colonie.

La vaſte plaine de l'Artibonite prend ſon nom de la rivière la plus conſidérable de Saint-Domingue, qui la partage dans toute ſa longueur ; ce fleuve coule ſur la crête de cette plaine, & invite depuis long-temps les colons

(1) Dans les quinze premiers jours de mars 1783, le thermomètre étoit de 21 à 29 degrés.

riverains à prendre les précautions nécessaires pour remédier, par l'arrosage, à la sécheresse de cette terre, & la rendre par sa fécondité une des plus riches de la Colonie Françoise; l'accroissement & la prospérité de la ville de Saint-Marc dépendent de cette grande opération.

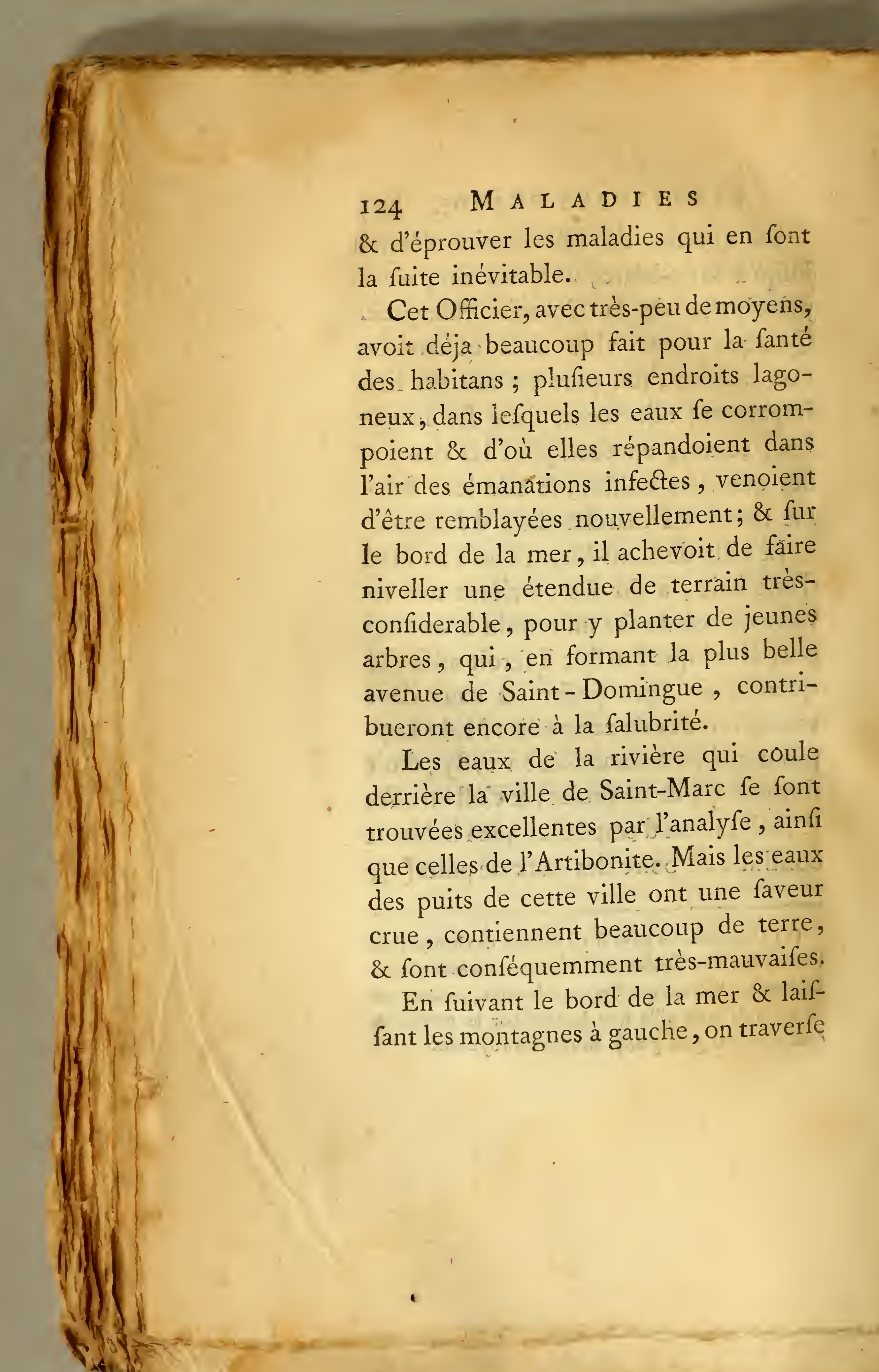
Parmi les montagnes de l'Artibonite, dans un lieu appelé *la Roche*, coule par intermittences une fontaine d'eau chaude, connue sous le nom de source *à Carteau*. On m'a assuré que dans l'espace de 22 ans, elle avoit paru trois fois, & qu'à chacune de ces époques on en a éprouvé des effets salutaires, principalement dans le traitement des maladies cutanées. Mes expériences sur les eaux de ce quartier ayant été faites pendant l'absence des eaux de cette fontaine, j'ai été dans l'impossibilité d'en faire l'analyse. Ce phénomène tient sans doute à ce que cette importante Colonie à de plus intéressant à observer, & peut-être de plus à craindre.

Le quartier de l'Artibonite s'étend jusqu'à Saint-Marc, une des cinq villes principales de la Colonie Françoise. Quoique cette ville n'ait qu'environ 200 maisons, son port en fait un lieu important; elle reçoit dans ses magasins, comme en entrepôt, les denrées des quartiers voisins, & elle leur fournit toutes les marchandises d'Europe.

La ville de Saint-Marc, située au fond d'une baie, a sur ses derrières une rivière qui coule sur un terrain beaucoup plus élevé que son sol; il seroit aussi aisé qu'utile de faire passer ses eaux dans toutes les rues de cette ville : M. de Loppinot qui y commandoit en 1783, étoit fort occupé de ce projet; & c'est en effet le seul moyen d'empêcher que l'habitant continue de boire des eaux de puits (1),

---

(1) Dans tous les pays il est difficile de changer l'habitude; la ville d'Orléans nous en fournit un exemple. Ses habitans ne boivent que des eaux de puits, pendant que les murs de cette ville sont baignés par les excellentes eaux d'un des plus grands fleuves du royaume.



& d'éprouver les maladies qui en ſont la ſuite inévitable.

Cet Officier, avec très-peu de moyens, avoit déja beaucoup fait pour la ſanté des habitans ; pluſieurs endroits lagoneux, dans leſquels les eaux ſe corrompoient & d'où elles répandoient dans l'air des émanations infectes, venoient d'être remblayées nouvellement; & ſur le bord de la mer, il achevoit de faire niveller une étendue de terrain très-conſiderable, pour y planter de jeunes arbres, qui, en formant la plus belle avenue de Saint-Domingue, contribueront encore à la ſalubrité.

Les eaux de la rivière qui coule derrière la ville de Saint-Marc ſe ſont trouvées excellentes par l'analyſe, ainſi que celles de l'Artibonite. Mais les eaux des puits de cette ville ont une ſaveur crue, contiennent beaucoup de terre, & ſont conſéquemment très-mauvaiſes.

En ſuivant le bord de la mer & laiſſant les montagnes à gauche, on traverſe

les terrains ſecs & arides du quartier du Mont-Roüis; on arrive à celui des Arcahayes, dont la terre eſt plus productive; elle eſt ſur-tout devenue telle, depuis l'arroſage (1); & ce n'eſt auſſi qu'à cette époque que la fortune des habitans a changé de face : ils doivent leurs richeſſes à ce partage, à cette diſtribution des eaux faite avec tant d'art & de juſteſſe, que leur volume eſt toujours déterminé pour chacun, en proportion de la quantité de terre ſuſceptible d'être nivellée & arroſée.

En ſortant des Arcahayes, à l'embouchure du Cul-de-Sac & au milieu d'une terre ſans culture, appelée *la Saline*, parce qu'elle contient en effet beaucoup de ſel marin, on trouve, à quelque diſtance du bord de la mer, deux ſources dont les eaux jailliſſent

(1) Cette terre eſt la première de toutes celles de la Colonie, qui ait été arroſée d'après les conſeils de M. de Larnage, Adminiſtrateur dont le nom ſera à jamais cher aux habitans de Saint-Domingue.

verticalement du ſein d'une terre calcaire, & rempliſſent deux excavations de trois à quatre pieds de profondeur, ſur vingt-cinq ou trente de circonférence irrégulière, d'où elles s'échappent & vont ſe perdre dans la mer.

Ces eaux ſont tranſparentes, mais dans leurs ſources les plantes aquatiques qui y croiſſent & s'y pouriſſent, forment un limon qui leur donne une couleur verdâtre.

L'odeur de ces eaux eſt infecte, & ſe fait ſentir à plus d'un quart de lieue; elles tiennent de la nature des eaux croupiſſantes & des diſſolutions de foie de ſoufre; leur goût participe de l'amer & du ſaumâtre; au toucher elles graiſſent & saliſſent les doigts, à peu près comme une *eau de vaiſſelle.*

Les alkalis n'en précipitent rien de ſenſible; la ſolution de mercure par l'acide nitreux n'y a produit qu'un nuage gras, formé de terre griſâtre, colorée par un enduit bitumineux.

Si l'on met du fer dans ces eaux pendant 24 heures, il s'y forme une eſpèce de boue noirâtre, produite par des particules qui ſe détachent du fer même, diſſous par les ſels alkalis volatils dont ces eaux ſont ſurchargées.

Mes expériences, d'accord avec l'uſage, prouvent que ces eaux ne contiennent aucun principe dangereux; mais elles répugnent tellement au plus grand nombre des malades, qu'il leur eſt impoſſible d'en avaler. Il eſt pourtant de notoriété publique qu'elles deſsèchent les vieux ulcères, guériſſent radicalement le *pian*, les *dartres* & autres maladies de la peau, lorſqu'on peut ſurmonter cette répugnance & ſe déterminer à en uſer tant en boiſſon, qu'en bains & en douches.

Les ſources puantes ſont diſtantes de ſix lieues de la ville du Port-au-Prince, devenue, en 1751, la capitale de la Colonie Françoiſe. Cette nouvelle cité eſt infiniment plus ſalubre, depuis que,

par de très-beaux & très-ſolides canaux, on y conduit de fort loin d'excellentes eaux à des fontaines dont une eſt déja digne à tous égards de les recevoir.

Ces eaux viennent de deux bonnes ſources, mais celles de la fontaine *Turgeot* ſont encore plus parfaites que celles de la ſource *Marquiſſan.* Elles coulent ſans interruption pendant toute l'année, & fourniſſent aux habitans une eau ſuffiſante pour tous les beſoins de cette grande ville.

Ces fontaines magnifiques, & preſque tous les beaux établiſſemens de cette partie de la Colonie, ont été faits pendant l'adminiſtration de MM. de Vallière & de Vaivre.

Depuis quelques années le nombre des maiſons de la ville du Port-au-Prince a augmenté conſidérablement par les richeſſes des quartiers voiſins, & principalement de la plaine du Cul-de-Sac, qui, par leurs productions, mettent en action un commerce immenſe.

La

La terre du Port-au-Prince & de ſes environs eſt d'une blancheur qui fatigue la vue; les maiſons de cette ville ſont très-diſtantes les unes des autres, & forment des rues fort larges, ce qui lui donne une grande étendue; ſon ſol s'élevant d'une manière inſenſible depuis le bord de la mer juſqu'à l'extrémité oppoſée de ſon enceinte, forme un très-joli amphithéâtre.

Le Port-au-Prince, bâti en 1751, a déja été deux fois preſque entièrement détruit par des tremblemens de terre. Lorſque cette ville éprouva le dernier, en 1770, elle étoit à peine rétablie des maux que lui avoit faits le premier; de ſorte que, malgré ſa tranquillité actuelle, ce n'eſt qu'avec crainte que l'habitant élève ſes maiſons; elles n'ont, la plûpart, qu'un rez-de-chauſſée; elles ſont bâties en bois & maçonnées entre poteaux, ayant preſque toutes des galeries ſur le devant.

La terre ébranlée par les longues

ſecouſſes du 3 juin 1770, s'affaiſſa en plusieurs endroits de la plaine du Port-au-Prince; il s'y fit pluſieurs crevaſſes d'une très-grande étendue. Tout ce qui ſe trouva dans leur direction fut renversé ou englouti; quelques bâtimens, les plus eſſentiels des importantes manufactures de cette plaine, ont diſparu entièrement, & il s'eſt fait des excavations ſi conſidérables, que les remblais continuels n'ont pas encore ſuffi pour redonner à la terre le niveau qu'elle avoit auparavant.

J'ai remonté la grande rivière du Cul-de-Sac, très-loin au-deſſus de l'ingénieuſe diſtribution de ſes eaux, qui, par leurs diviſions & ſubdiviſions, fertiliſent un grand nombre de ſucreries. L'enſemble de cet ouvrage eſt peut-être ce qu'il y a de plus beau, de plus utile & de plus digne d'être vu à Saint-Domingue.

Ces eaux ſortent des montagnes; elles roulent entre deux rochers eſcarpés,

tellement rapprochés & élevés, que l'obſervateur a ſouvent ſur ſa tête des maſſes énormes ſuſpendues à plus de 400 pieds de haut.

Des parties de ces rochers croulent quelquefois dans cette rivière, même dans les temps les plus calmes. Les ſecouſſes violentes du tremblement de terre du 3 juin 1770, en détachèrent de ſi conſidérables & en ſi grande quantité, que le cours des eaux en fut ſuſpendu pendant près de 48 heures.

Avant la malheureuſe époque du 3 juin, ces rochers étoient couverts d'arbres; dans ce jour de déſolation ils furent tous renverſés, déracinés & emportés avec les débris des rochers dans la profondeur de la vallée où coule aujourd'hui la rivière dont nous venons de parler; & depuis cette funeſte révolution, ces rochers eſcarpés ſont dénués de toute eſpèce de verdure, & ſont reſtés d'une blancheur dont l'œil eſt déſagréablement affecté.



Si l'on conſidère la hauteur prodigieuſe des rochers qui bordent cette rivière ; leur dégradation abſolue ; la direction conſtante des ſecouſſes de la terre, de l'eſt à l'oueſt, vers la fameuſe montagne *de la Selle*, inconnue dans ſon intérieur ; les cavités formées dans les montagnes de la côte par les vagues qui viennent s'y briſer avec un fracas épouvantable ; les crevaſſes qui ont ſuccédé au déſaſtre du 3 juin, également dirigées de l'eſt à l'oueſt ; les bruits menaçans du gouffre, ſiniſtre avant-coureur de chaque tremblement de terre ; enfin le voiſinage du fameux étang ſalé dans lequel, avant le bouleverſement de 1770, on trouvoit des requins & autres poiſſons de mer, & où il n'y a aujourd'hui que des orphis : que d'objets de réflexion dignes d'être approfondis par tout phyſicien obſervateur !

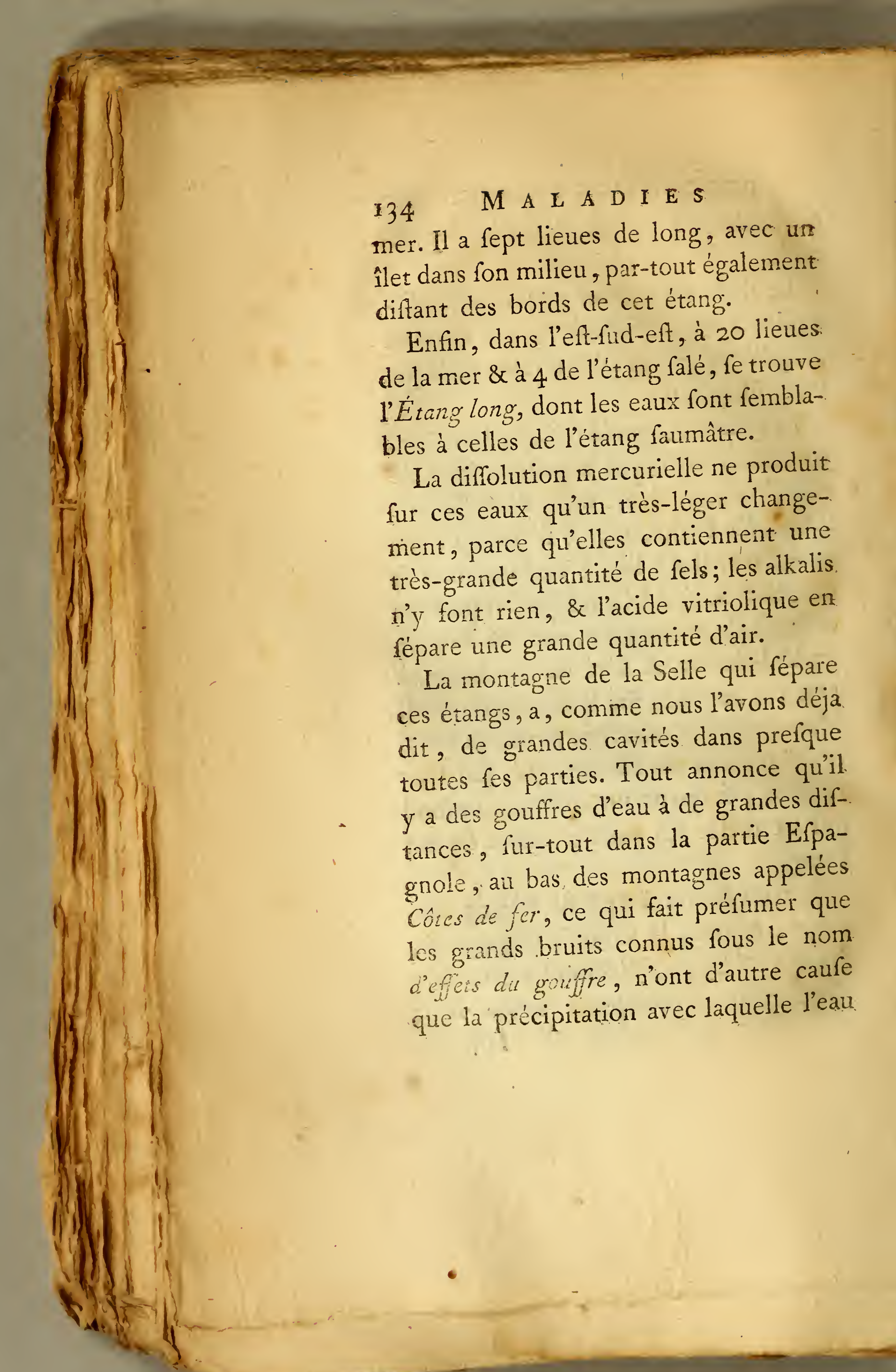
Les eaux de cette rivière ſont excellentes. Leur analyſe s'eſt trouvée trop conforme au grand uſage qu'en font

les habitans pour en placer ici les détails.

Le desir de donner encore plus d'étendue à mes observations, m'a conduit jusqu'à ces étangs salés si renommés par leur situation.

Le premier, appelé *l'Étang saumâtre*, appartient partie aux Espagnols & partie aux François. Il est situé dans l'est de la Colonie Françoise, à 8 lieues du Port-au-Prince. Il a 5 lieues de long dans sa direction de l'est à l'ouest, & est presque entouré de montagnes, excepté du côté du Cul-de-Sac. A côté de cet étang, à 500 pas au plus, sur le terrain de MM. Manneville, se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente, qui, par leur réunion, forment un ruisseau profond qui va mêler ses eaux à celles de cet étang.

A trois lieues à l'est de l'étang saumâtre, & dans la Colonie Espagnole, se trouve l'*Étang salé*, dont les eaux sont absolument semblables à celles de la



mer. Il a ſept lieues de long, avec un îlet dans ſon milieu, par-tout également diſtant des bords de cet étang.

Enfin, dans l'eſt-ſud-eſt, à 20 lieues de la mer & à 4 de l'étang ſalé, ſe trouve l'*Étang long*, dont les eaux ſont ſemblables à celles de l'étang ſaumâtre.

La diſſolution mercurielle ne produit ſur ces eaux qu'un très-léger changement, parce qu'elles contiennent une très-grande quantité de ſels; les alkalis n'y font rien, & l'acide vitriolique en ſépare une grande quantité d'air.

La montagne de la Selle qui ſépare ces étangs, a, comme nous l'avons déja dit, de grandes cavités dans preſque toutes ſes parties. Tout annonce qu'il y a des gouffres d'eau à de grandes diſtances, ſur-tout dans la partie Eſpagnole, au bas des montagnes appelées *Côtes de fer*, ce qui fait préſumer que les grands bruits connus ſous le nom *d'effets du gouffre*, n'ont d'autre cauſe que la précipitation avec laquelle l'eau

de la mer, pouſſée dans ces cavités, chaſſe l'air devant elle; & cette opinion eſt d'autant plus probable, qu'aux grands tremblemens de terre ſuccèdent toujours de grands affaiſſemens. Ces bruits du gouffre s'entendent de très-loin, ſur-tout pendant le calme qui précède ce fléau dans cette partie de l'île Saint-Domingue.

Léogane, diſtant de 8 lieues du Port-au-Prince, partagea les malheurs du 3 juin 1770. Cette ville, encore le ſiége du gouvernement en 1750, fut preſque entièrement détruite par ce déſaſtre. Il ne reſta aucun de ſes édifices publics: l'égliſe croula ſur ſes fondemens; l'hôpital, dont la perte en bâtimens fut évaluée à un demi-million, enſevelit ſous ſes décombres le plus grand nombre des malades.

Cet établiſſement, malgré les reſſources de ſes revenus en ſucre, en indigo, en coton, n'eſt pas encore relevé des pertes qu'il éprouva lors de ce funeſte évènement.

Cette ville, ſituée ſur un terrain uni, a actuellement 200 maiſons bâties en bois, peu élevées, très-diſtantes les unes des autres, avec des galeries maçonnées entre poteaux; quelques-unes ont même été conſtruites en forme d'*équerre*, pour ſoutenir plus facilement les ſecouſſes des fréquens tremblemens de terre, auxquels eſt ſujette cette partie de la colonie Françoiſe.

La plaine de Léogane a plus de 60 ſucreries. Ses terres étant légères, auroient le plus grand beſoin d'être arroſées : malheureuſement ce qu'elle reçoit d'eau de la grande rivière, de la Rouillonne & de pluſieurs ruiſſeaux, eſt inſuffiſant pour une étendue de deux lieues de profondeur ſur quatre de largeur.

Toutes ces eaux ſont excellentes, ſurtout celles de la ſource de l'hôpital. Il n'en eſt pas ainſi des eaux de la rivière *Abaret*, au petit Goave, diſtant de cinq lieues de Léogane. Elles vont ſe perdre & croupir dans des marécages, d'où elles

répandent dans l'air tant d'émanations infectes, que cette insalubrité, jointe à la stérilité d'une partie des terres de ce quartier, en ont, pour ainsi dire, fait abandonner le port, ce port qui fut si célèbre du tems des Flibustiers, le premier siége du gouvernement & de la justice, & auquel il reste à peine aujourd'hui quelques légers vestiges de son ancienne splendeur. La rade du petit Goave est excellente; les vaisseaux du premier rang y sont en sûreté : elle peut être d'une grande ressource en tems de guerre.

J'ai terminé l'analyse des eaux de la colonie Françoise, par celle des eaux du quartier du Mirebalais, sur lequel sont placées les limites qui séparent les deux colonies.

Il étoit intéressant de s'assûrer si les sources d'eaux minérales qui existoient dans ce quartier, en 1738, pendant le gouvernement de M. de Larnage, avoient effectivement disparu. La chimie étoit alors peu connue dans les colonies. On

en peut juger par l'analyſe de M. Deſportes, Médecin du Roi à S. Domingue, homme, à la vérité, zélé & infatigable, mais trop occupé d'hiſtoire naturelle (1). On verra dans mes obſervations particulières à chaque maladie, que la pratique de ce Médecin n'eſt pas celle qui convient dans de tels climats.

Pour obſerver plus particulièrement, & éviter que la nuit ne me ſurprît dans ces lieux inhabités, je me trouvai, au point du jour, au pied des hautes montagnes qui ſéparent la vaſte plaine du Port-au-Prince d'avec le Mirebalais. La plus grande partie de ces monts, du côté du Port-au-Prince, n'eſt ſuſceptible d'aucune culture, parce qu'elle eſt tellement privée d'eau, que la vallée dans laquelle on arrive immédiatement après, n'a été nommée le *fond au diable*, que parce

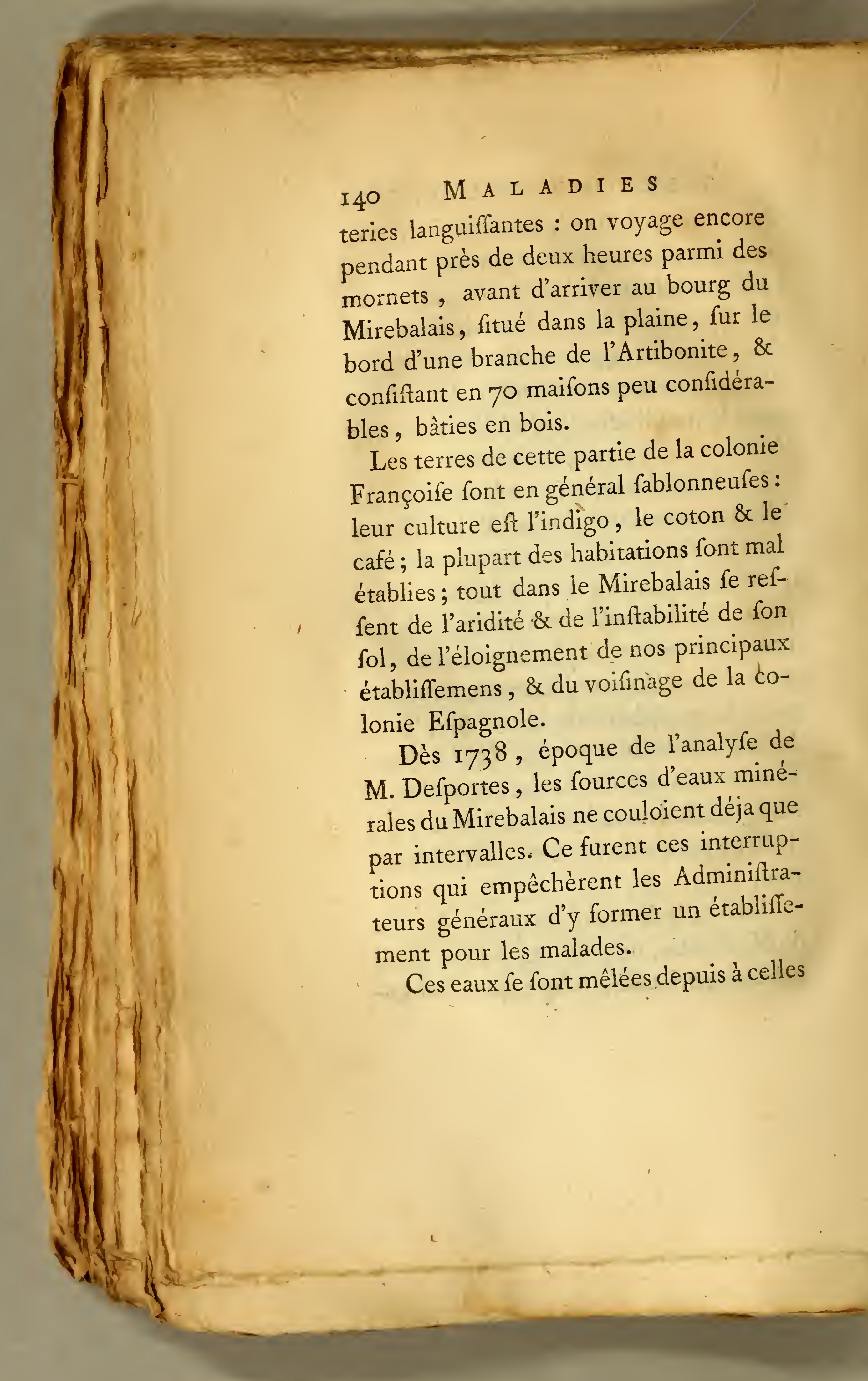
(1) Voyez ſon Mémoire ſur l'analyſe des eaux minérales du Mirebalais, pages 311 & ſuivantes de ſon troiſième volume ſur les maladies de Saint-Domingue.

que, même à 80 pieds de profondeur, on n'en trouve pas une goutte.

Cette privation absolue n'a pas empêché qu'un particulier n'ait fait bâtir, en faveur des voyageurs, dans cette vallée éloignée de toute habitation, *un cabaret* pour lequel il est obligé d'aller chercher de l'eau à deux grandes lieues.

La nécessité du transport des denrées du Mirebalais avoit déterminé M. de Vallière & M. de Vaivre a faire ouvrir une route de communication au travers de ces montagnes, dans lesquelles on a quelquefois été obligé de couper à plus de 80 pieds de profondeur. Ce grand ouvrage, entrepris pour la prospérité de la colonie, & le bonheur des habitans, alloit finir, lorsque la mort enleva le Gouverneur général. Il ne restoit, & il ne reste encore qu'un quart de lieue pour achever cette communication.

Le revers de ces montagnes, du côté du Mirebalais, ne présente que quelques habitations à café, & quelques indigo-



teries languiſſantes : on voyage encore pendant près de deux heures parmi des mornets, avant d'arriver au bourg du Mirebalais, ſitué dans la plaine, ſur le bord d'une branche de l'Artibonite, & conſiſtant en 70 maiſons peu conſidérables, bâties en bois.

Les terres de cette partie de la colonie Françoiſe ſont en général ſablonneuſes : leur culture eſt l'indigo, le coton & le café ; la plupart des habitations ſont mal établies ; tout dans le Mirebalais ſe reſſent de l'aridité & de l'inſtabilité de ſon ſol, de l'éloignement de nos principaux établiſſemens, & du voiſinage de la colonie Eſpagnole.

Dès 1738, époque de l'analyſe de M. Deſportes, les ſources d'eaux minérales du Mirebalais ne couloient déja que par intervalles. Ce furent ces interruptions qui empêchèrent les Adminiſtrateurs généraux d'y former un établiſſement pour les malades.

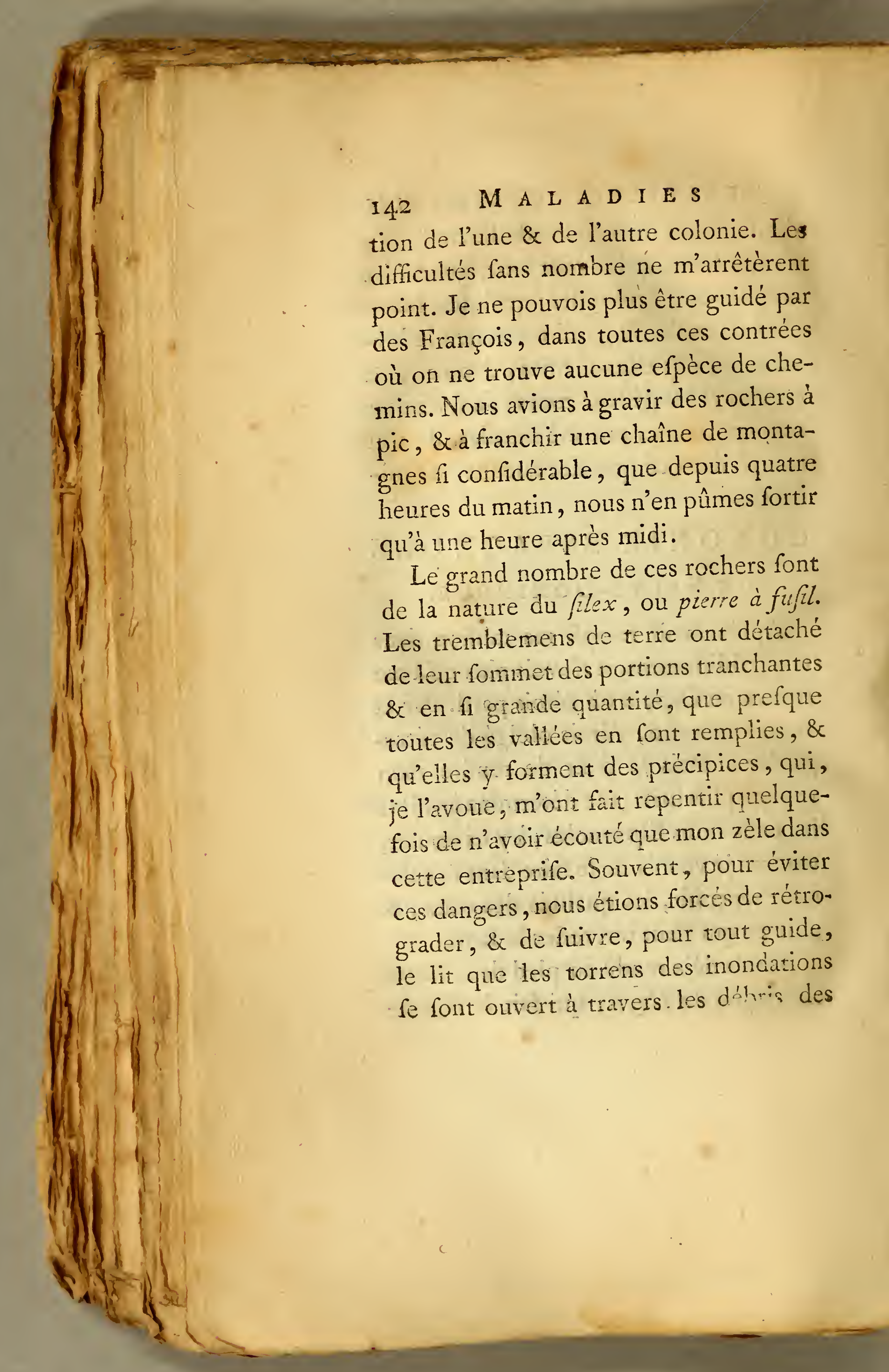
Ces eaux ſe ſont mêlées depuis à celles

des ravines, ou à celles de la rivière *du Fer-à-cheval*, qui, à leur tour, groſſiſſent les eaux de l'Artibonite ; quelques branches de ce fleuve, qui traverſent le Mirebalais, ont elles-mêmes, depuis cette époque, changé leur cours ; de ſorte que mes recherches ont été inutiles. Je n'ai trouvé dans ce quartier aucune eau minérale.

COLONIE ESPAGNOLE DE SAINT-DOMINGUE.

Après avoir rempli ma miſſion dans nos établiſſemens, je n'avois plus qu'à me rendre au Cap, d'où j'étois parti. Par la route ordinaire, j'étois obligé de rétrograder ; mais le deſir de rendre mon voyage plus utile, me détermina à viſiter les poſſeſſions Eſpagnoles ; à y examiner, comme je venois de le faire dans la colonie Françoiſe, les qualités des eaux, & tout ce qui peut intéreſſer la ſanté.

J'étois déja rendu au pied de la haute montagne du *Hayti*, qui fait la ſépara-



tion de l'une & de l'autre colonie. Les difficultés ſans nombre ne m'arrêtèrent point. Je ne pouvois plus être guidé par des François, dans toutes ces contrées où on ne trouve aucune eſpèce de chemins. Nous avions à gravir des rochers à pic, & à franchir une chaîne de montagnes ſi conſidérable, que depuis quatre heures du matin, nous n'en pûmes ſortir qu'à une heure après midi.

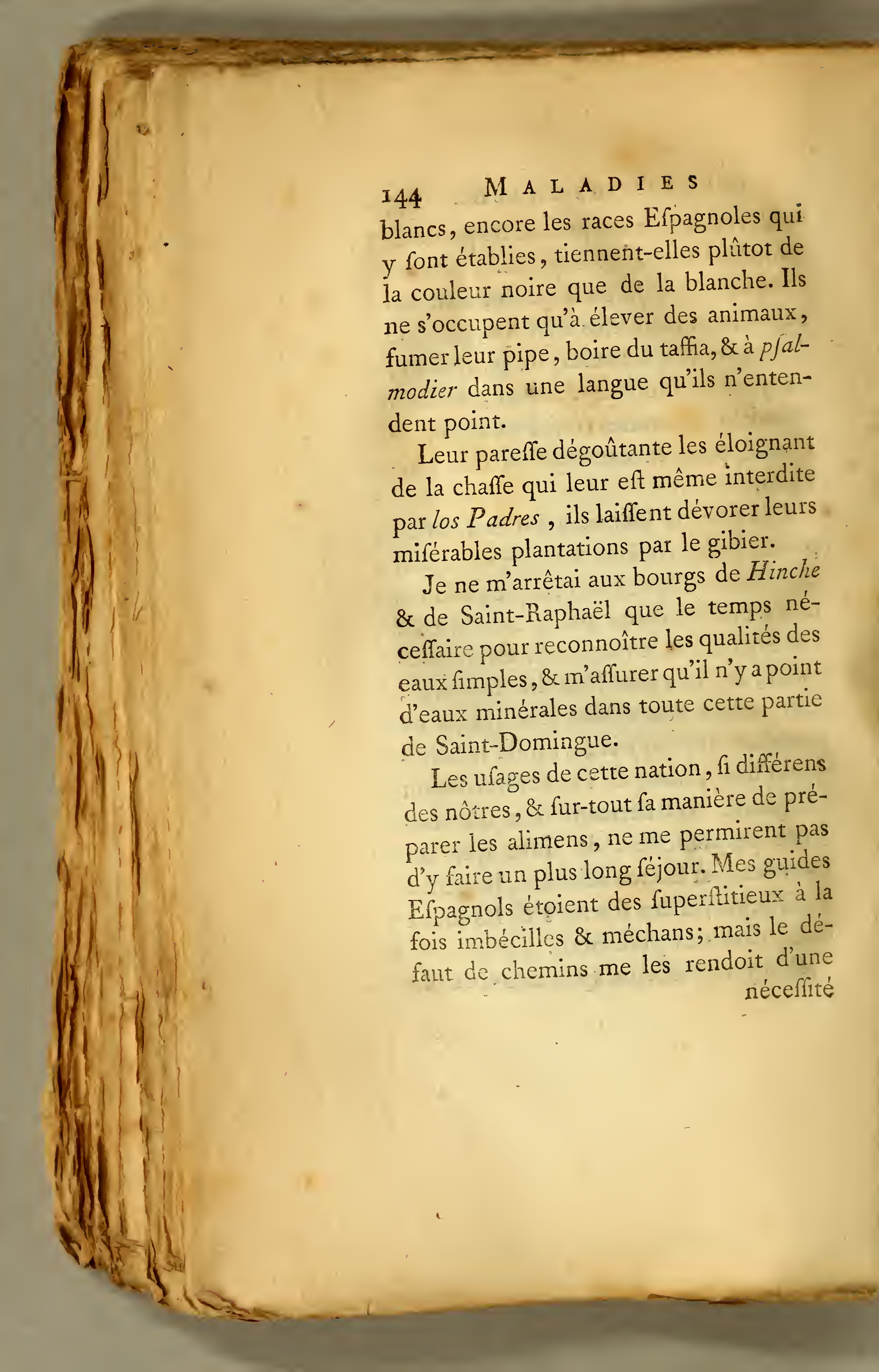
Le grand nombre de ces rochers ſont de la nature du *ſilex*, ou *pierre à fuſil.* Les tremblemens de terre ont détaché de leur ſommet des portions tranchantes & en ſi grande quantité, que preſque toutes les vallées en ſont remplies, & qu'elles y forment des précipices, qui, je l'avoue, m'ont fait repentir quelquefois de n'avoir écouté que mon zèle dans cette entrepriſe. Souvent, pour éviter ces dangers, nous étions forcés de rétrograder, & de ſuivre, pour tout guide, le lit que les torrens des inondations ſe ſont ouvert à travers les débris des

bouleverſemens auxquels cette partie de Saint-Domingue eſt expoſée.

Les plaines de ces contrées ſont encore toutes couvertes d'arbres, tels que l'oranger, le citronnier, le gouyavier; on y trouve même l'acajou, le bois chandelle, & autres d'eſpèces auſſi précieuſes pour la conſtruction des bâtimens.

Ces plaines ſont coupées & arroſées par de belles rivières dont les eaux ſont excellentes. Cependant preſque perſonne ne s'y établit, parce que le caractère de ces Eſpagnols, la nature du Gouvernement, & ſur-tout l'empire monacal, font perdre aux colons leur temps en pratiques ſuperſtitieuſes, qui, les éloignant des travaux de l'agriculture & du commerce, les tiennent dans une enfance perpétuelle : de ſorte que les hommes ſont encore à former, les terres à défricher, & les ſciences & les arts à créer dans ces poſſeſſions.

Il n'y a d'ailleurs que très-peu de



blancs, encore les races Eſpagnoles qui y ſont établies, tiennent-elles plûtot de la couleur noire que de la blanche. Ils ne s'occupent qu'à élever des animaux, fumer leur pipe, boire du taffia, & à *pſalmodier* dans une langue qu'ils n'entendent point.

Leur pareſſe dégoûtante les éloignant de la chaſſe qui leur eſt même interdite par *los Padres*, ils laiſſent dévorer leurs miſérables plantations par le gibier.

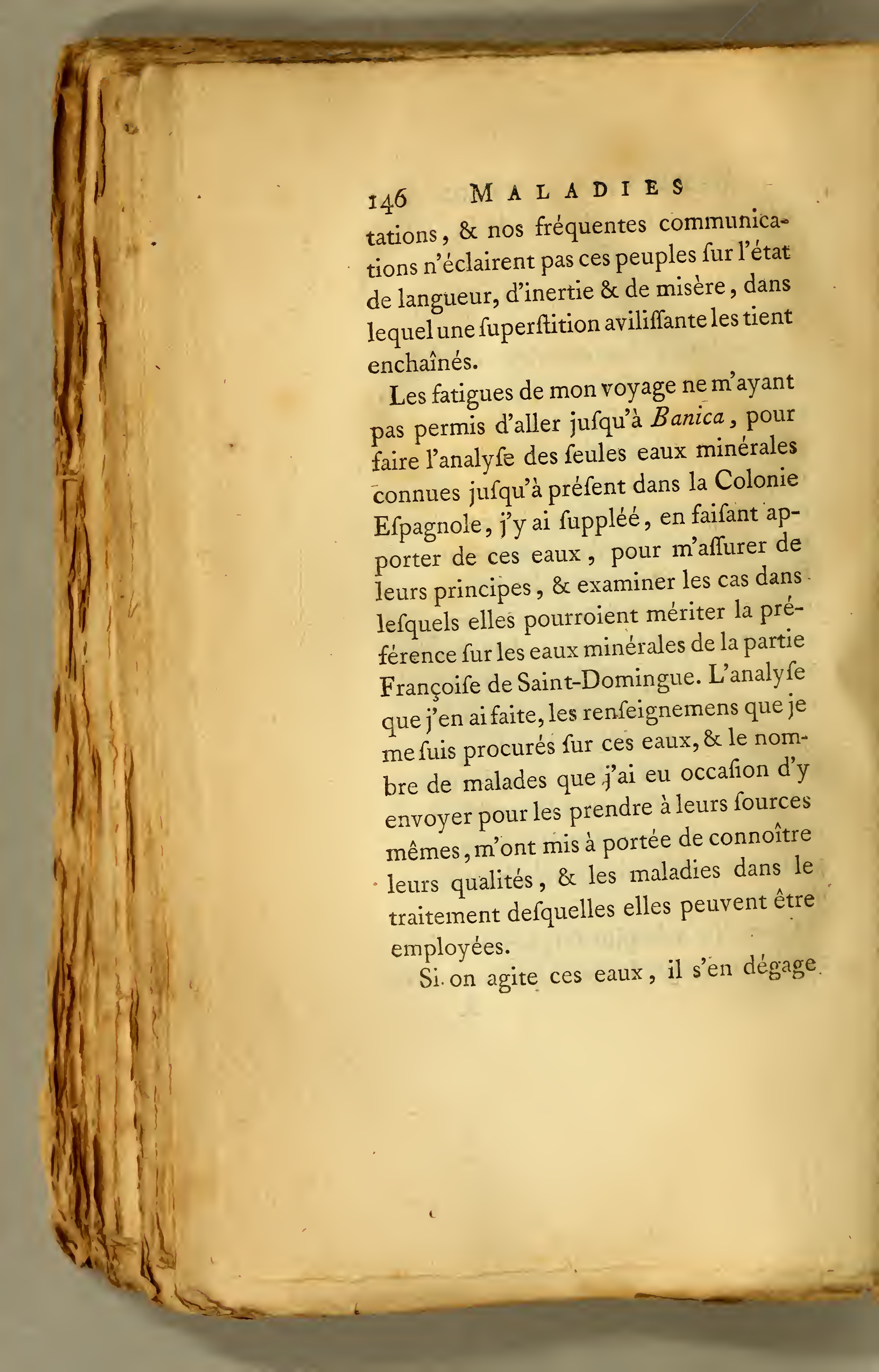
Je ne m'arrêtai aux bourgs de *Hinche* & de Saint-Raphaël que le temps néceſſaire pour reconnoître les qualités des eaux ſimples, & m'aſſurer qu'il n'y a point d'eaux minérales dans toute cette partie de Saint-Domingue.

Les uſages de cette nation, ſi différens des nôtres, & ſur-tout ſa manière de préparer les alimens, ne me permirent pas d'y faire un plus long ſéjour. Mes guides Eſpagnols étoient des ſuperſtitieux à la fois imbécilles & méchans; mais le défaut de chemins me les rendoit d'une néceſſité

néceſſité indiſpenſable, & je fus obligé de m'en ſervir juſqu'aux limites qui ſéparent les poſſeſſions Françoiſes des poſſeſſions Eſpagnoles.

Les terres des environs de Saint-Raphaël ſont également boiſées, coupées de rivières & de ſavannes ; leur culture principale eſt le manioc, le maïs, le tabac & un peu de café : ces colons en laiſſent la majeure partie en friche ; ils ne s'occupent qu'à faire des vivres pour leur conſommation, & à élever des bœufs, des chevaux, des mulets & des cochons qu'ils conduiſent par troupeaux dans les établiſſemens de la partie Françoiſe, & qu'ils échangent pour des objets néceſſaires à leur manière d'exiſter : de ſorte que les établiſſemens languiſſans & malheureux des Eſpagnols ſervent à l'accroiſſement & à la richeſſe des habitations Françoiſes portées aujourd'hui à un très-haut degré de culture.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que le voiſinage de nos ſuperbes habi-



tations, & nos fréquentes communications n'éclairent pas ces peuples ſur l'état de langueur, d'inertie & de misère, dans lequel une ſuperſtition aviliſſante les tient enchaînés.

Les fatigues de mon voyage ne m'ayant pas permis d'aller juſqu'à *Banica*, pour faire l'analyſe des ſeules eaux minérales connues juſqu'à préſent dans la Colonie Eſpagnole, j'y ai ſuppléé, en faiſant apporter de ces eaux, pour m'aſſurer de leurs principes, & examiner les cas dans leſquels elles pourroient mériter la préférence ſur les eaux minérales de la partie Françoiſe de Saint-Domingue. L'analyſe que j'en ai faite, les renſeignemens que je me ſuis procurés ſur ces eaux, & le nombre de malades que j'ai eu occaſion d'y envoyer pour les prendre à leurs ſources mêmes, m'ont mis à portée de connoître leurs qualités, & les maladies dans le traitement deſquelles elles peuvent être employées.

Si on agite ces eaux, il s'en dégage

beaucoup d'air, & elles ne rougiſſent pas la teinture de tourneſol.

Les aſtringens ne les colorent ni en verd ni en pourpre.

La ſolution de ſublimé corroſif les rend d'abord citrines, & puis laiteuſes. Elles dépoſent peu, & le ſavon s'y délaye parfaitement ſans ſe grumeler.

Les alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, y excitent d'abord une couleur laiteuſe ; elles s'eclairciſſent enſuite, après avoir dépoſé un précipité peu conſidérable.

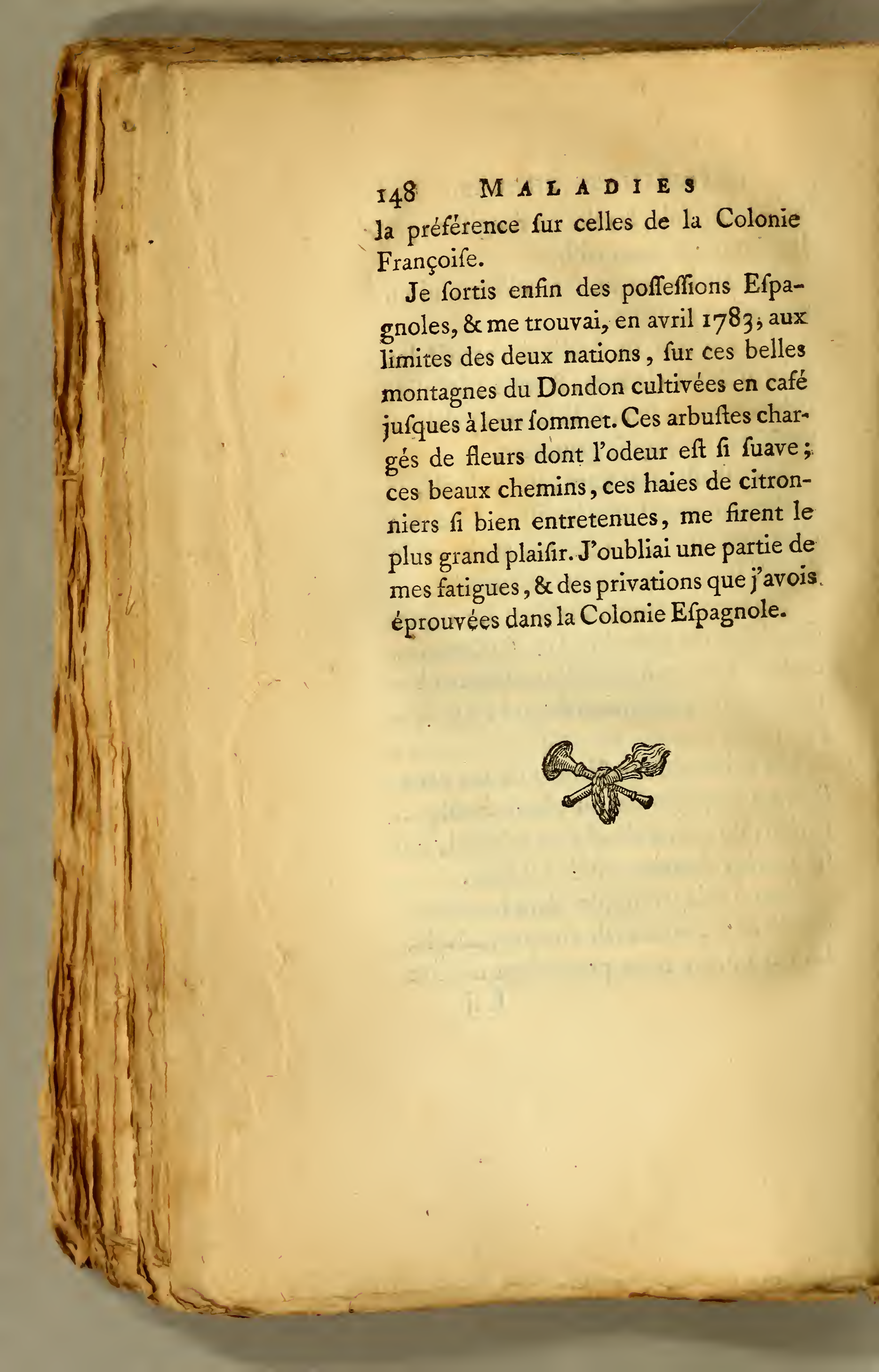
Ces eaux évaporées laiſſent un dépôt dans lequel le goût du ſel marin domine, & il s'y forme en effet des criſtaux cubiques dans la proportion de 10 à 12 grains par pinte.

Les principes conſtituans de ces eaux ſont un *gaz ſilveſtre* ou eſprit élaſtique aérien, un peu d'alkali fixe minéral, du ſel marin, & très-peu de ſélénite.

J'aurai ſoin d'indiquer dans les détails relatifs au traitement de chaque maladie, les cas où ces eaux pourroient mériter

la préférence ſur celles de la Colonie Françoiſe.

Je ſortis enfin des poſſeſſions Eſpagnoles, & me trouvai, en avril 1783, aux limites des deux nations, ſur ces belles montagnes du Dondon cultivées en café juſques à leur ſommet. Ces arbuſtes chargés de fleurs dont l'odeur eſt ſi ſuave; ces beaux chemins, ces haies de citronniers ſi bien entretenues, me firent le plus grand plaiſir. J'oubliai une partie de mes fatigues, & des privations que j'avois éprouvées dans la Colonie Eſpagnole.

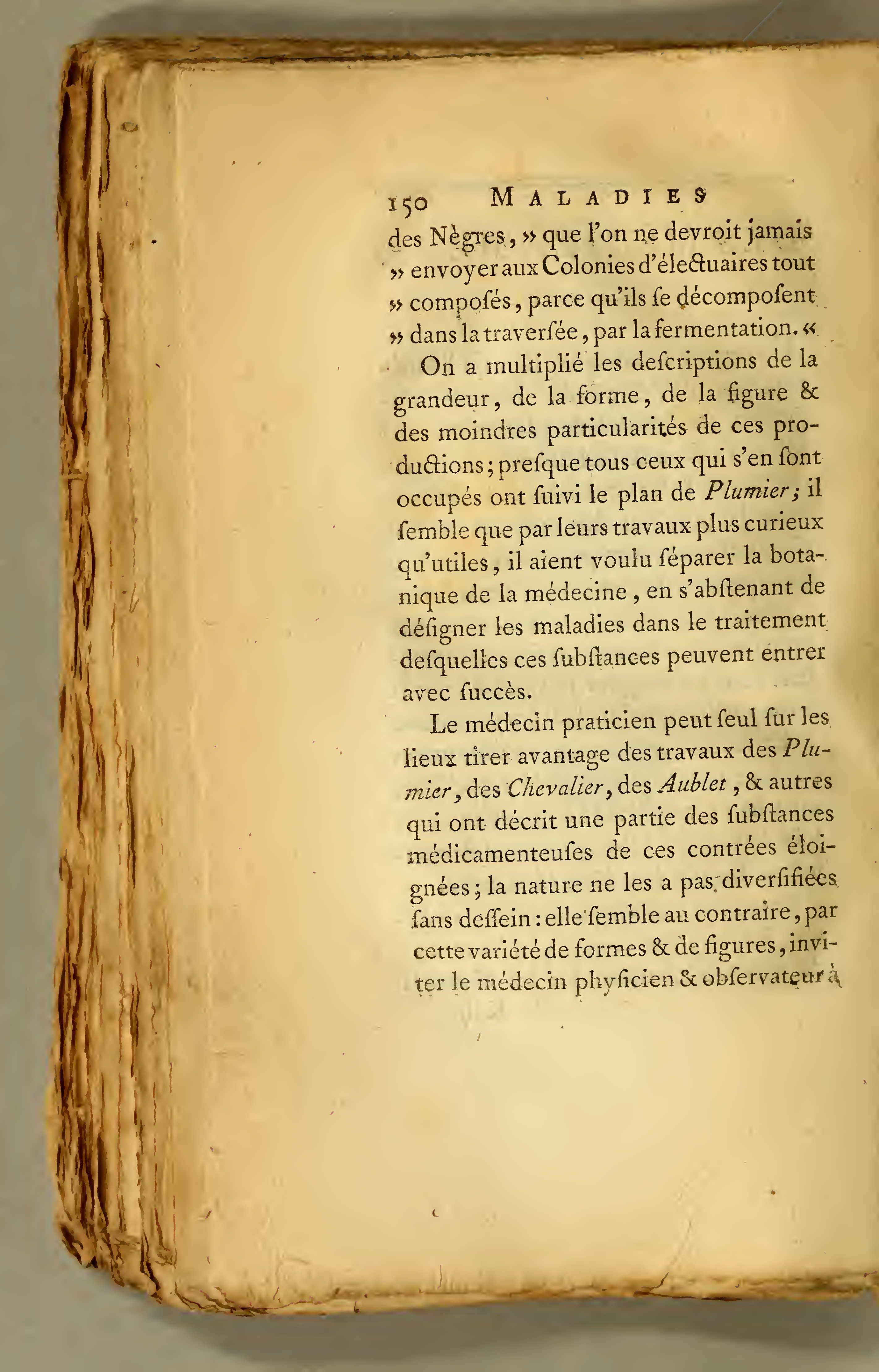


DES MÉDICAMENS.

TOUTES les Colonies, tant de l'Amérique que de l'Asie & de l'Afrique, produisent une infinité de plantes médicinales, d'arbres & d'arbustes de toutes les classes, dont les vertus & les propriétés pour la guérison des maladies de ces divers climats, sont préférables à la majeure partie des remèdes qu'on transporte à grands frais d'Europe, & sur-tout aux préparations officinales qui se décomposent dans les longues traversées, par la fermentation que les chaleurs y excitent.

En se décomposant, ces médicamens perdent non-seulement leurs propriétés, mais ils en acquièrent d'opposées, qui, loin de remplir l'objet, ajoutent de nouveaux dangers à ceux de la maladie.

Frappé depuis long-temps de ces vérités, j'ai imprimé, page 91, note 17, de mes Observations sur les Maladies



des Nègres, » que l'on ne devroit jamais » envoyer aux Colonies d'électuaires tout » composés, parce qu'ils se décomposent » dans la traversée, par la fermentation. «

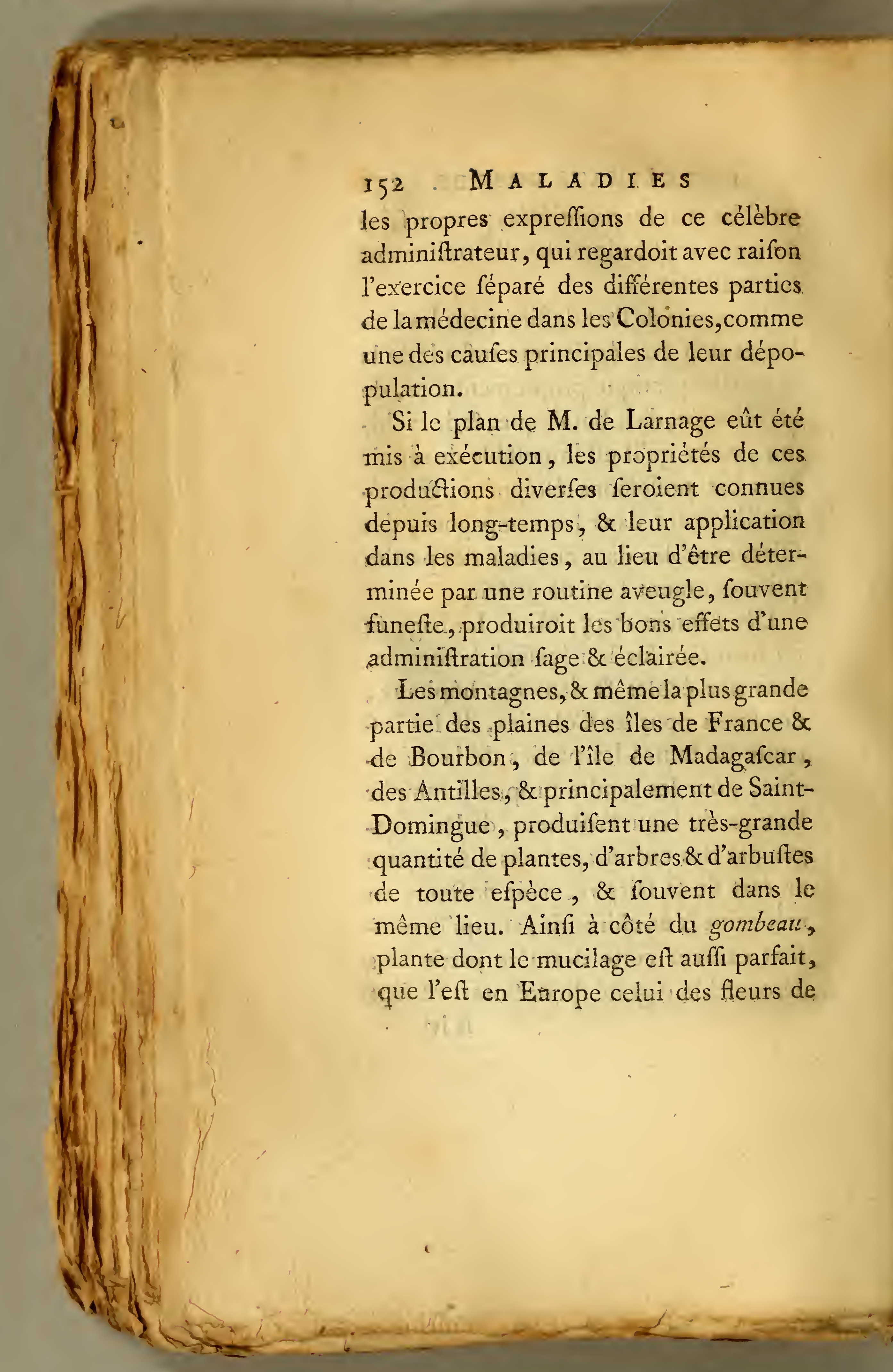
On a multiplié les descriptions de la grandeur, de la forme, de la figure & des moindres particularités de ces productions; presque tous ceux qui s'en sont occupés ont suivi le plan de *Plumier;* il semble que par leurs travaux plus curieux qu'utiles, il aient voulu séparer la botanique de la médecine, en s'abstenant de désigner les maladies dans le traitement desquelles ces substances peuvent entrer avec succès.

Le médecin praticien peut seul sur les lieux tirer avantage des travaux des *Plumier*, des *Chevalier*, des *Aublet*, & autres qui ont décrit une partie des substances médicamenteuses de ces contrées éloignées; la nature ne les a pas diversifiées sans dessein: elle semble au contraire, par cette variété de formes & de figures, inviter le médecin physicien & observateur à

en diſtinguer les propriétés, pour en faire de ſages applications dans le traitement des maladies.

L'homme de l'art deſtiné pour les Colonies doit être également inſtruit de la médecine pratique proprement dite, de la chirurgie, de la botanique, & de la chimie, parce qu'il eſt impoſſible de réunir dans ces poſſeſſions éloignées, & particulièrement dans les campagnes, des ſujets capables dans chacune des parties qui conſtituent l'art de guérir.

Dès l'année 1735, M. de Larnage fit un mémoire ſur la néceſſité de former, dans nos écoles & dans nos hôpitaux, des ſujets pour les Colonies, de les inſtruire de toutes les parties de la médecine, pour les rendre propres à remplir les vues du Gouvernement, de les engager par des encouragemens à ſe mettre en état de ſe faire recevoir docteurs en médecine & en chirurgie, afin qu'ils puiſſent exercer cette dernière partie ſans déroger à la dignité du doctorat; ce ſont



les propres expressions de ce célèbre administrateur, qui regardoit avec raison l'exercice séparé des différentes parties de la médecine dans les Colonies, comme une des causes principales de leur dépopulation.

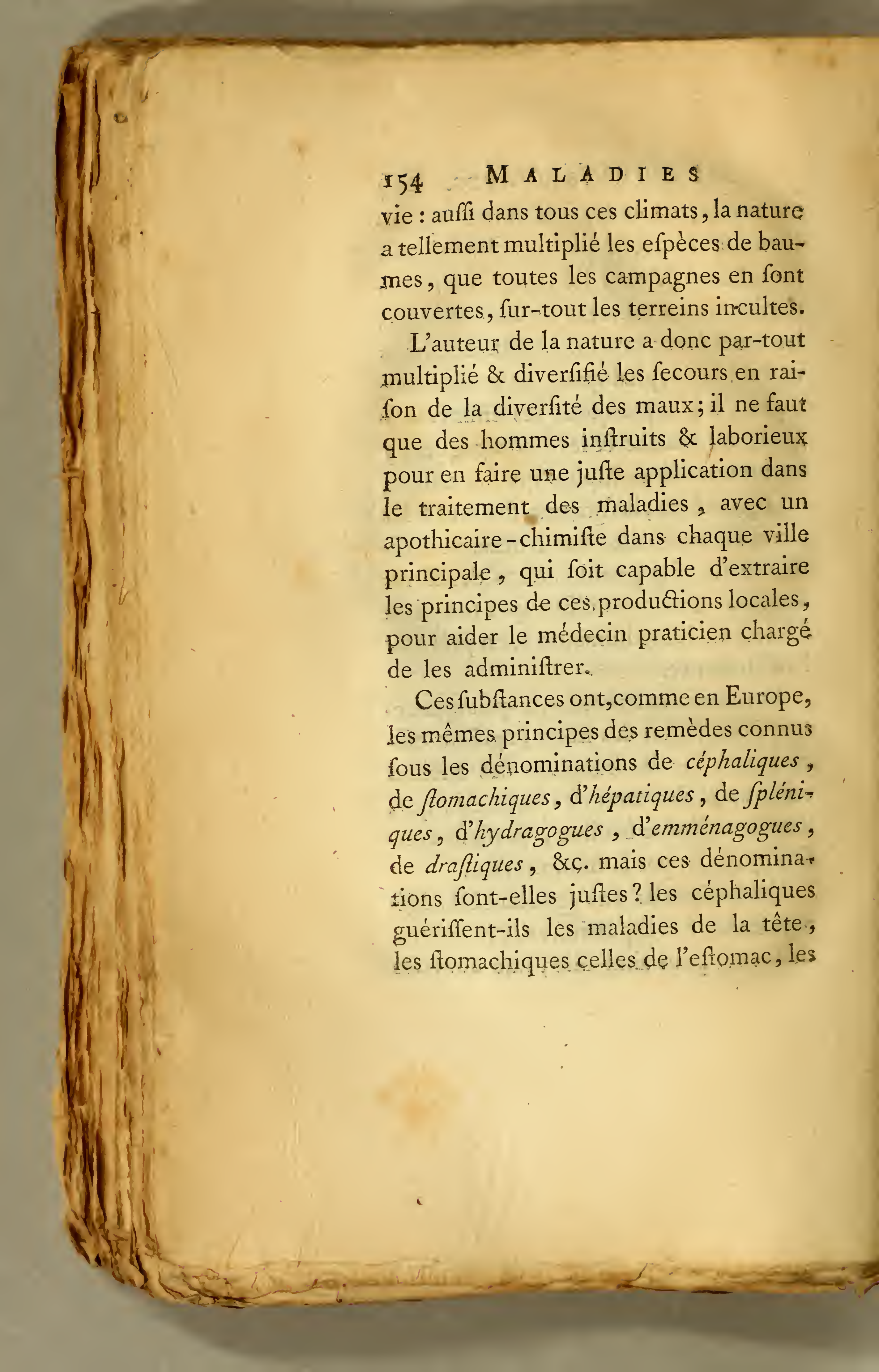
Si le plan de M. de Larnage eût été mis à exécution, les propriétés de ces productions diverses seroient connues depuis long-temps, & leur application dans les maladies, au lieu d'être déterminée par une routine aveugle, souvent funeste, produiroit les bons effets d'une administration sage & éclairée.

Les montagnes, & même la plus grande partie des plaines des îles de France & de Bourbon, de l'île de Madagascar, des Antilles, & principalement de Saint-Domingue, produisent une très-grande quantité de plantes, d'arbres & d'arbustes de toute espèce, & souvent dans le même lieu. Ainsi à côté du *gombeau*, plante dont le mucilage est aussi parfait, que l'est en Europe celui des fleurs de

guimauve, de *violettes* & autres ſemblables, ſe trouvent placées des plantes ſtimulantes de tous les genres, les aromatiques, les labiées, les ombellifères, les crucifères ; ou, en conſidérant leurs vertus, les céphaliques, les antiſcorbutiques, les hépatiques, les emménagogues, les laxatifs & les hydragogues, y ſont tout auſſi multipliés que les acides, ou aigres-doux, les oranges ſur-tout & les citrons dont les ſucs ſont ſi utiles pour diminuer la trop grande action des fibres des nouveau-venus d'Europe, tempérer l'âcreté de leurs humeurs & en prévenir l'alkaleſcence.

Les aromates au contraire qui augmentent l'oſcillation des fibres, agiſſent efficacement ſur les humeurs des anciens colons, & ſur-tout des naturels, qui, dans ces climats brûlans, perdent continuellement par la tranſpiration.

Ces ſubſtances, en s'oppoſant à la dégénéreſcence & à la putridité des humeurs, donnent, pour ainſi-dire, une nouvelle



vie : aussi dans tous ces climats, la nature a tellement multiplié les espèces de baumes, que toutes les campagnes en sont couvertes, sur-tout les terreins incultes.

L'auteur de la nature a donc par-tout multiplié & diversifié les secours en raison de la diversité des maux; il ne faut que des hommes instruits & laborieux pour en faire une juste application dans le traitement des maladies, avec un apothicaire-chimiste dans chaque ville principale, qui soit capable d'extraire les principes de ces productions locales, pour aider le médecin praticien chargé de les administrer.

Ces substances ont, comme en Europe, les mêmes principes des remèdes connus sous les dénominations de *céphaliques*, de *stomachiques*, d'*hépatiques*, de *spléniques*, d'*hydragogues*, d'*emménagogues*, de *drastiques*, &c. mais ces dénominations sont-elles justes? les céphaliques guérissent-ils les maladies de la tête, les stomachiques celles de l'estomac, les

hépatiques remédient-ils aux affections du foie? &c.

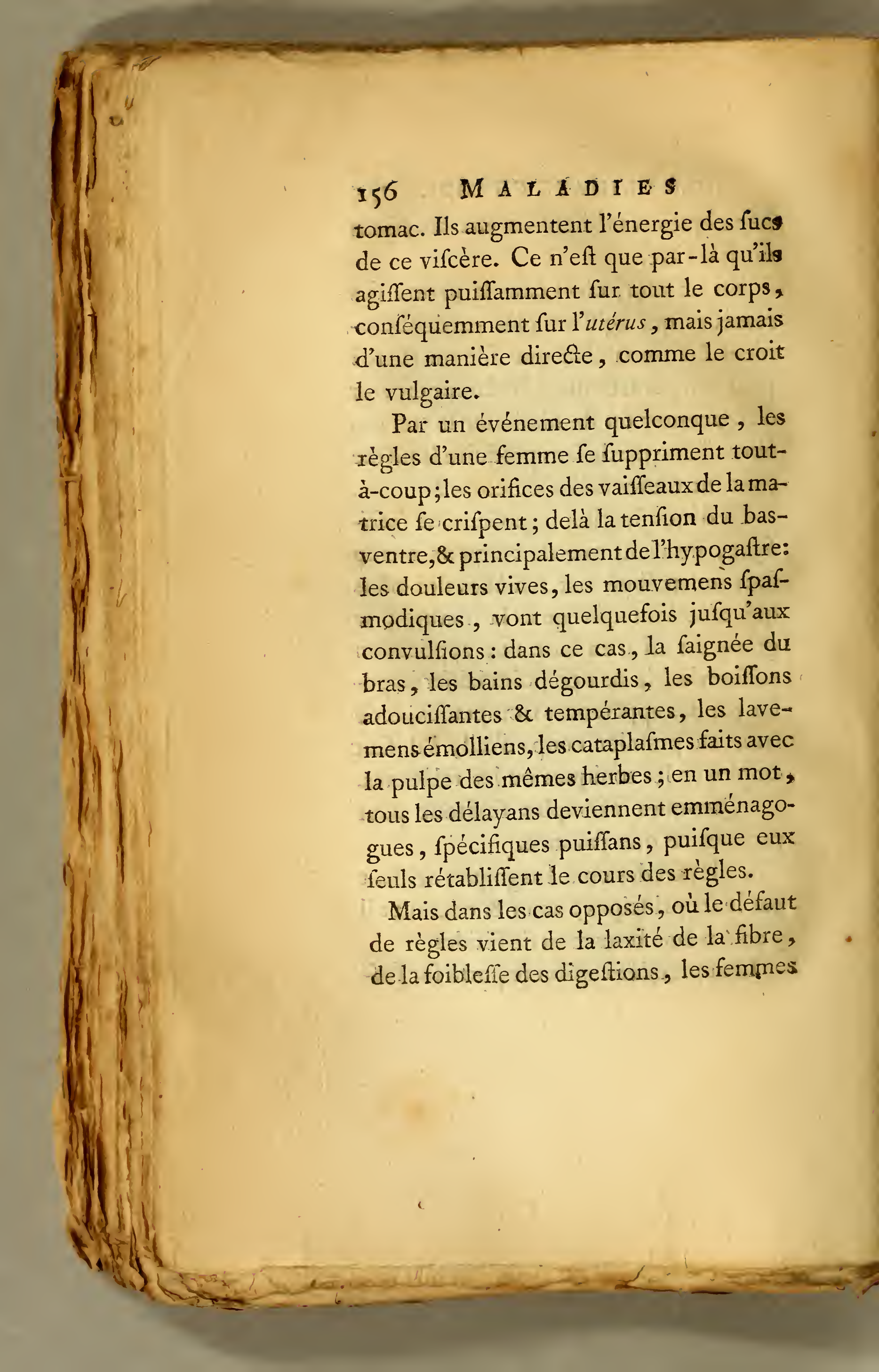
En un mot, eſt-il dans la nature des remèdes qui agiſſent plus particulièrement ſur un viſcère que ſur un autre? peut-on par leur uſage intérieur eſpérer d'augmenter ou de diminuer le ton des fibres d'une partie ſans produire le même effet ſur toutes celles du corps?

La dénomination impoſante de *ſpécifique*, ne vient que de ce qu'on a trop ſouvent attribué aux remèdes des effets qui n'étoient dûs qu'à la nature; le grand art eſt d'en faire une application raiſonnée, de ne s'en point laiſſer impoſer par des apparences trompeuſes, & de ſaiſir au premier coup-d'œil, s'il faut employer les toniques ou les relâchans.

Quelques exemples ſuffiront pour prouver ce que j'avance.

La plupart des emménagogues agiſſent par leurs principes, amer & odorant: il y en a même beaucoup de fétides.

Leur première action ſe porte ſur l'eſ-



tomac. Ils augmentent l'énergie des ſucs de ce viſcère. Ce n'eſt que par-là qu'ils agiſſent puiſſamment ſur tout le corps, conſéquemment ſur l'*utérus*, mais jamais d'une manière directe, comme le croit le vulgaire.

Par un événement quelconque, les règles d'une femme ſe ſuppriment tout-à-coup; les orifices des vaiſſeaux de la matrice ſe criſpent; delà la tenſion du bas-ventre, & principalement de l'hypogaſtre: les douleurs vives, les mouvemens ſpaſmodiques, vont quelquefois juſqu'aux convulſions: dans ce cas, la ſaignée du bras, les bains dégourdis, les boiſſons adouciſſantes & tempérantes, les lavemens émolliens, les cataplaſmes faits avec la pulpe des mêmes herbes; en un mot, tous les délayans deviennent emménagogues, ſpécifiques puiſſans, puiſque eux ſeuls rétabliſſent le cours des règles.

Mais dans les cas opposés, où le défaut de règles vient de la laxité de la fibre, de la foibleſſe des digeſtions, les femmes

ſont pâles, ont une tendance à la bouffiſſure : c'eſt alors que la rue, le botrys, les ariſtoloches ſont véritablement emménagogues, parce que les martiaux & tout ce qui peut rétablir graduellement le ton & le reſſort des ſolides relâchés, rétabliroit également le cours des règles, & guériroit la maladie.

Abſolument parlant, il n'y a donc point d'emménagogues, puiſque dans le premier cas, ce ſont les relâchans, les mucilagineux & les antiſpaſmodiques, qui rétabliſſent les déſordres; & dans le ſecond, ce ſont les toniques, les fortifians, qui ſont les vrais *ſpécifiques*: auſſi l'ariſtoloche, le ſouci, l'armoiſe, la matricaire & la ſabine que l'on emploie ſi ſouvent, & quelquefois ſi mal-à-propos dans l'hyſtériciſme (1), conviendroient au contraire dans la cachexie, la bouffiſſure &

(1) Les huiles eſſentielles de ces plantes agiſſent trop fortement ſur des fibres délicates & preſque toujours diſpoſées au ſpaſme par le mauvais état de l'utérus, principalement lorſque la cauſe de la maladie eſt morale.

l'hydropiſie des hommes, auſſi bien que dans celles des femmes, parce que chez les uns comme chez les autres, il faut atténuer & diviſer. Il ne peut y avoir qu'une routine aveugle & le défaut d'obſervation, qui puiſſent empêcher de reconnoître à ces ſubſtances les qualités apéritives & ſtomachiques, ainſi que celles d'emménagogues; puiſqu'en pénétrant le tiſſu des nerfs, elles agitent les eſprits, & réveillent toutes les fonctions. Elles conviennent également à l'intérieur & à l'extérieur, dans les tremblemens, la relaxation des membres & la paralyſie, quoiqu'il ne ſoit point d'uſage de les y employer.

D'après cela, c'eſt donc la méthode & le traitement que l'on pourroit appeler emménagogues.

La ſaignée du pied ſi uſitée dans le premier cas que j'ai cité, loin d'être emménagogue, eſt abſolument contraire, parce que l'immerſion des pieds dans l'eau chaude, en attirant une plus grande quan-

tité de ſang ſur les parties baſſes déja ſurchargées, augmente l'engorgement & tous les déſordres ; aulieu que la ſaignée du bras remédie ſans inconvénient à la pléthore & à l'engorgement qui ſuccèdent à la ſuppreſſion : auſſi dans les inflammations du bas-ventre, la ſaignée du pied conſeillée par M. Deſportes, dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage ſur les maladies de Saint-Domingue, a-t-elle cauſé de grands maux dans toute l'Amérique.

Tout ce que nous avons dit des emménagogues, eſt abſolument applicable aux hépatiques & aux ſpléniques, ou ſpécifiques dans les affections du foie & de la rate. Les maladies de ces viſcères ſont aiguës, ou chroniques. Dans les premières, il faut diminuer le ton & le reſſort des ſolides ; dans les ſecondes, il faut l'augmenter ; & dans les unes comme dans les autres, il s'agit de mettre le foie en état de bien ſéparer la bile du ſang, & de la perfectionner, pour la rendre pro-

pre aux ufages auxquels elle eft deftinée.

Dans quelques-unes des maladies aiguës de ces climats brûlans, ce vifcère s'élève & fe tuméfie, au point que fes fonctions font fufpendues. La fièvre eft des plus opiniâtres; la foif exceffive; la bile n'étant plus féparée, refte dans le fang, & le malade devient abfolument jaune. Dans ce cas, les hépatiques font les faignées du bras répétées, en proportion des forces & de l'intenfité de la maladie, & quelquefois avec l'application des fangfues aux vaiffeaux hémorrhoïdaux, les bains dégourdis, les boiffons tempérantes & fur-tout acidulées.

Dans les cas oppofés, la maladie étant produite par le défaut d'action, de ton & de reffort des folides (1), l'obftruction & l'engorgement fe forment peu à peu; la teinte jaune fuit dans la même proportion, ainfi que les autres accidens.

(1) Si exceffivement relâchés, que ce vifcère prend quelquefois le double de fon volume, principalement chez les enfans.

Les

Les maladies chroniques de ce viſcère ſont le plus ſouvent produites par de mauvaiſes digeſtions ; alors le chyle n'ayant pas les qualités néceſſaires, s'arrête dans les vaiſſeaux biliaires, & ce ſont les purgatifs, les toniques, en un mot, les ſtomachiques qui deviennent ici hépatiques ; mais les remèdes connus ſous la dénomination d'apéritifs, produiſent le même effet, parce qu'ils ſont toniques, & qu'il ne s'agit dans ce dernier cas que de rétablir le reſſort des ſolides : ainſi dans cette même circonſtance, les eupatoires & le polypode, valent la grande chélidoine, & les ſels d'Epſom & végétal, ceux de Glauber & polychreſte, attendu qu'à petite doſe tous les ſels neutres ſont apéritifs, & qu'à doſe plus conſidérable ils ſont évacuans.

C'eſt donc encore ici la méthode que l'on pourroit nommer hépatique & ſplénique, & non pas tel ou tel remède. Il en eſt ainſi de quelques plantes aromatiques, appelées carminatives, parce qu'en aug-

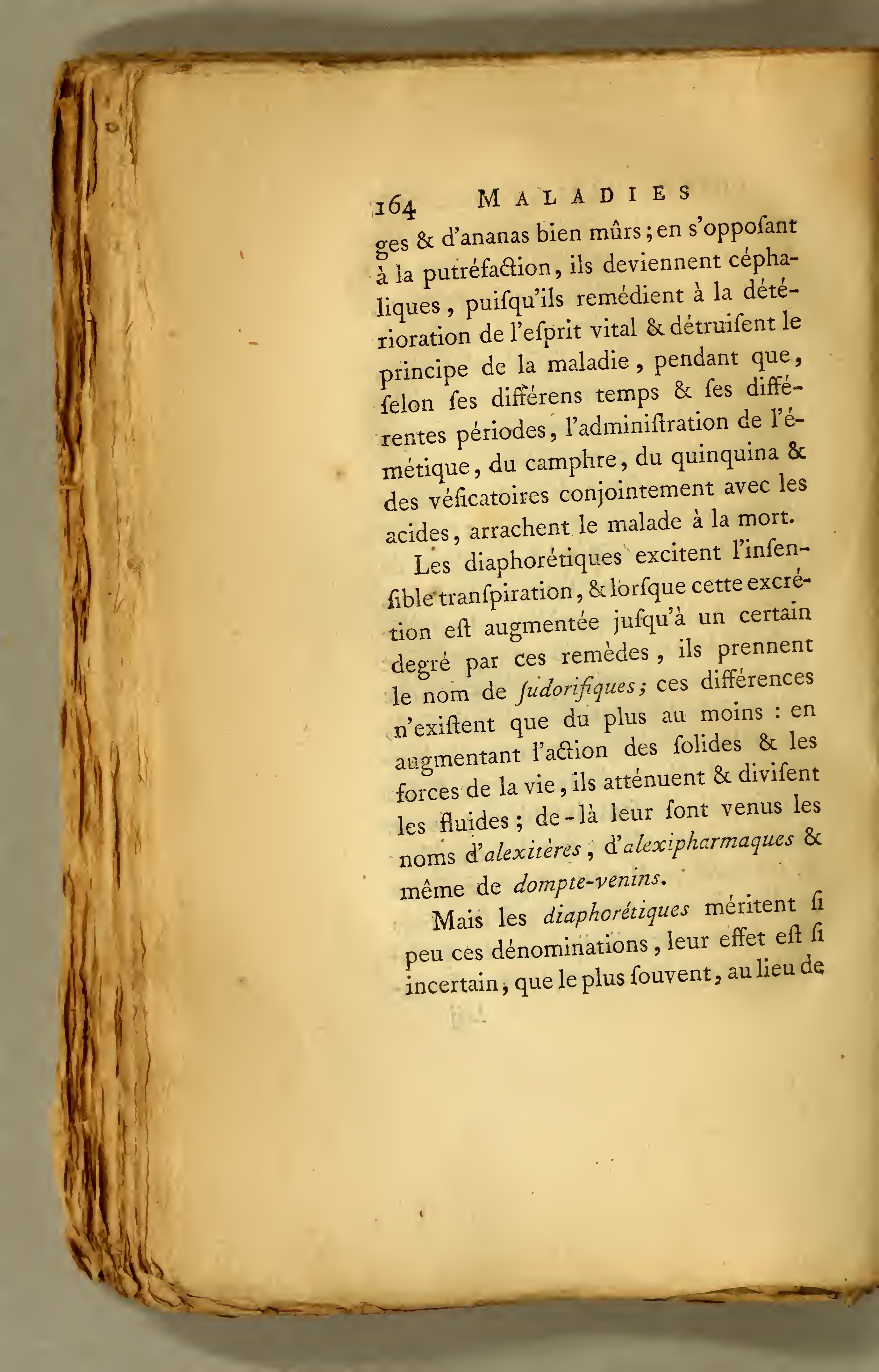
mentant le reſſort des inteſtins elles diſſipent les vents, mais elles ne produiſent cet effet que parce qu'elles ſont toniques.

C'eſt auſſi pour cela que les obſtructions du méſentère ſe traitent comme celles du foie, plus difficilement à la vérité, attendu que par la communication des vaiſſeaux du ventricule, les molécules actives des remèdes ſe rendent plus immédiatement à ce viſcère, & pour ainſi-dire ſans avoir ſubi d'altération; il ne s'agit donc que d'augmenter l'action des glandes méſentériques pour faciliter le paſſage du chyle & lui donner les qualités néceſſaires, afin qu'il paſſe librement dans les vaiſſeaux lactés; les ſtomachiques, les apéritifs & les évacuans ſagement adminiſtrés, rempliront cet objet, avec un choix d'alimens & un exercice proportionnés aux forces du malade.

Il en eſt ainſi des plantes *labiées*, *odorantes*, & des *ombelliferes* qui ſont reconnues pour être les *céphaliques* par

excellence ; elles mériteroient effectivement cette dénomination si elles fortifioient particulièrement le cerveau, ajoutoient à la mémoire, rendoient le jugement plus sain, l'esprit plus libre, en un mot, si elles remédioient spécialement aux dépravations occasionnées par le mauvais état de ce viscère.

L'esprit recteur de ces plantes a beaucoup d'affinité avec l'esprit vital ; il est propre à réveiller les fonctions du cerveau : mais dans l'état de maladie, sur-tout dans les putrides & les malignes où les fonctions de cet organe sont quelquefois suspendues par l'inaction des solides & la dépravation de l'esprit vital, les huiles essentielles odorantes, les baumes de Judée & de la Mecque & les alkalis volatils sont insuffisans ; ils ne font pas plus d'effet que les *crucifères* & les *apéritifs*. Il n'en est pas ainsi des acides, de ceux sur-tout qui sont tirés des végétaux & principalement des odorans, tels que les citrons, les sucs d'oran-



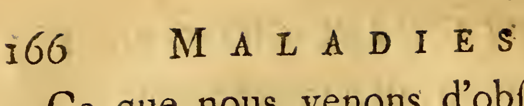
ges & d'ananas bien mûrs; en s'oppoſant à la putréfaction, ils deviennent céphaliques, puiſqu'ils remédient à la détérioration de l'eſprit vital & détruiſent le principe de la maladie, pendant que, ſelon ſes différens temps & ſes différentes périodes, l'adminiſtration de l'émétique, du camphre, du quinquina & des véſicatoires conjointement avec les acides, arrachent le malade à la mort.

Les diaphorétiques excitent l'inſenſible tranſpiration, & lorſque cette excrétion eſt augmentée juſqu'à un certain degré par ces remèdes, ils prennent le nom de *ſudorifiques;* ces différences n'exiſtent que du plus au moins : en augmentant l'action des ſolides & les forces de la vie, ils atténuent & diviſent les fluides; de-là leur ſont venus les noms d'*alexitères*, d'*alexipharmaques* & même de *dompte-venins*.

Mais les *diaphorétiques* méritent ſi peu ces dénominations, leur effet eſt ſi incertain, que le plus ſouvent, au lieu de

porter à la peau, ils augmentent la sécrétion & l'excrétion des urines, ils deviennent *diurétiques*, *apéritifs*; quelques-uns sont même *anthelmintiques*, d'autres *fébrifuges*: enfin on trouve parmi les *diurétiques* des substances tempérantes & adoucissantes; mais ceux qui ont une propriété marquée sont tous stomachiques.

Le plus grand nombre de ces substances nous viennent des îles de l'Archipel, de l'Amérique, de l'Asie & de l'Afrique. Leurs effets dépendent aussi quelquefois du tempérament du malade & de la disposition de ses humeurs. Ils conviennent dans un grand nombre de cas; ils nuisent à ceux qui ont la fibre grèle, sèche, contractile, & sont aussi trop rarement employés dans toutes les maladies de relâchement, telles que l'œdème & la cachexie, sur-tout pour les pituiteux & les grands dormeurs. Au reste, les détails de ces différences ne peuvent être rapportés qu'en traitant chaque maladie en particulier.



Ce que nous venons d'obſerver eſt entièrement applicable aux *galactopées*, aux *ſpermatopées*, aux *ophthalmiques*, aux *vulnéraires*, & principalement aux remèdes qu'on emploie à l'extérieur comme déterſifs, mondicatifs, incarnatifs, cicatriſans, &c. remèdes qui ne deviennent tels que par la manière de s'en ſervir, pour aider la nature & la mettre à même d'opérer ces différens effets, ce que le plus ſouvent cette ſavante mère fait ſeule & ſans le ſecours de l'art.

Ce ſont les effets qui ont ſuivi en diverſes circonſtances l'adminiſtration des remèdes dont nous avons parlé, qui leur ont fait donner différens noms & les ont fait placer dans des claſſes oppoſées : c'eſt ainſi, par exemple, qu'on trouve le coquelicot tantôt dans la claſſe des *béchiques*, tantôt dans celle des *diaphorétiques* & quelquefois dans celles des *narcotiques*.

C'eſt encore ainſi que quelques auteurs placent tous les *béchiques* dans la claſſe des évacuans, & d'autres dans celle des

altérans. Les difficultés ont multiplié les erreurs; les ellébores ont d'abord été mis dans la classe des *purgatifs*, ensuite dans celle des *emménagogues*, puis des *déter-sifs*, & enfin dans celle des *sternutatoires* où ils doivent être; il en est ainsi de quantité d'autres que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de rapporter ici.

A mesure qu'on s'est éclairé par l'observation sur les effets des remèdes, on a rayé de la classe des purgatifs, les *cholagogues*, les *phlegmagogues* & les *penchimagogues*. Enfin dans des temps plus reculés, le desir de multiplier les classes avoit été porté jusqu'à reconnoître des *intestinaux* & même des *mésentéri-caux*, tandis qu'il suffisoit de distinguer les purgatifs en majeurs & en mineurs; & cette distinction est établie sur les principes mêmes qui les constituent, sur leur action, leurs effets & leur utilité dans le traitement des maladies; on conserve pourtant encore la dénomination d'*hy-*

dragogues aux *draſtiques réſineux*, les plus actifs de la claſſe des purgatifs majeurs dont le principe rapproché irrite, ſtimule, fond, atténue, & qui ſont, comme nous l'avons obſervé ailleurs, conſacrés pour le traitement des maladies chroniques, telles que l'œdème, les infiltrations, les épanchemens, les obſtructions, dans leſquelles il eſt néceſſaire non-ſeulement d'évacuer les humeurs, mais encore de s'oppoſer à leur formation, en rappelant le ton & le reſſort des parties relâchées.

Tandis que dans les aiguës où l'action des vaiſſeaux eſt montée trop haut, on ne peut ſe permettre que l'uſage des purgatifs mineurs, dans leſquels le principe actif diviſé & étendu, eſt encore bridé par un mucilage.

Abſtraction faite de la diverſité de forme, de grandeur & de couleur des plantes, je penſe que d'après leurs principes conſtituans, & ſur-tout d'après leurs effets, on peut les réduire, ainſi que tous les médicamens, à deux claſſes

ſous la dénomination de *remedium movens* & de *remedium ſiſtens*.

Dans les maladies aiguës où il faut preſque toujours relâcher & détendre, les bains, les ſaignées, les boiſſons tempérantes, rafraîchiſſantes, mucilagineuſes & adouciſſantes, feront le *remedium ſiſtens*, qu'il faut employer au moins tant que la violence des ſymptômes inflammatoires ſubſiſte; ils ſont d'ailleurs préparatoires des évacuans, principalement des émétiques, qui, malheureuſement, ſont trop ſouvent les ſeuls qu'on puiſſe ſe permettre dans le commencement des aiguës; encore, dans les climats très-chauds, la tenſion des ſolides eſt quelquefois telle, qu'il feroit très-dangereux de les employer *in primo gradu morbi*, ainſi que tout autre remède actif.

Dans les maladies chroniques au contraire où il faut, pour ainſi-dire, reſſuſciter le ton & le reſſort des fibres par les remèdes les plus actifs, les toniques & les évacuans les plus puiſſans feront

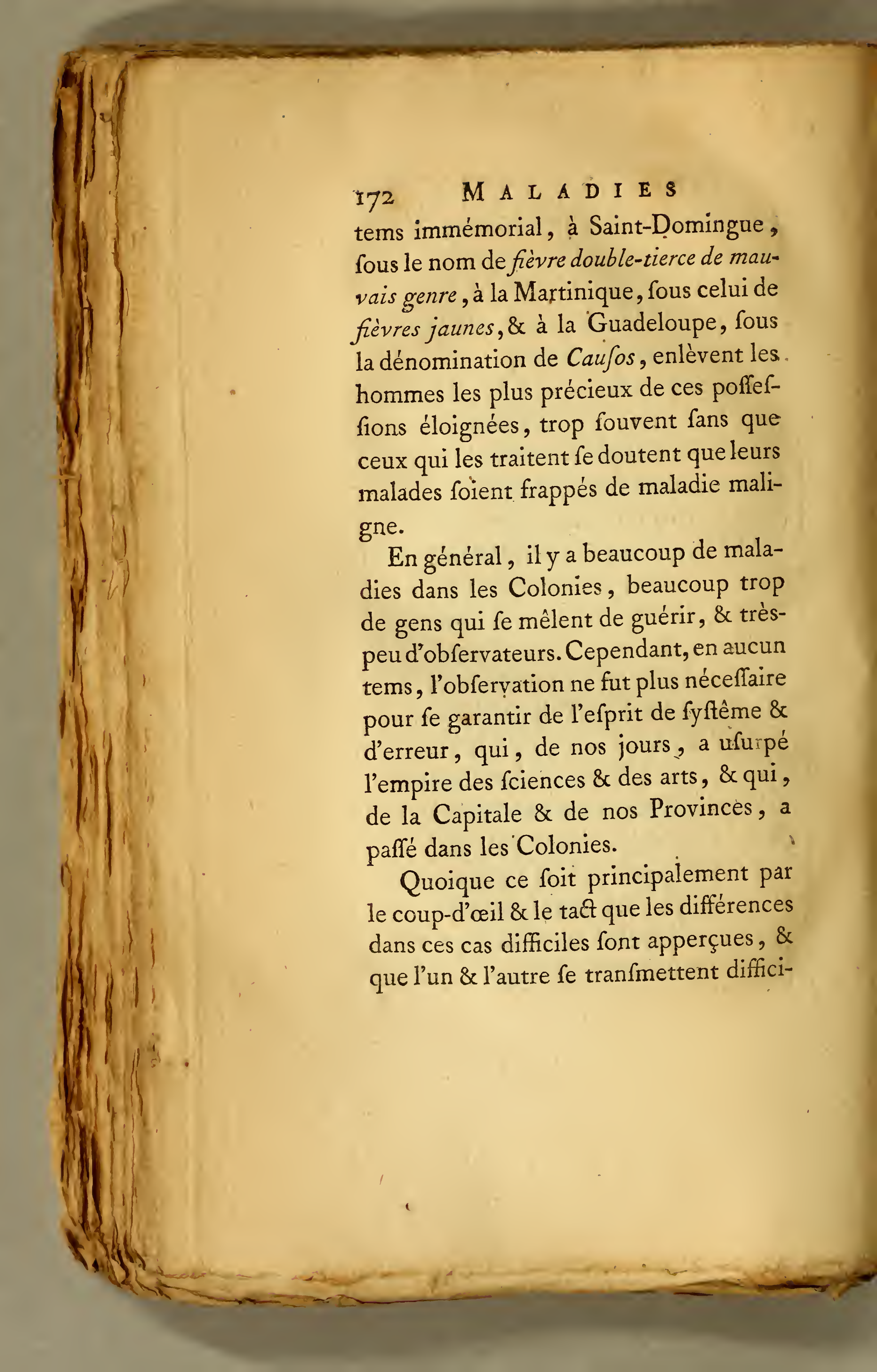
les premiers du *remedium movens ;* ceux dont l'action est moins marquée seront les seconds. Quant aux médicamens qui sont mal classés, parce qu'ils ne produisent réellement aucun effet, ils seront rayés du *catalogue ;* les croyans & le vulgaire continueront de les placer où bon leur semblera : je ne prétends point resserrer le domaine de la botanique, je l'ai étudiée dans ma jeunesse avec autant de plaisir que de soin ; mais ce n'est qu'à la pratique de médecine seule que je dois le peu de connoissance que j'ai de la matière médicale, dont la botanique fait sans-doute une belle partie. J'avoue que j'ai peu de confiance dans les remèdes très-composés ; je pense même que les ordonnances compliquées de beaucoup de médicamens cachent souvent sous des dehors scientifiques une grossière ignorance ; d'après cela je suis persuadé que dans les Colonies, sur-tout dans les campagnes, un bon médecin pourroit remédier à tous les cas, en un mot faire

la médecine, avec l'émétique, l'ipécacuanha, la ſaignée, le quinquina, l'éther, le miel, le vinaigre, le mercure, l'opium, le jalap, la crême de tartre, quelques ſels neutres & les véſicatoires.

Les antidotes, même les *ſpécifiques* par excellence, tels que le quinquina, la racine du Bréſil, le ſoufre, le mercure & autres, trouveront place dans le *remedium movens* ou le *remedium ſiſtens.*

L'abus qu'on a fait de l'adminiſtration de ces remèdes précieux dans les maladies où ils ſont abſolument contraires, & dans celles même pour leſquelles ils ſont conſacrés, en les employant dans des temps & des périodes où ils ne manquent jamais de déranger les criſes de la nature, prouvent combien il eſt eſſentiel de diſtinguer les cas où ils ſont utiles d'avec ceux où ils ſont nuiſibles.

Ce n'eſt que par de tels moyens, & ceux que j'ai déja propoſés, que l'on peut eſpérer de connoître & de guérir les maladies malignes, qui, de



tems immémorial, à Saint-Domingue, ſous le nom de *fièvre double-tierce de mauvais genre*, à la Martinique, ſous celui de *fièvres jaunes*, & à la Guadeloupe, ſous la dénomination de *Cauſos*, enlèvent les hommes les plus précieux de ces poſſeſſions éloignées, trop ſouvent ſans que ceux qui les traitent ſe doutent que leurs malades ſoient frappés de maladie maligne.

En général, il y a beaucoup de maladies dans les Colonies, beaucoup trop de gens qui ſe mêlent de guérir, & très-peu d'obſervateurs. Cependant, en aucun tems, l'obſervation ne fut plus néceſſaire pour ſe garantir de l'eſprit de ſyſtême & d'erreur, qui, de nos jours, a uſurpé l'empire des ſciences & des arts, & qui, de la Capitale & de nos Provinces, a paſſé dans les Colonies.

Quoique ce ſoit principalement par le coup-d'œil & le tact que les différences dans ces cas difficiles ſont apperçues, & que l'un & l'autre ſe tranſmettent diffici-

lement, cependant avec des préceptes ſages, fondés ſur les principes de la phyſique, de la raiſon, & ſur l'expérience, en mettant au moins les gens inſtruits en état de juger, on diminuera beaucoup le nombre des victimes de cette groſſière ignorance, qui, depuis l'établiſſement des Colonies, fait leur déſolation.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans les détails des propriétés de chaque production médicinale de nos colonies, le réſultat de nos obſervations ſur cette partie de la médecine, relativement à ces climats, ſuffira pour faire juger de l'inutilité de la plupart des médicamens qu'on y envoie, entre leſquels il en eſt un très-petit nombre dont la ſupériorité ſoit aſſez marquée pour leur mériter la préférence ſur ceux de ces pays mêmes.

Je commencerai par les purgatifs qui peuvent ſuppléer efficacement ceux qu'on y tranſporte, & dont la conſommation eſt très-conſidérable. On verra

que ces remèdes indigènes, pour devenir d'un usage aussi fréquent que ceux qu'on emploie journellement, n'ont besoin que d'hommes capables de les préparer, & d'en faire une juste application dans le traitement des maladies.

Le premier de ces remèdes, celui dont la vertu est la plus éprouvée, est la liane purgative, si commune dans nos Colonies, & principalement dans tout l'Archipel de l'Amérique.

Les lianes de toutes espèces sont également multipliées en Asie, en Afrique & en Amérique : elles ont toutes des propriétés marquées, principalement les lianes à ail, à squine, à vers, à savon, *au mal aux yeux*, à serpent, à caleçon, à Minguet (1). Il en est ainsi d'une infinité d'autres qui ne sont encore employées que dans les arts, parce qu'on

---

(1) La liane à Minguet existe dans toutes nos Colonies, quoique le particulier qui lui a donné son nom n'ait parlé que de celle qu'il a découverte à Saint-Domingue,

n'a encore rien fait pour découvrir leurs vertus médicinales, & que l'on ignore jusqu'aux principes qui les constituent.

La liane purgative mérite par ses propriétés, comme la racine de jalap, d'être placée à la tête des drastiques résineux: l'un & l'autre sont d'excellens purgatifs, & viennent dans les mêmes climats. Administrés à petite dose, ils sont également atténuans, fondans, apéritifs puissans; mais pour tirer parti de ce remède, & lui donner dans le commerce le rang qu'il y doit avoir, il faut dans chaque ville de nos Colonies, au moins un Apothicaire-Chimiste, capable de préparer en grand toutes ces productions.

On se sert déja avec succès des feuilles de liane pilées, pour guérir les vieux ulcères, comme de celles du médecinier, du karatas, de l'herbe-à-bled, & autres semblables, qui conviennent sur-tout lorsque les chairs ont besoin d'être ranimées, principalement chez les pituiteux, les bouffis & les scorbutiques; & c'est

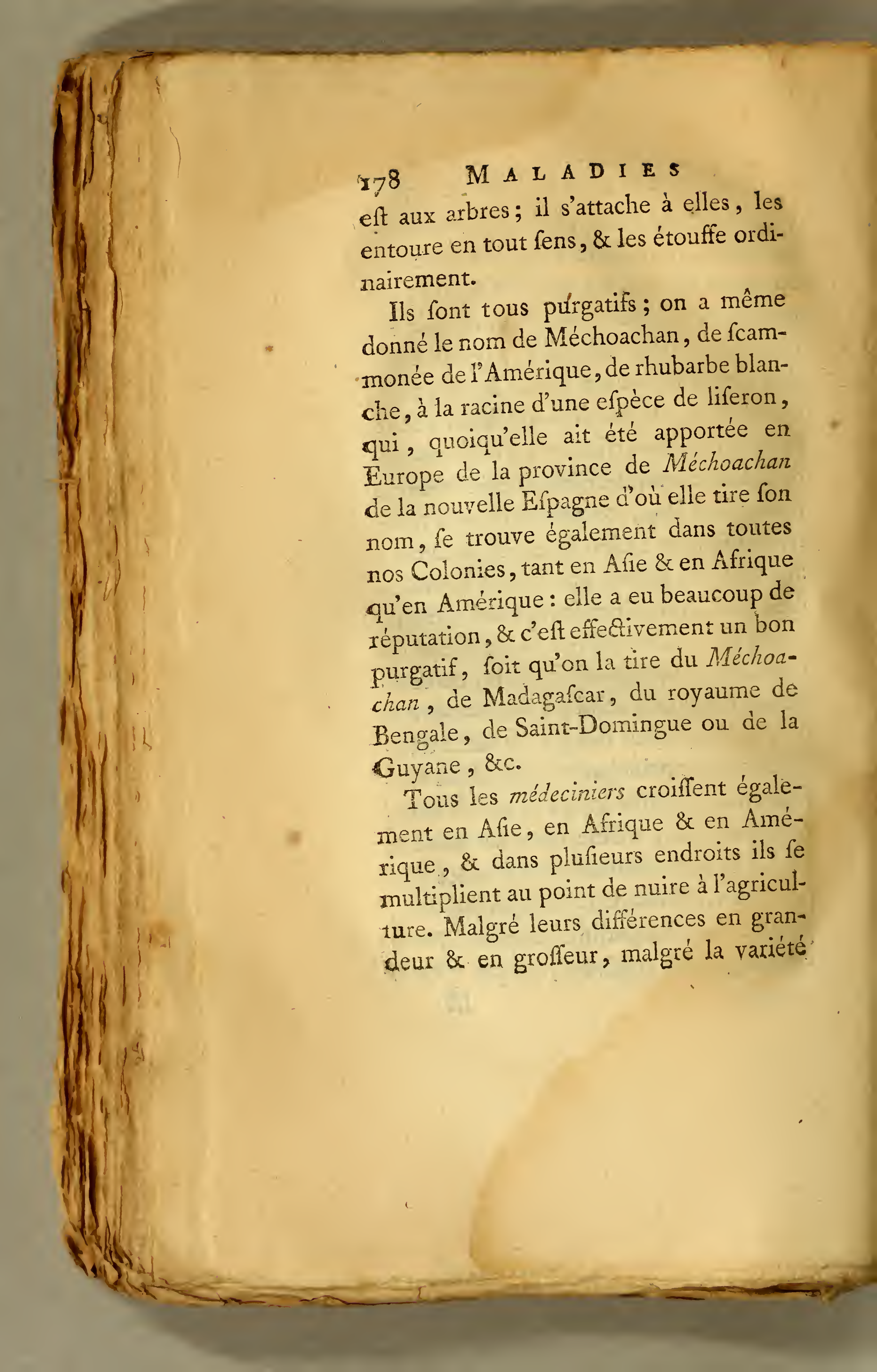
d'après ces expériences, que, malgré mon respect pour les Savans qui ont écrit sur ces matières, je ne crois point que la liane ait fait partie des plantes avec le suc desquelles les sauvages empoisonnoient leurs flèches : le plus souvent même ces sortes de blessures ne deviennent mortelles, que parce qu'elles sont petites & profondes, & qu'elles ne peuvent être telles, sans intéresser des parties aponévrotiques ou tendineuses, qui, dans ces climats, sont presque toujours suivies du tétanos, lorsque l'on ne se décide pas sur le champ à les dilater par des incisions capables de prévenir l'étranglement & tous les accidens funestes qui en sont la suite inévitable.

La liane purgative, ainsi que toutes les substances végétales qui fournissent par l'expression un suc laiteux ou jaunâtre, sont *gommo-résineuses*, & conséquemment purgatives. Pour être administrées à l'intérieur, elles ont besoin de correctifs, tels que les sels fixes que l'on retire de

toutes

toutes les ſubſtances végétales par l'incinération, ou d'être triturées avec les corps muqueux, comme les ſucres, le miel & autres de même nature : par ce moyen, on les neutraliſe, pour ainſi dire, on émouſſe au moins leurs particules âcres, de manière qu'elles ne ſont plus ſuſceptibles d'irriter, d'enflammer, & d'occaſionner des déſordres à l'eſtomac & aux inteſtins, comme cela n'eſt malheureuſement arrivé que trop ſouvent, avant que la chimie eût éclairé la médecine ſur l'adminiſtration des médicamens.

Après avoir indiqué les moyens de connoître les purgatifs majeurs, ou draſtiques réſineux, celui de les corriger & de s'en ſervir ſans danger, il ſuffit d'indiquer ici les principaux, ceux dont l'action eſt la plus marquée, & qui ſe trouvent par-tout, même dans les haies & ſur les grands chemins ; tels ſont les liſerons qui viennent dans les lieux incultes, comme dans les jardins. Le petit liſeron eſt aux plantes cultivées, ce que la liane



eſt aux arbres ; il s'attache à elles, les entoure en tout ſens, & les étouffe ordinairement.

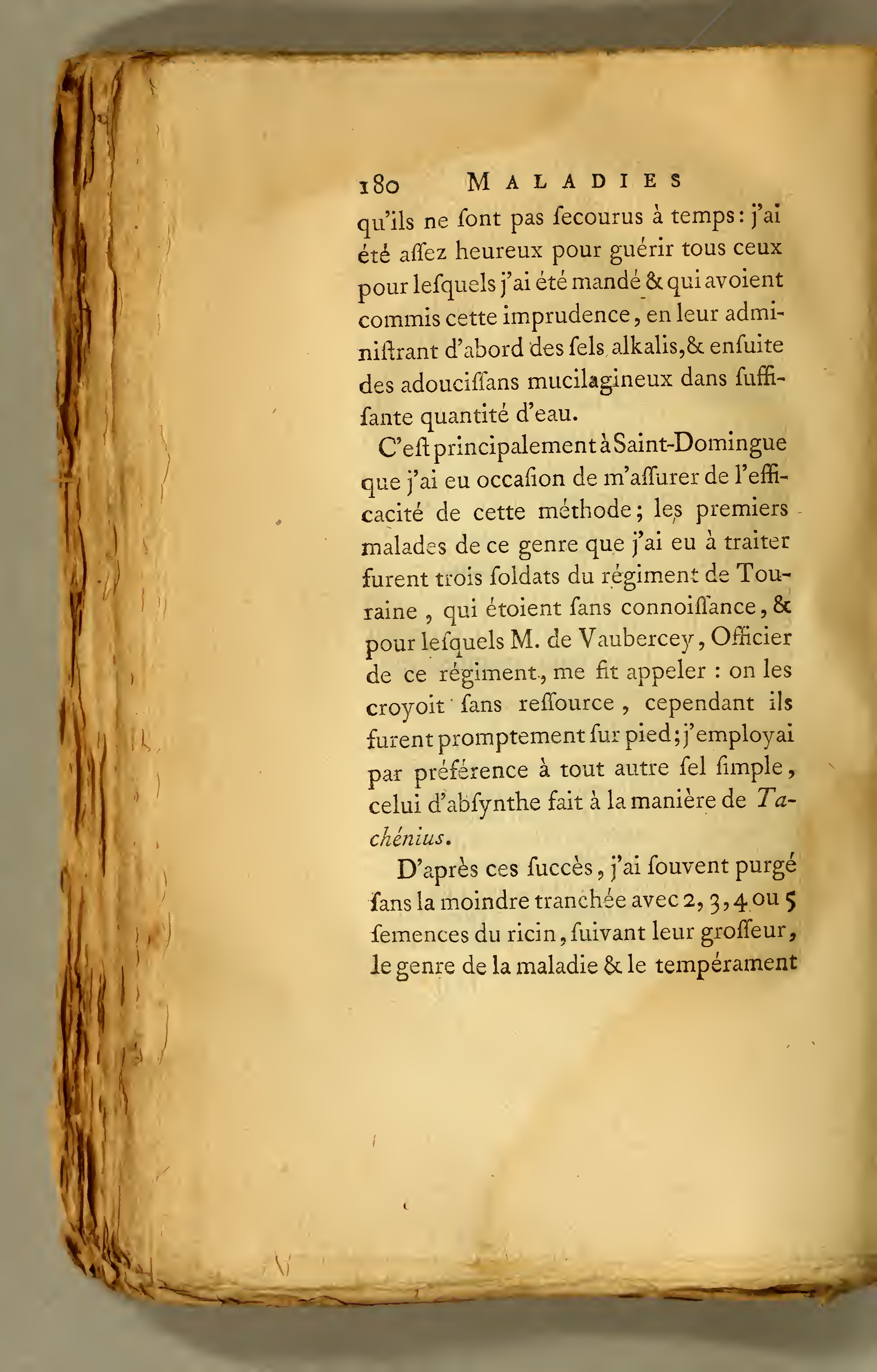
Ils ſont tous purgatifs ; on a même donné le nom de Méchoachan, de ſcammonée de l'Amérique, de rhubarbe blanche, à la racine d'une eſpèce de liſeron, qui, quoiqu'elle ait été apportée en Europe de la province de *Méchoachan* de la nouvelle Eſpagne d'où elle tire ſon nom, ſe trouve également dans toutes nos Colonies, tant en Aſie & en Afrique qu'en Amérique : elle a eu beaucoup de réputation, & c'eſt effectivement un bon purgatif, ſoit qu'on la tire du *Méchoachan*, de Madagaſcar, du royaume de Bengale, de Saint-Domingue ou de la Guyane, &c.

Tous les *médeciniers* croiſſent également en Aſie, en Afrique & en Amérique, & dans pluſieurs endroits ils ſe multiplient au point de nuire à l'agriculture. Malgré leurs différences en grandeur & en groſſeur, malgré la variété

de leurs feuilles & de leurs fruits, & quoique les uns ſoient réputés poiſons, & les autres remèdes, ils ſont tous plus ou moins purgatifs majeurs de la première claſſe; leur action eſt plus ou moins vive, en raiſon de la quantité de parties réſineuſes qu'ils contiennent, attendu que tous les évacuans préparés & adminiſtrés convenablement guériſſent, tandis que pris en trop grande quantité ou ſans correctifs ils ſont réellement poiſons (1).

Par exemple, le fruit du grand médecinier ou ricin, dont le goût approche de celui de la noiſette, fait périr ceux qui en mangent une certaine quantité, lorſ-

(1) La rôtie au vin, conſeillée par M. Poupée Deſportes, page 5 de ſon troiſième volume, ne ſauroit remédier aux ſuites fâcheuſes des ſuperpurgations qui ſuivent l'uſage des draſtiques réſineux ſans correctifs: ce ſont les acides qu'il faut employer en boiſſons, en lavemens, il eſt même eſſentiel de répandre du vinaigre dans l'atmoſphère de l'appartement du malade, en en verſant ſur des pelles rouges. On voit que les reſſources de la chimie étoient bien peu connues dans les Colonies du temps de M. Deſportes.



qu'ils ne ſont pas ſecourus à temps : j'ai été aſſez heureux pour guérir tous ceux pour leſquels j'ai été mandé & qui avoient commis cette imprudence, en leur adminiſtrant d'abord des ſels alkalis, & enſuite des adouciſſans mucilagineux dans ſuffiſante quantité d'eau.

C'eſt principalement à Saint-Domingue que j'ai eu occaſion de m'aſſurer de l'efficacité de cette méthode ; les premiers malades de ce genre que j'ai eu à traiter furent trois ſoldats du régiment de Touraine, qui étoient ſans connoiſſance, & pour leſquels M. de Vaubercey, Officier de ce régiment, me fit appeler : on les croyoit ſans reſſource, cependant ils furent promptement ſur pied ; j'employai par préférence à tout autre ſel ſimple, celui d'abſynthe fait à la manière de *Tachénius*.

D'après ces ſuccès, j'ai ſouvent purgé ſans la moindre tranchée avec 2, 3, 4 ou 5 ſemences du ricin, ſuivant leur groſſeur, le genre de la maladie & le tempérament

du malade, en les triturant dans un mortier de marbre avec deux gros de ſemences, ſoit de citrouille, de courges, de melons ou de concombres, qui croiſſent dans toutes les Colonies, quatre gros de ſucre & quatre onces d'eau.

Cependant, dans tous ces climats, le ſeul nom de ricin fait frémir le plus grand nombre, tandis que dans ces mêmes lieux les ènfans qui ont des vers ſont purgés avec l'huile que l'on tire de la graine du *palma-chriſti*, qui eſt une des petites eſpèces de médecinier; on la donne même avec ſuccès à petite doſe pour s'oppoſer à la régénéreſcence des vers, & elle eſt effectivement anthelmintique, puiſqu'elle augmente le ton & le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins, que les chaleurs de ces climats & la manière de vivre relâchent continuellement, ſur-tout chez les enfans.

Ainſi la liane purgative, les liſerons & les pignons d'Inde, ſont draſtiques réſineux, conſéquemment les premiers du

remedium movens. Viennent enſuite la racine d'acajou, de nicotiane, de tithymales, la gratiole & le glaïeul; on trouve même dans preſque toutes ces contrées quelques eſpèces de ſéné ſauvage & d'ipécacuanha, dont des hommes inſtruits, ſages & laborieux, peuvent tirer parti, ſoit qu'ils en compoſent des ſirops ou des électuaires, ou qu'ils les adminiſtrent en poudre, toutefois en obſervant que les principes actifs des fleurs, des feuilles & des racines de quelques-unes de ces ſubſtances y ſont dans des proportions ſi différentes, que quelques Auteurs ont penſé que leurs vertus & leurs propriétés n'étoient pas les mêmes; mais j'ai obſervé qu'elles ne différoient que du plus au moins, & que ces différences dépendent preſque toujours de la manière dont on fait l'extraction de leurs principes. Il y a dans toutes ces contrées un grand nombre de plantes qui n'ont de vertu que par leurs parties volatiles, leſquelles s'évaporent & ſe diſ-

ſipent entièrement par l'ébullition : tels ſont les crucifères, les aromatiques, & même le plus grand nombre des acides que l'on retire des citrons, de l'ananas, & ſur-tout du tamarin, qui par-là perd entièrement ſes propriétés antiputrides.

Les purgatifs mineurs ſont la caſſe & le tamarin. Le caſſier ou caneficier eſt indigène ou naturaliſé dans toute l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, & partout d'une grande reſſource dans le traitement des maladies aiguës : on ſe ſert de ſes fleurs, de ſes feuilles & de ſes fruits. Avec ſes fleurs, on peut préparer un ſirop auſſi bon que le ſont en Europe nos ſirops purgatifs, tels que ceux de pêcher & de roſes pâles.

Le tamarin vient également dans toutes ces contrées, & quoiqu'il y ſoit un peu moins purgatif que celui du Levant, il n'en eſt pas moins précieux. Son goût eſt excellent : il tempère l'âcreté des humeurs, rafraîchit ſans rebuter les eſtomacs ; & dans les maladies inflam-

matoires, dans celles ſur-tout qui ſont compliquées, il diſpoſe les premières voies à recevoir ſans danger des remèdes plus actifs; de ſorte que l'uſage du tamarin eſt en quelque manière préparatoire de l'émétique & de l'ipécacuanha, lorſque ces remèdes actifs doivent être administrés comme évacuans; mais, je le répète, il faut abſolument que cette préparation ſe faſſe à froid. La meilleure manière, après en avoir ôté les graines, eſt d'en diviſer la pulpe avec de l'eau dans un mortier de bois ou de verre, à la doſe de deux, trois à quatre onces par pinte d'eau, ſuivant que la pulpe de ce fruit eſt plus ou moins acide, & ſelon l'exigence des cas, en obſervant de ne jamais ſe ſervir pour cette diviſion, de mortiers de pierre ou de métal, attendu que tous les acides, même ceux qui ſont tirés des végétaux, agiſſent ſur ces ſubſtances, & peuvent, ſur-tout avec le cuivre, devenir des remèdes dangereux.

Le *coqueret* ou *alkekenge* ſe trouve

dans toutes nos Colonies : il eſt apéritif. On l'emploie ſouvent dans les douleurs de rhumatiſme & pour les gravelleux.

Il en eſt ainſi de *l'herbe à collet*, qui eſt diurétique à un très-haut degré, ſurtout ſa racine : l'extraction doit s'en faire à froid.

L'*eupatoire* vient également dans toutes nos colonies : à Saint-Domingue on lui a donné le nom de *langue-à-chat*. Elle eſt regardée comme un excellent apéritif, un des meilleurs vulnéraires : elle eſt auſſi emménagogue dans le chloroſis, où l'eſtomac fait mal ſes fonctions, parce qu'elle eſt tonique à un aſſez haut degré. Je m'en ſuis bien trouvé en lavemens dans les anciennes diarrhées, principalement lorſque le ſiége du mal eſt dans les gros inteſtins (1). En un mot,

(1) Dans ces circonſtances, il eſt eſſentiel d'examiner attentivement les qualités des déjections. Dans toutes nos Colonies j'ai fait principalement la médecine de conſultation, & dès mon arrivée à Saint-Domingue, je fus mandé pour M. Morand de la Sauvagère, qui étant dans un cas

l'eupatoire eſt d'un grand uſage dans des maladies différentes, & elle mérite en effet d'être employée toutes les fois que le ton & le reſſort de la fibre ont beſoin d'être augmentés.

Toutes les eſpèces de thym, celui de Crète ou de Candie, comme le thym des jardins & autres, croiſſent abondamment dans tous les pays chauds, ſurtout dans les lieux incultes : leur odeur

ſemblable & tellement exténué par une dyſſenterie, qu'on le regardoit comme un homme perdu, particulièrement parce qu'il rendoit le ſang pur; je fus d'un avis contraire, attendu que le ſang qui vient de loin, c'eſt-à-dire des inteſtins grêles, eſt toujours mêlé, tandis que celui des gros boyaux ne l'eſt pas, & que dans ce dernier cas on a l'avantage de porter le remède ſur le mal même, par le moyen des lavemens; ce qui ne peut avoir lieu lorſque le ſiège du mal eſt aux menus boyaux, à cauſe de la valvule du cœcum. Ce moyen réuſſit chez M. Morand, malgré ſa poſition déſeſpérée; les lavemens compoſés d'après la nature des déjections, & un régime convenable le mirent en état de partir pour France où la fraîcheur de l'air a achevé ſa guériſon. J'en ai pluſieurs autres exemples, tant à Saint-Domingue que dans nos autres Colonies. Le plus ſouvent même les malades ne ſont point obligés de repaſſer en France; l'air de la montagne leur ſuffit.

eſt ſuave ; ils parfument les ſavannes comme les jardins : mais leurs propriétés médicinales, comme leur odeur, ſont plus ou moins marquées, en raiſon de la diverſité des lieux, quoiqu'ils ſoient tous aromatiques, ſtomachiques excellens.

L'*herbe à bled* eſt plus ou moins commune dans toutes nos poſſeſſions, ſuivant la diverſité de leur ſol : elle eſt également tonique, & pourroit être employée dans beaucoup de circonſtances.

Le ſucrier de montagne eſt un des plus grands & des plus beaux arbres de l'Archipel de l'Amérique, on le trouve auſſi en Aſie & en Afrique ; mais il y eſt plus rare. Les différens uſages auxquels il eſt propre, le rendent infiniment précieux, principalement le baume que l'on retire par inciſion de ſon écorce, & auquel on a donné le nom de *baume ſucrier*.

A Saint-Domingue on l'appelle *bois à cochon*, parce que les cochons marons bleſſés par les chaſſeurs, ſe guériſſent en

tirant avec leurs défenſes le ſuc gommeux de l'écorce de cet arbre, qu'ils étendent ſur leurs plaies ; auſſi le baume ſucrier eſt-il regardé par les anciens colons comme ſouverain pour toutes ſortes de bleſſures.

Mais il convient encore mieux à l'intérieur, dans tous les cas où la fibre a perdu de ſon ton & de ſon reſſort, & dans leſquels on emploie avec ſuccès les toniques ſous les dénominations d'apéritifs, d'hépatiques, de fébrifuges, d'amers, &c.

Je lui ai ſur-tout vu opérer de prompts & bons effets dans les maux d'eſtomac cauſés par les mauvaiſes digeſtions, que l'on éprouve ſi ſouvent dans les pays chauds, particulièrement les gourmands & ceux qui ne broient pas leurs alimens.

Le baume ſucrier étant très-amer, & ayant beaucoup de parties volatiles, il ſeroit difficile de le prendre autrement qu'en bol avec le ſucre en poudre.

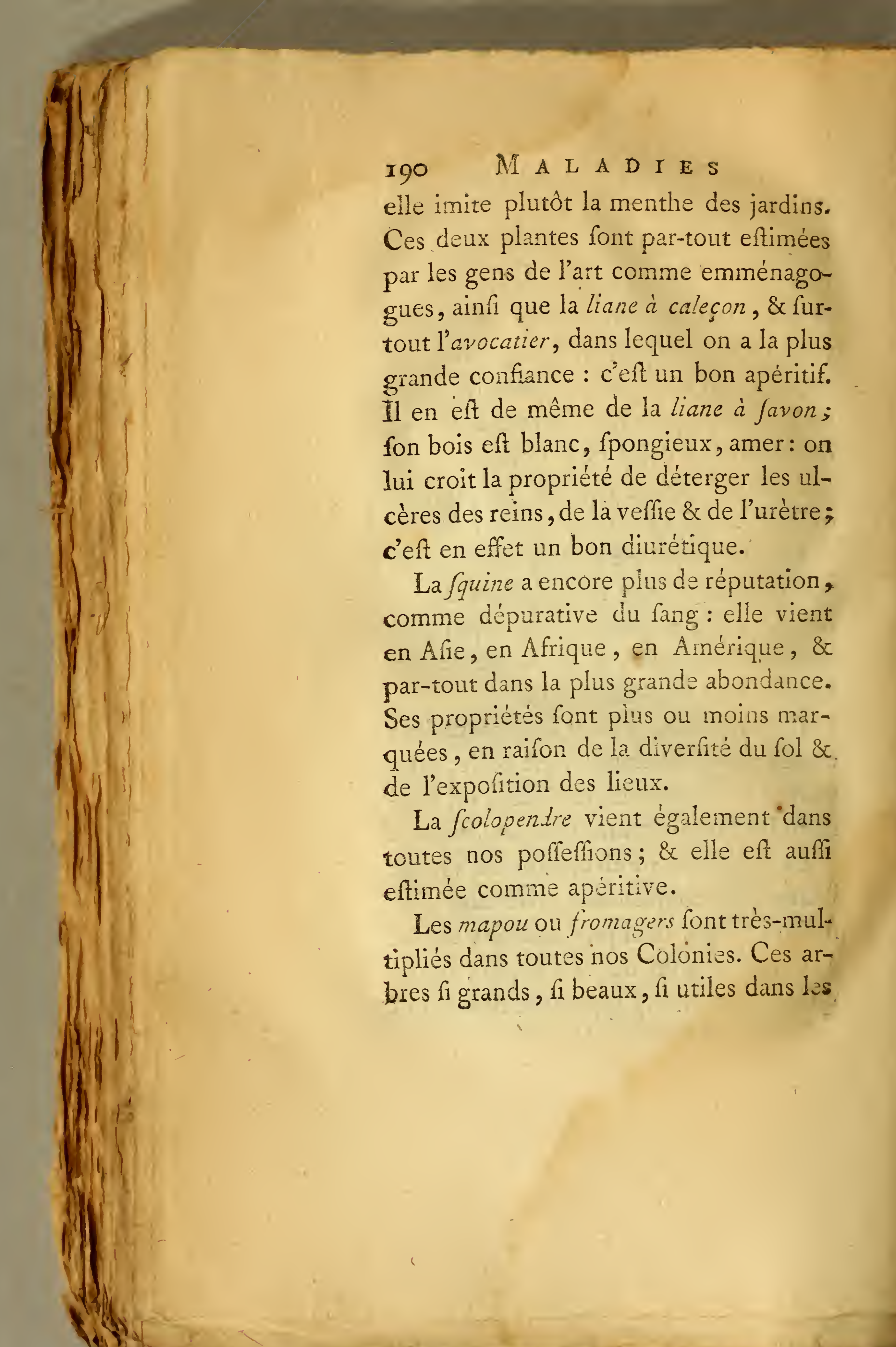
L'arbre connu à l'Amérique ſous le nom de *bois-marie*, eſt un des plus beaux

des Antilles : on le trouve, comme le ſucrier des montagnes, également en Aſie & en Afrique. On retire de ſon écorce, par inciſion, un ſuc gommeux verdâtre qui s'épaiſſit. En général les François en font peu ou point d'uſage; mais les Eſpagnols le préfèrent au baume du Pérou & à celui de Copahu : ils lui ont enfin reconnu tant de propriétés, qu'ils l'ont appelé *Balſamum del Maria.*

Le *pois puant* eſt connu dans toutes nos Colonies pour un excellent apéritif : ſa racine a beaucoup de réputation comme diurétique, & elle la mérite : ſes feuilles ſont très-réſolutives.

Le *chardon étoilé* vient également dans toutes nos poſſeſſions : il eſt petit, rampant & très-piquant; ſon odeur eſt très-forte. Il eſt très-commun dans les *ſavannes.*

La *méliſſe puante* eſt connue dans toute l'Amérique comme dans nos autres poſſeſſions : dans quelques endroits on lui a donné le nom de véronique, quoiqu'elle n'en ait ni l'apparence ni la fleur;



elle imite plutôt la menthe des jardins. Ces deux plantes ſont par-tout eſtimées par les gens de l'art comme emménagogues, ainſi que la *liane à caleçon*, & ſurtout l'*avocatier*, dans lequel on a la plus grande confiance : c'eſt un bon apéritif. Il en eſt de même de la *liane à ſavon ;* ſon bois eſt blanc, ſpongieux, amer : on lui croit la propriété de déterger les ulcères des reins, de la veſſie & de l'urètre ; c'eſt en effet un bon diurétique.

La *ſquine* a encore plus de réputation, comme dépurative du ſang : elle vient en Aſie, en Afrique, en Amérique, & par-tout dans la plus grande abondance. Ses propriétés ſont plus ou moins marquées, en raiſon de la diverſité du ſol & de l'expoſition des lieux.

La *ſcolopendre* vient également dans toutes nos poſſeſſions ; & elle eſt auſſi eſtimée comme apéritive.

Les *mapou* ou *fromagers* ſont très-multipliés dans toutes nos Colonies. Ces arbres ſi grands, ſi beaux, ſi utiles dans les

arts, ne le ſont pas moins en médecine, & d'un uſage journalier, comme apéritifs & adouciſſans, &c.

L'*herbe - aux - charpentiers* croît dans toutes nos Colonies; elle ſe cultive dans les jardins, quoiqu'elle ſe trouve également dans les champs & le long des haies : elle eſt apéritive à un haut degré.

Toutes les eſpèces d'*aloès* ſont indigènes dans les climats chauds; & quoique l'on donne la préférence dans le commerce à celui de l'île Socotra, il n'en eſt pas moins vrai que l'aloès d'Afrique eſt auſſi beau & auſſi parfait : je préférerois même celui du Cap de Bonne-Eſpérance, tant il eſt tranſparent, & parce qu'il n'y coûte que 12 à 15 ſ. la livre (1). C'eſt de là qu'on devroit le tirer pour les îles de France & de Bourbon, & pour nos établiſſemens dans l'Inde, juſqu'à ce que nous ayons dans chaque ville de nos Colonies un Chimiſte capable d'extraire les ſucs des aloès qui ſe trou-

(1) Argent de France.

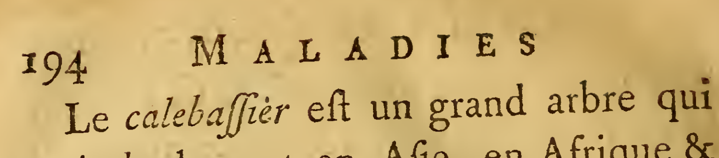
vent dans toutes nos possessions, ou plutôt qui veuille en prendre la peine, puisqu'il ne s'agit pour cela que d'exprimer le suc de cette plante, & de le faire évaporer jusqu'à consistance d'extrait. Par ce moyen nous cesserions de payer cette drogue jusqu'à six francs la livre, pour la renvoyer ensuite à grands frais, & avec beaucoup d'inconvéniens, dans les lieux de son origine (1).

L'aloès est purgatif, stomachique excellent, discussif, antiputride, vermifuge à un très-haut degré. Il n'y a point de remède plus employé en médecine, & qui mérite plus de l'être, sur-tout dans les Colonies, où, par les chaleurs excessives & les transpirations continuelles, la fibre est presque toujours au dessous du ton qu'elle doit avoir. Quoique je

(1) Il en est ainsi des préparations dans lesquelles entrent ou peuvent entrer la rose & l'œillet qui se trouvent dans plusieurs de nos Colonies & notamment aux îles de France & de Bourbon, où presque toutes les haies qui bordent les chemins sont faites d'une espèce de ces mêmes rosiers employés en médecine.

faſſe grand cas & grand uſage de l'aloès ; je ne l'emploie jamais comme purgatif; mais dans le traitement des maladies chroniques, il entre dans preſque toutes mes formules, principalement pour les femmes, les enfans, & ſur-tout pour les Nègres, dont les humeurs ſont toujours dans un état de dépravation tendant à la putridité, & particulièrement aux maladies vermineuſes, tant par l'inſipidité de leur nourriture, & ſon peu d'élaboration, que par pluſieurs autres cauſes dont le détail ſeroit ici déplacé.

Je me permettrai ſeulement d'obſerver que dans toutes nos Colonies & ſur toutes les habitations, je conſeillois, comme antivermineux, de donner tous les matins à chaque Négrillon une cuillerée de tafia, dans lequel on avoit diſſous un gros d'aloès par pinte, & que par-tout où l'on a ſuivi exactement cette méthode, on a eu la ſatisfaction de prévenir ou au moins de diminuer conſidérablement leurs maladies.



Le *calebassièr* est un grand arbre qui croît également en Asie, en Afrique & en Amérique. La plupart des habitans de ces trois parties du monde regardent la pulpe de son fruit comme une panacée pour un grand nombre de maladies, & principalement pour celles de la poitrine.

La liqueur contenue dans la calebasse s'administre de diverses manières ; mais de toutes ces préparations, celle qui est le plus en usage est le sirop. La calebasse est apéritive à un assez haut degré : elle convient aux tempéramens mous, pituiteux ; mais elle réussit rarement, malgré sa réputation, parce qu'on ne l'administre le plus souvent que dans la suppuration des poumons, & sur-tout dans la pulmonie.

L'expérience a prouvé qu'il n'en seroit pas de même, si les malades faisoient usage de ce remède dès que la poitrine commence à s'affecter, avant que la fièvre ne devienne lente, & sur-

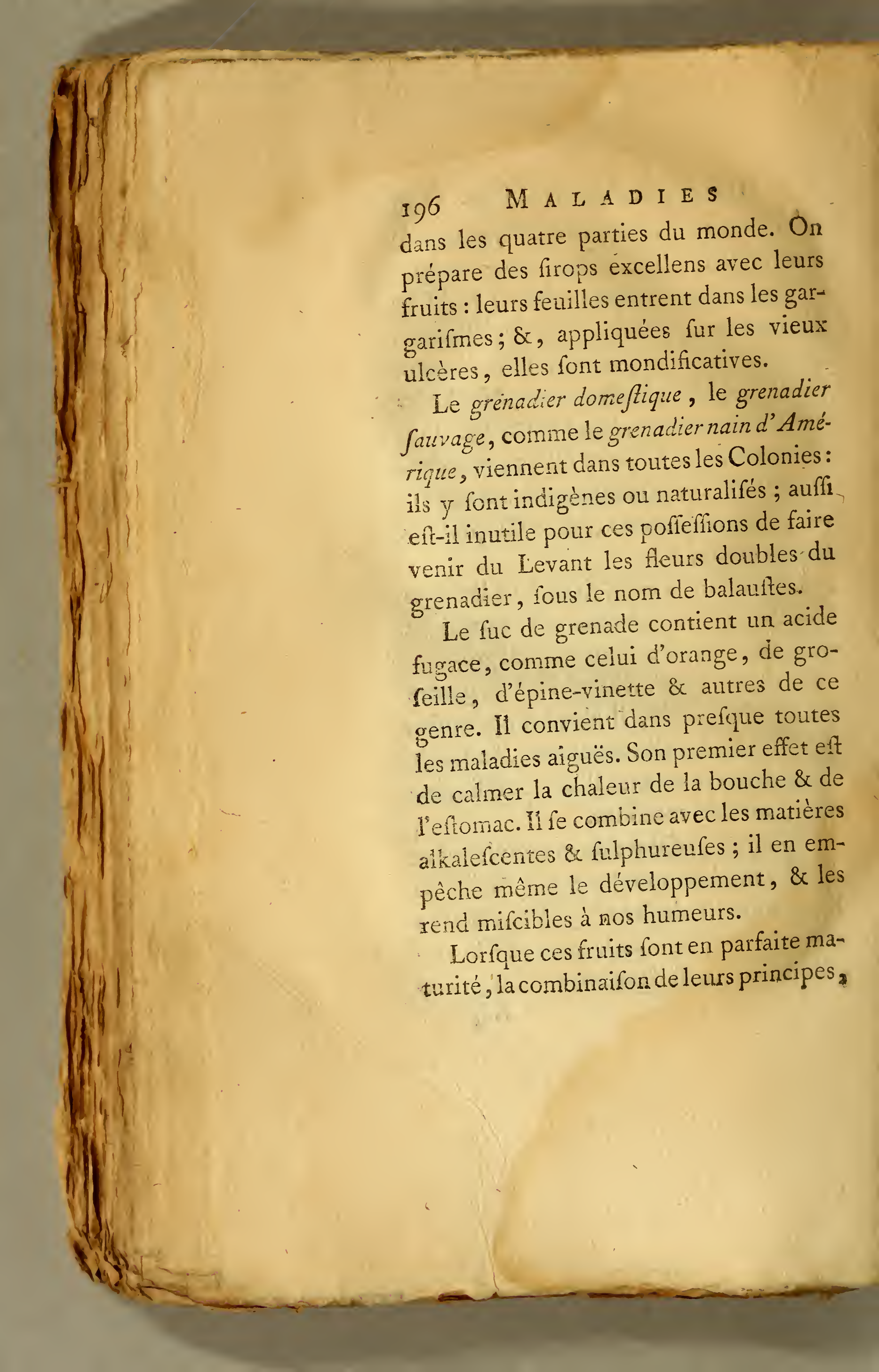
tout avant que la ſueur nocturne & le dévoiement colliquatif ne ſurviennent.

Toutes les eſpèces de ſauges croiſſent dans les pays chauds, & quoiqu'elles diffèrent par la forme & la couleur de leurs feuilles, ſuivant la diverſité du ſol & des degrés de chaleur, leurs fleurs ſont toutes reſſemblantes entre elles; cependant à raiſon de ces diverſités, elles ſont plus ou moins odorantes, & auſſi plus ou moins cordiales.

L'*épine jaune* croît dans tous les pays chauds; elle a des racines aſſez groſſes, & qui ſont apéritives à un haut degré.

Quoique le maïs vienne dans les quatre parties du monde, il n'en eſt pas moins propre dans les climats chauds, à adoucir l'âcreté des humeurs. Il devient diurétique, apéritif excellent.

Toutes les eſpèces de *ronces* viennent également dans tous les pays : l'acide de leurs fruits & de leurs feuilles eſt aſſez développé pour rougir par-tout le papier bleu : auſſi ſont-elles aſtringentes



dans les quatre parties du monde. On
prépare des ſirops excellens avec leurs
fruits : leurs feuilles entrent dans les gar-
gariſmes ; &, appliquées ſur les vieux
ulcères, elles ſont mondificatives.

Le *grenadier domeſtique*, le *grenadier*
ſauvage, comme le *grenadier nain d'Amé-*
rique, viennent dans toutes les Colonies :
ils y ſont indigènes ou naturaliſés ; auſſi
eſt-il inutile pour ces poſſeſſions de faire
venir du Levant les fleurs doubles du
grenadier, ſous le nom de balauſtes.

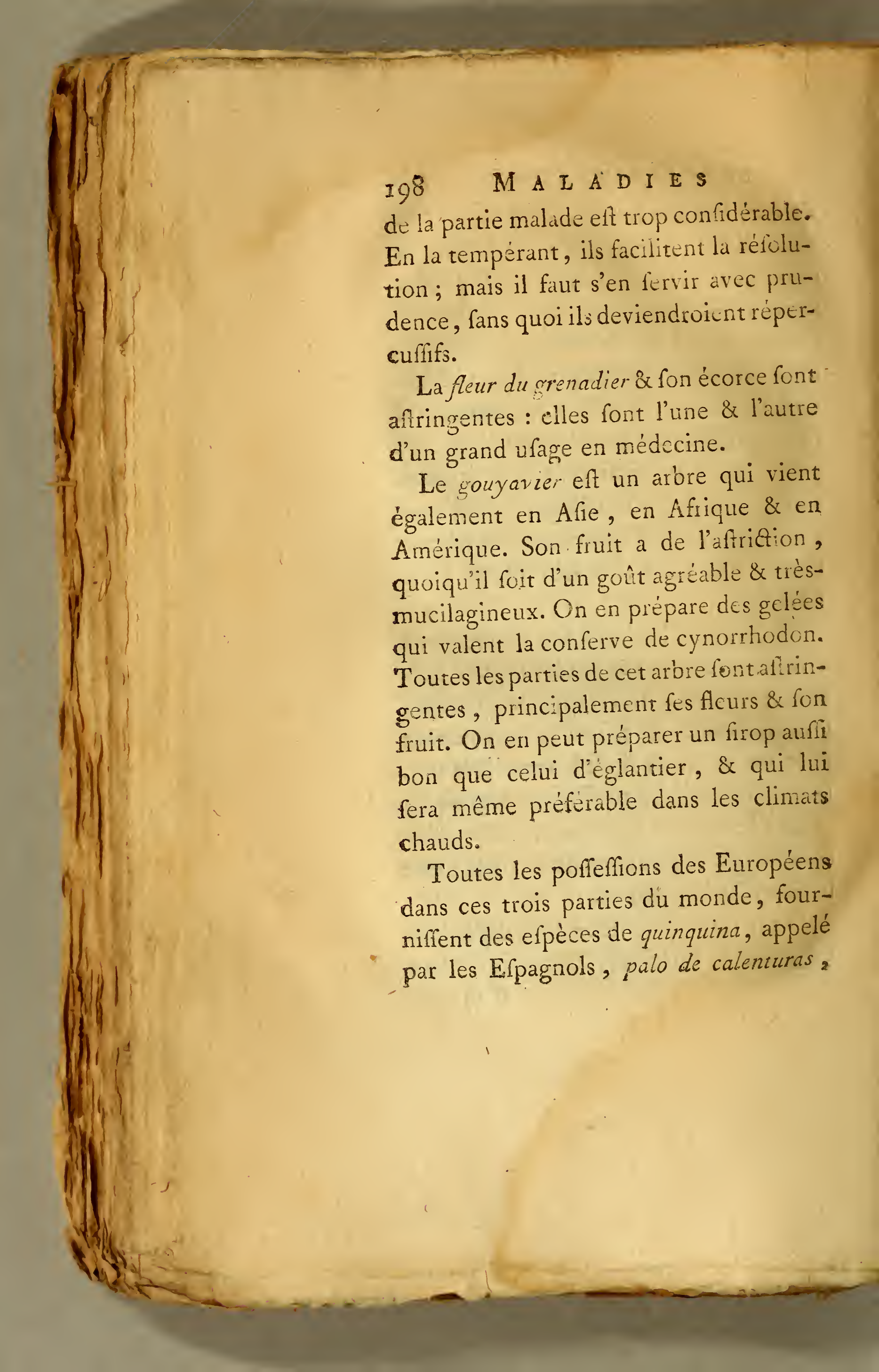
Le ſuc de grenade contient un acide
fugace, comme celui d'orange, de gro-
ſeille, d'épine-vinette & autres de ce
genre. Il convient dans preſque toutes
les maladies aiguës. Son premier effet eſt
de calmer la chaleur de la bouche & de
l'eſtomac. Il ſe combine avec les matières
alkaleſcentes & ſulphureuſes ; il en em-
pêche même le développement, & les
rend miſcibles à nos humeurs.

Lorſque ces fruits ſont en parfaite ma-
turité, la combinaiſon de leurs principes,

de leur huile ſur-tout, eſt parfaite : ils rafraîchiſſent, tempèrent, calment, & s'oppoſent à la putréfaction : auſſi le plus ſouvent les malades les deſirent-ils avec paſſion. Je n'ai jamais compris pourquoi, dans ces circonſtances, quelques Médecins préfèrent les acides minéraux, qui ne rempliſſent pas les mêmes indications, parce qu'ils ne ſont qu'acides étendus d'eau, privés de mucilage, & qui ſont plus convenables dans les cas d'hémorrhagie, où l'on a beſoin d'une forte aſtriction.

En général, les fruits conviennent aux tempéramens gras & pituiteux, aux perſonnes qui ont des rapports alkalins, chez leſquelles les urines ſe corrompent promptement, & dont les matières ſtercorales ont beaucoup d'odeur. Les petits enfans les aiment beaucoup, ainſi que les acerbes, parce que leurs fibres molles ont beſoin d'être animées.

On ſe ſert quelquefois auſſi des acides végétaux à l'extérieur, lorſque la chaleur



de la partie malade eſt trop conſidérable. En la tempérant, ils facilitent la réſolution ; mais il faut s'en ſervir avec prudence, ſans quoi ils deviendroient répercuſſifs.

La *fleur du grenadier* & ſon écorce ſont aſtringentes : elles ſont l'une & l'autre d'un grand uſage en médecine.

Le *gouyavier* eſt un arbre qui vient également en Aſie, en Afrique & en Amérique. Son fruit a de l'aſtriction, quoiqu'il ſoit d'un goût agréable & très-mucilagineux. On en prépare des gelées qui valent la conſerve de cynorrhodon. Toutes les parties de cet arbre ſont aſtringentes, principalement ſes fleurs & ſon fruit. On en peut préparer un ſirop auſſi bon que celui d'églantier, & qui lui ſera même préférable dans les climats chauds.

Toutes les poſſeſſions des Européens dans ces trois parties du monde, fourniſſent des eſpèces de *quinquina*, appelé par les Eſpagnols, *palo de calenturas*,

(bois des fièvres). A Saint-Domingue, on en connoît quatre eſpèces : savoir, le quinquina, arbriſſeau appelé par les naturels *oulikaëra ;* enſuite le quinquina des montagnes ; puis le petit quinquina ; enfin, le faux quinquina que les naturels nomment *ouletouhou.*

Il en eſt ainſi du *quaſſia*, ou bois amer, découvert à Surinam, il y a environ 20 ans, par le Nègre *Quaſſi.* C'eſt la racine d'une eſpèce de quinquina, qui ſe trouve auſſi à la Guiane, & même dans nos îles de l'archipel de l'Amérique.

Elle imprime ſur la langue le ſentiment d'une forte amertume. L'extraction de ſes principes doit être faite à froid. Chaque once de ce bois contient environ 40 grains d'extrait ſavonneux, exceſſivement amer.

Le *quaſſia* eſt tonique à un très-haut degré, ſtomachique excellent ; & quoique l'amertume ne ſoit pas unie au principe aſtringent dans le quaſſia, comme elle l'eſt dans l'écorce du Pérou, quelques

Praticiens (1) le regardent comme meilleur fébrifuge. Ils l'emploient non-seulement dans le traitement des fièvres intermittentes, mais encore dans celui des fièvres continues. Les Médecins-Chimistes se serviront dans la suite, des fleurs, des feuilles & de toutes les autres parties du quassia, qui ont plus ou moins de propriétés, en raison de la diversité des lieux.

A la Guadeloupe & à la Martinique, on s'est servi avec succès de l'écorce d'un arbre, nommé dans ces Colonies *quinquina-piton*. M. Badier, voyer & habitant de la Guadeloupe, envoya à M. Mallet, Médecin de la Faculté de Paris, une branche, des feuilles, des fleurs, quelques fruits, avec une certaine quantité de l'écorce de cet arbre; & d'après l'examen, l'analyse & les applications qui en ont été faits, il résulte 1°. que le quinquina piton a les mêmes caractères bota-

(1) Voyez la thèse que soutint sur ce bois M. Bloom, à Upsal, en 1763.

niques que celui du Pérou ; 2°. que son écorce contient un principe savonneux amer, très-abondant, très-bien combiné & entièrement soluble dans l'eau froide ; 3°. qu'il a la propriété fébrifuge du quinquina du Pérou (1).

Toutes ces espèces de quinquina ont des propriétés marquées. On les emploie avec succès principalement sur les lieux mêmes ; mais l'écorce du Pérou bien choisie m'ayant mieux réussi, je lui donne la préférence ; &, comme dans ces climats, si l'on manquoit l'instant d'administrer ce remède, on ne le retrouveroit plus, & que le Médecin doit toujours saisir avec empressement l'occasion de changer en mieux l'état d'un malade, il

(1) Ce travail est consigné dans un mémoire de M. Mallet, lu à la séance publique de la faculté de Paris, pour l'année 1778. Les observations de pratique qui s'y trouvent, appartiennent à ce Médecin. C'est M. Descemet qui s'est occupé de l'examen botanique, & l'analyse chimique en a été faite par M. de la Planche, tous trois de la même faculté.

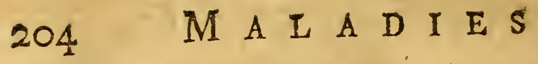
ne doit se servir des différens quinquina dont je viens de parler, que lorsque l'écorce précieuse du Pérou, de première qualité, lui manquera.

J'observerai que lorsque ces amers seront administrés en poudre, il est essentiel de les rendre aussi impalpables que l'amidon & le tabac d'Espagne. L'expérience m'a démontré qu'à ce degré de division, un demi-gros produit autant d'effet qu'un gros de poudre ordinaire de la même substance. C'est M. de la Planche, Apothicaire à Paris, qui m'a fourni le quinquina à ce degré de perfection.

Toutes les espèces de *citronnier* viennent également en Asie, en Afrique & dans tout l'archipel de l'Amérique. Ils y sont plus beaux que dans les pays méridionaux de l'Europe : leurs fleurs, leurs fruits, leurs feuilles, leurs écorces, leurs semences, & toutes les parties de l'arbre, contiennent plus de sels volatils ; leurs principes étant plus parfaitement combinés, ils ont aussi plus de propriétés.

L'acide de leurs fruits eſt infiniment plus agréable au goût ; leurs ſemences contiennent plus d'huile ; leur amertume eſt plus marquée. M. Deſportes aſſure même, page 48 de ſon 3e. volume, que l'écorce du citronnier pulvériſée lui a mieux réuſſi que le quinquina, dans le traitement des fièvres intermittentes. L'écorce du citronnier eſt effectivement très-cordiale, très-ſtomachique ; &, dans celles des fièvres intermittentes, où, pour diſſiper l'humeur fébrile, & procurer de bonnes digeſtions, il ne faut qu'augmenter le ton & le reſſort de l'eſtomac & des inteſtins, l'écorce du citronnier peut très-bien valoir le quinquina, remède précieux, je le répète, & d'un ſi grand uſage dans ces trois parties du monde, que l'on eſt ſouvent obligé de l'adminiſtrer dans les fièvres continues ; tant la fibre a beſoin d'être remontée dans ces climats.

Les trois eſpèces de *mangle* ou paletuviers, ſont très-multipliées en Aſie, en Afrique, & principalement dans toutes



les îles de l'Amérique, ils croiſſent ſur tous les bords de la mer, dans la mer même, & ſur les hauts fonds, pour peu qu'ils *découvrent à marée baſſe.*

Les feuilles de ces arbres, leurs fleurs, leurs fruits & leurs écorces ont beaucoup d'amertume, & ſont ſouvent employés comme fébrifuges. Quelques Médecins, du nombre deſquels eſt M. Deſportes (1), aſſurent que l'écorce de mangle eſt conforme à celle du Pérou : ils emploient également avec ſuccès l'écorce de l'épineux-jaune, qui, quoique plus rare, ſe trouve dans toutes nos Colonies.

Parmi le grand nombre de réſolutifs que fourniſſent ces trois parties du monde, je n'en connois point de meilleur & de plus commun, que la racine de manioc fraîchement rapée, dont les colons tirent un ſi grand parti pour la nourriture de leurs Nègres, & qui leur devient ſi funeſte, lorſqu'ils le mangent crud (1),

(1) Voyez page 48 de ſon troiſième volume.

(1) Cet accident n'arrive ordinairement qu'aux Nègres

le ſuc laiteux, âcre & délétère contenu dans ſon parenchyme, étant un véritable poiſon.

---

nouvellement arrivés de la traite, & à ceux qui aiment le goût de cette racine.

Une demi-heure ou trois-quarts d'heure après en avoir mangé, ils tombent ſans connoiſſance, les foibleſſes deviennent fréquentes, la peau froide, le pouls s'échappe ſous les doigts, le viſage s'altère : viennent enſuite les ſueurs froides & les convulſions, d'abord dans les muſcles de la face, puis de l'eſtomac, & de proche en proche ceux des extrémités ſe contractent avec violence. Ces malheureux écument comme dans les fortes attaques d'épilepſie, & effrayent à tel point, que l'on trouve peu de perſonnes qui puiſſent reſter auprès d'eux.

Quoique cet état affreux finiſſe ordinairement par la mort, j'ai eu le bonheur de ſauver tous ceux pour qui j'ai été appelé dans les deux premières heures de cet accident, en leur faiſant avaler dans les intervalles des convulſions, d'abord des ſolutions alkalines, & enſuite des mucilagineux, comme à ceux qui ont eu l'imprudence de manger le fruit du grand médecinier.

La première fois que j'ai eu occaſion d'employer cette méthode pour détruire les funeſtes effets du *manioc*, a été à Saint-Domingue pour un très-beau Negre nommé Antoine, de l'habitation d'Aux du quartier Morin. Il eut près de huit heures de convulſions, qui par ce moyen diminuèrent peu à peu, & il ſe trouva guéri.

M. Giboin, Chirurgien-Major de la marine de Rocheſort, ſe trouvoit alors ſur cette habitation, où je l'avois

Une fois que le suc a été enlevé par l'expression, le marc exprimé & lavé, se prépare en gâteaux ou cassave & en farine : le feu achève d'en dissiper les parties volatiles âcres, de manière qu'il ne reste absolument que la partie nutritive que l'on mange sans le moindre danger ; le suc lui-même perd par l'ébullition, ses qualités malfaisantes ; & son résidu bien lavé est une substance nutritive très-blanche, à laquelle on a donné le nom de fécule (1). Elle est propre à faire des

appelé en consultation pour M. de Suzanet, un de ses Officiers supérieurs, attaqué d'une fievre maligne, qui, à cette époque, se trouvoit sans connoissance, & que nous mîmes en état de repasser en France : M. Giboin m'a dit plusieurs fois combien la guérison du Negre Antoine lui avoit paru surprenante. Ce fut la solution du sel d'absinthe fait à la maniere de Tachénius que j'employai de préférence à tout autre sel simple, comme très-savonneux ; il en prit 4 gros dans deux pintes d'eau en 5 heures de temps. Il est incroyable que M. Desportes conseille à la fois en pareille circonstance l'orviétan, la thériaque, le mithridate, les potions sudorifiques, la saignée & les bains. *Vide* page 218 du de son 3e volume.

(1) C'est ainsi que l'on prépare dans nos pharmacies les racines âcres d'arum ou pied de veau, de bryone

biſcuits excellens & diverſes boiſſons, en y ajoutant du ſucre ou du ſirop, & même quelquefois du ſel ou du piment, ſuivant les goûts, les coutumes, & les beſoins des naturels de ces différens pays.

Les remèdes n'agiſſant pas directement ſur tel ou tel viſcère, il ne peut y en avoir qui fortifient les poumons d'une manière particulière. Ainſi, les béchiques ou expectorans, que les Anciens nommoient thorachiques, ſeront les adouciſſans, les mucilagineux, les délayans, les relâchans, les tempérans, les calmans, les incraſſans, les inciſifs, & même quelquefois les vomitifs & les ſternutatoires, ſuivant la nature de la maladie, & la diverſité des tempéramens (1).

& autres de ce genre, deſquelles on retire une fécule qui devient très-douce par la préparation, & qu'on employe en médecine comme adouciſſant.

(1) C'eſt principalement dans le traitement des maladies chroniques des poumons que le médecin doit apporter la plus grande attention aux qualités de l'air que les malades doivent reſpirer.

Les exemples de guériſons dans ce cas par le ſeul aban-

Dans les différentes affections des poumons, il est souvent nécessaire de calmer la toux ; mais il est aussi quelquefois indispensable de l'exciter : c'est pourquoi l'application de ces différens moyens ne peut être déterminée qu'en traitant chaque maladie de cet organe en particulier; ce qui démontre en même temps l'impossibilité de faire une classe de remèdes béchiques. Nous nous contenterons d'indiquer ici les substances adoucissantes qu'on emploie dans les affections de poitrine, & qui se trouvent également en Asie, en Afrique & en Amérique.

Quoique la réputation de ces substances soit différente, elles ont les mêmes principes; & la pratique de médecine

---

don des villes, & le séjour des campagnes bien situées, sont si multipliés dans toutes les parties du monde, que je me dispenserai d'en rapporter aucun.

Le choix de l'appartement du malade dans le traitement des aiguës est également trop négligé, ainsi que l'exercice modéré tant à pied qu'à cheval, pour prévenir les unes & les autres de ces maladies, & sur-tout la phthisie.

les

prouve qu'elles produiſent, auſſi, toutes les mêmes effets.

Dans ces trois parties du monde, il n'en eſt point de plus multipliées que le *gombo* (eſpèce de ketmia). Ses fleurs, ſes fruits & ſes feuilles ſont très-adouciſſans : ils ſont ſouvent employés en tiſanes & en cataplaſmes. Toutes les parties du gombo entrent dans les ragoûts des naturels de ces différens pays ; & les Créoles, comme les Européens, trouvent dans le fruit de cet arbuſte un aliment excellent. On ne ſauroit trop recommander aux arrivans d'Europe d'en faire uſage, pour prévenir les maladies inflammatoires, qu'il leur eſt ſi difficile d'éviter.

On trouve dans toutes ces contrées des eſpèces de capillaires auſſi adouciſſans que celui du Canada : on en prépare des ſirops, des potions & des tiſanes d'un grand uſage dans les maladies de poitrine.

La *régliſſe* vient également dans les

quatre parties du monde; elle entre dans un grand nombre de tiſanes. On en prépare des extraits (1) & pâtes, très-employés dans les affections de poitrine; & dans ces climats, les principes de la régliſſe y étant plus élaborés, elle y eſt auſſi plus douce, & préférable à celle d'Europe.

Toutes les eſpèces de *cotonnier* croiſſent également en Aſie, en Afrique, & généralement dans tous les pays ſitués entre les tropiques. Autant les produits de ces arbres ſont utiles à nos manufactures, autant dans ces climats leurs feuilles, leurs bourgeons & leurs fleurs ſont précieux en médecine, dans tous les cas où l'on emploie avec ſuccès en Europe la guimauve

---

(1) Le ſuc de régliſſe qui ſe diſtribue dans le commerce & qui pour la plus grande partie vient d'Eſpagne, eſt très-mauvais & devroit être proſcrit de la médecine.

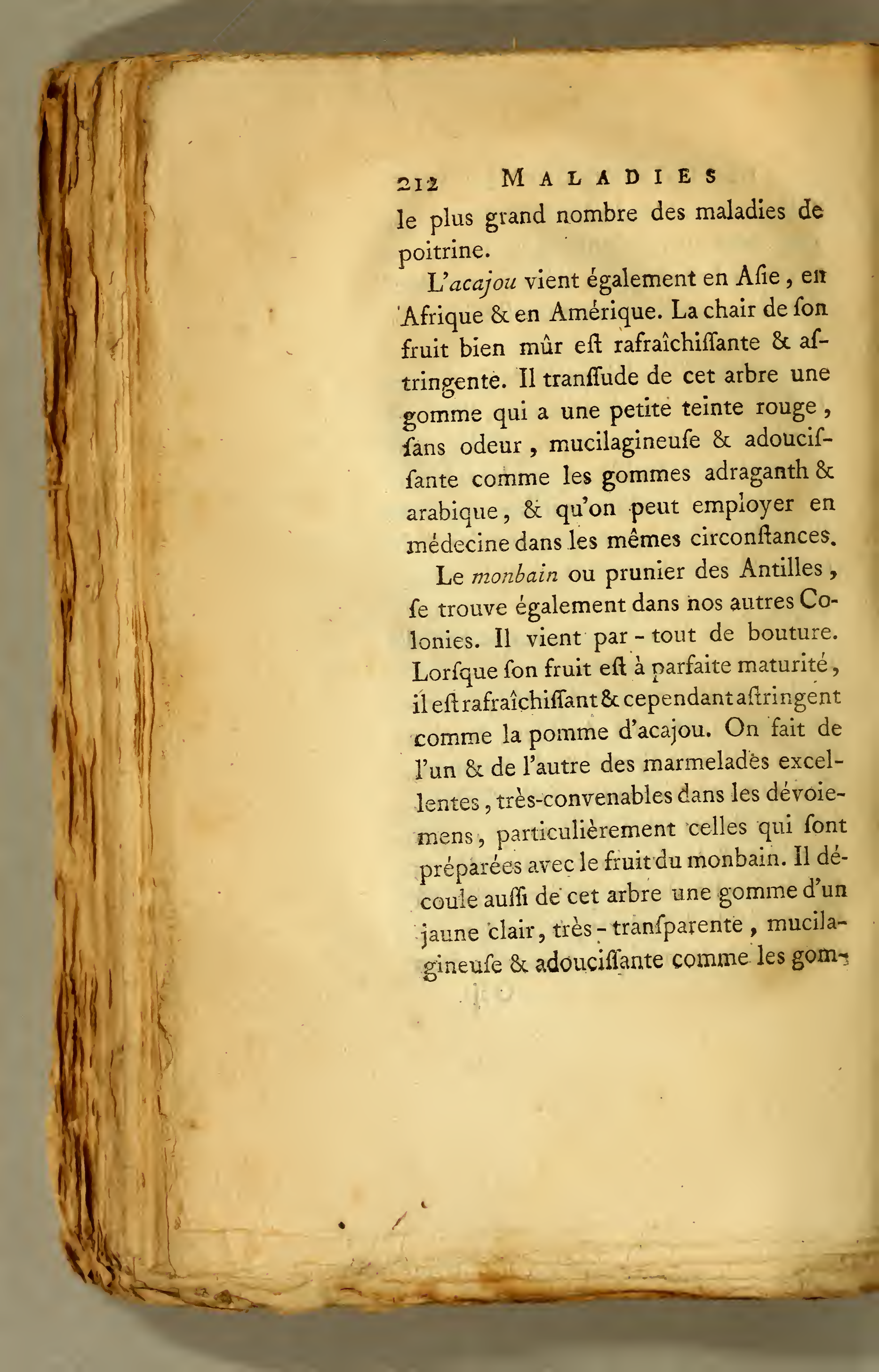
M. de la Planche, Maître en Pharmacie de Paris, a démontré de la manière la plus frappante que ces ſortes d'extraits contiennent beaucoup de parties de cuivre à nud, & qu'ils ſont à demi-brûlés.

Voyez Journal de Médecine, Janvier 1783.

& la grande consoude. Les fleurs de cotonnier sur-tout contiennent un suc onctueux & balsamique, très-convenable dans les premiers temps des fluxions de poitrine.

Quoique j'aie déjà parlé du fromager & de ses qualités adoucissantes, j'observerai ici que ses fleurs, ses fruits, ses sommités & ses feuilles, ayant les mêmes principes & le même mucilage que les fleurs & les bourgeons du cotonnier, j'ai employé indifféremment, dans la pratique de médecine, celui des deux qui étoit le plus à ma portée, & que j'en ai obtenu les mêmes effets.

Il en est ainsi du *franchipanier*, si commun dans toutes les Antilles, & plus rare aux îles de France & de Bourbon, ainsi que dans nos autres établissemens. La fleur de cet arbre plaît aux yeux par le brillant & la vivacité de ses couleurs; par la suavité de son parfum, elle est très-agréable à l'odorat, & par son suc onctueux & aromatique, très-utile dans



le plus grand nombre des maladies de poitrine.

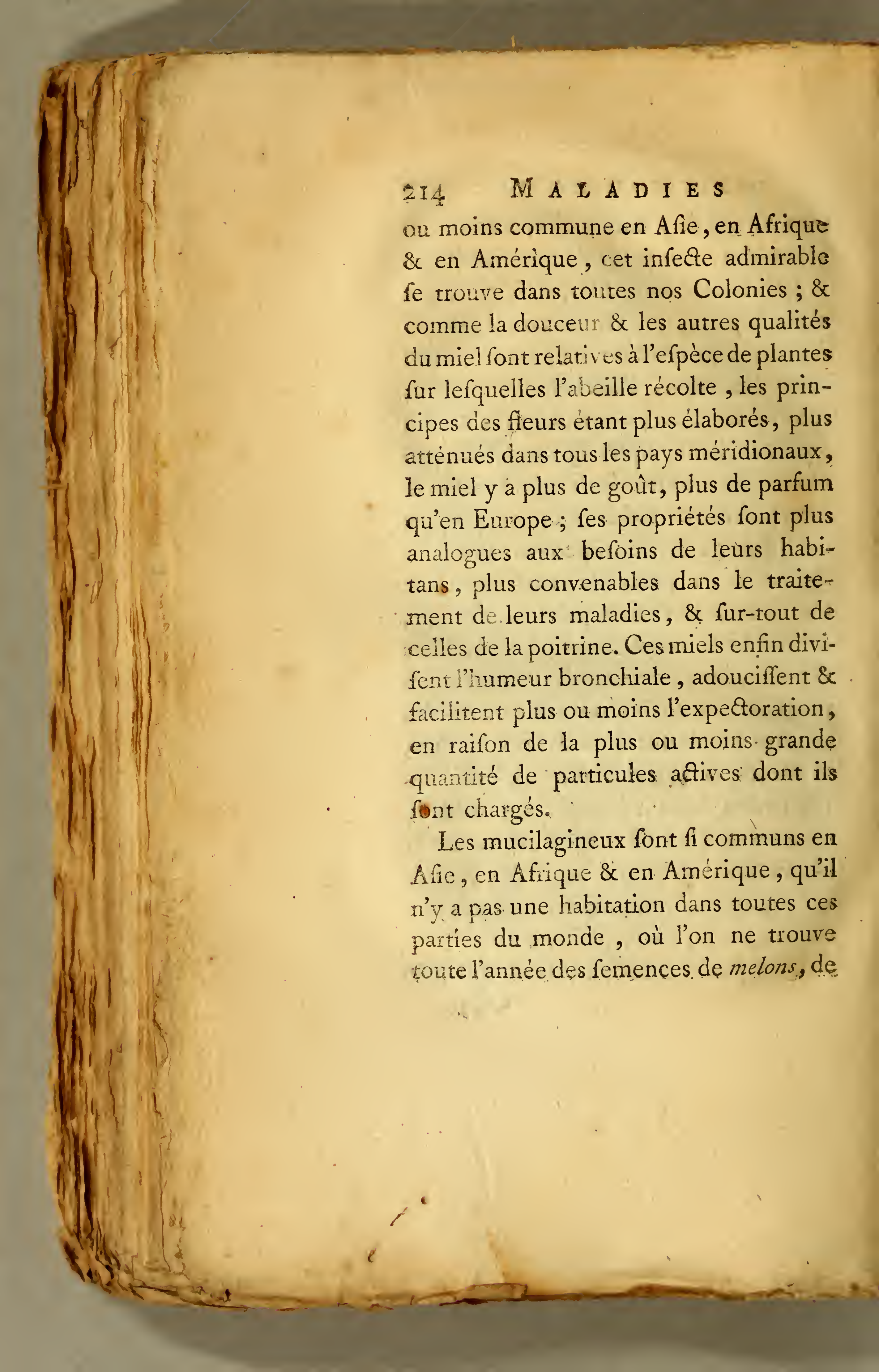
L'*acajou* vient également en Aſie, en Afrique & en Amérique. La chair de ſon fruit bien mûr eſt rafraîchiſſante & aſtringente. Il tranſſude de cet arbre une gomme qui a une petite teinte rouge, ſans odeur, mucilagineuſe & adouciſſante comme les gommes adraganth & arabique, & qu'on peut employer en médecine dans les mêmes circonſtances.

Le *monbain* ou prunier des Antilles, ſe trouve également dans nos autres Colonies. Il vient par-tout de bouture. Lorſque ſon fruit eſt à parfaite maturité, il eſt rafraîchiſſant & cependant aſtringent comme la pomme d'acajou. On fait de l'un & de l'autre des marmelades excellentes, très-convenables dans les dévoiemens, particulièrement celles qui ſont préparées avec le fruit du monbain. Il découle auſſi de cet arbre une gomme d'un jaune clair, très-tranſparente, mucilagineuſe & adouciſſante comme les gom-

mes adraganth, arabique & d'acajou, & ayant les mêmes propriétés en médecine.

La *canne à ſucre*, ſi précieuſe à nos manufactures, ne l'eſt pas moins en médecine. Elle croît en Aſie, en Afrique & en Amérique. Fraîchement coupée, ſon ſuc eſt doux, nourriſſant, & un des meilleurs balſamiques qu'on puiſſe employer dans toutes les boiſſons adouciſſantes. Avec ce roſeau ſeul, on prépare une tiſane pectorale très-convenable dans les premiers jours du traitement de toutes les maladies de poitrine. Enſuite, ſuivant leurs temps, leurs périodes & les différens tempéramens des malades, on y ajoute les acides ou autres remèdes propres à atténuer & diviſer : en un mot, le ſuc de la canne à ſucre adoucit les ſubſtances âcres, émouſſe les acides, rend les acerbes plus doux, & mérite ſa réputation : la bonne ſanté des Nègres marons qui ne vivent que de cannes, en eſt une preuve convaincante.

Quoique la mouche à miel ſoit plus



ou moins commune en Aſie, en Afrique & en Amérique, cet inſecte admirable ſe trouve dans toutes nos Colonies; & comme la douceur & les autres qualités du miel ſont relatives à l'eſpèce de plantes ſur leſquelles l'abeille récolte, les principes des fleurs étant plus élaborés, plus atténués dans tous les pays méridionaux, le miel y a plus de goût, plus de parfum qu'en Europe; ſes propriétés ſont plus analogues aux beſoins de leurs habitans, plus convenables dans le traitement de leurs maladies, & ſur-tout de celles de la poitrine. Ces miels enfin diviſent l'humeur bronchiale, adouciſſent & facilitent plus ou moins l'expectoration, en raiſon de la plus ou moins grande quantité de particules actives dont ils ſont chargés.

Les mucilagineux ſont ſi communs en Aſie, en Afrique & en Amérique, qu'il n'y a pas une habitation dans toutes ces parties du monde, où l'on ne trouve toute l'année des ſemences de *melons*, de

citrouilles, *de courges* & de *concombres*. Toutes les eſpèces de chacune de ces ſubſtances y ſont même ſi multipliées, qu'il n'y a pas un ſeul Nègre qui n'en ait dans ſon jardin (1), ſur-tout la citrouille, qui fournit un aliment tempérant & adouciſſant.

Dans ces climats brûlans, le *melon d'eau* y eſt excellent; & dans les maladies aiguës, un morceau de la chair de ce fruit fait plaiſir au malade; en tempérant ſa chaleur, en modérant ſa ſoif, il lui laiſſe un goût agréable.

Dans tous les cas où la fibre eſt trop tendue, où il y a érétiſme, chaleur, où les humeurs ſont âcres, il faut, pour hâter la réſolution, diminuer l'action des ſolides, calmer & adoucir. On écraſera la ſemence de la première de ces ſubſtances qu'on trouvera, avec une ſuffiſante quantité d'eau & de ſucre : les ma-

(1) Morceau de terre où il cultive ſes alimens, dont il vend le ſuperflu, le Dimanche, lorſqu'il en a.

lades se trouvent très-bien de cette boisson, qui doit être variée suivant leurs besoins & leur goût.

On obtiendra le même effet avec les adoucissans tirés des graminées, si multipliées dans ces trois parties du monde, & dont le mucilage est préférable à celui des semences dont je viens de parler, dans le traitement de plusieurs maladies, telles que la diarrhée, la dysenterie, les affections de poitrine & les épuisemens, dans lesquelles, en émoussant les âcres, il faut en même temps donner de la consistance aux humeurs & soutenir les malades. Le savant Hippocrate n'ordonnoit que de la tisane d'orge dans le traitement des maladies aiguës.

Les mucilagineux tirés des graminées non fermentées (1) sont d'un grand usage à l'extérieur, pour ramollir, tempérer & adoucir dans les flegmons. Ces substances conservent long-temps leur humidité;

(1) La fermentation en détruit le mucilage.

auſſi n'eſt-ce qu'en relâchant qu'elles deviennent réſolutives.

Dans ces brûlantes contrées, un trop long uſage des mucilagineux & des adouciſſans diminue encore le ton de la fibre; ils lâchent même quelquefois l'eſtomac au point qu'il ne ſe fait plus que des digeſtions imparfaites; & la dépravation du chyle, qui en eſt la ſuite néceſſaire, cauſe alors des déſordres irréparables dans toute l'économie animale, ſur-tout chez les femmes & les enfans.

Dans les affections de poitrine même, les mucilagineux ſont contre-indiqués toutes les fois que le poumon eſt humide, & que la maladie dépend plutôt de la congeſtion des fluides, que de l'irritation & de la contraction des ſolides; en un mot, le relâchement qu'ils produiſent jette quelquefois les malades, ſur-tout les Nègres, dans un épuiſement qui les conduit au tombeau.

Le froment qui ne ſe cultive que dans quelques-unes de nos Colonies, telles

que les îles de France & de Bourbon (1), viendroit également dans les montagnes des Antilles, dans celles sur-tout qui sont les plus éloignées de l'équateur; mais par-tout les habitans récoltent deux fois par an le bled de Turquie ou maïs, ainsi que toutes les espèces de mil (2) ou millet, qui contiennent beaucoup de mucilage, & qui sont assez multipliées dans toutes nos possessions pour faire, avec le manioc, la nourriture des Nègres.

Les terres sont employées à la culture des denrées coloniales, dont le produit en argent est si différent de celui que rapporteroit la culture du froment, que l'habitant gagnera toujours à faire venir ses farines d'Europe. Le riz & toutes les espèces de gramen sont si multipliés dans toutes ces contrées, que pour manquer de mucilagineux, il faudroit ignorer que

(1) Situées entre le 21 & le 22 degrés de latitude méridionale & presque sous le Tropique du Capricorne.

(2) A la Guyane le mil se récolte deux mois après qu'il est semé.

les principes adouciſſans de ces diverſes ſubſtances ſe ſuppléent réciproquement, & produiſent les mêmes effets en médecine, ſuivant lamanière dont on fait l'extraction de ces principes (1).

En parlant des ſemences mucilagineuſes, j'ai obſervé que la chair du melon d'eau convient dans les fièvres ardentes ; & à l'article du citronnier & du grenadier, on a vu combien les acides végétaux ſont précieux dans les fièvres putrides & malignes. Toutes les eſpèces d'oſeilles ſont très-multipliées dans ces trois parties du monde.

Le *ceriſier* de l'Amérique vient également dans toutes les Antilles. Son fruit contient trois ſemences ailées : l'acide de ce fruit eſt très-agréable & très-rafraîchiſſant, ſur-tout en tiſane & en compote.

Indépendamment des diverſes ſubſ-

(1) Lorſque ces ſubſtances ſont sèches, les principes extractifs de leurs écorces ſont aſtringens.

tances employées en médecine desquelles j'ai parlé, il y en a une infinité d'autres dans toutes nos possessions, qu'on peut leur substituer, telles que les *absinthes bâtardes*, *l'aouara* ou *chou palmiste*, l'*amourette blanche épineuse*, le *balisier* ou *gingembre bâtard*, le *bois d'anisette*, le *bois-chandelle*, le *bois laiteux*, l'*arapabaca* ou *brainvilliers*, le *canelier* plus ou moins aromatique, suivant la nature du pays, la *chélidoine*; les *cressons de savane*, qui sont des espèces de cardamine, les *épinards sauvages*, les *gommiers*, les *guimauves*, l'*herbe à plomb*, espèce de ronce, l'*hysope* de l'Amérique ou *millegraines*, les *jasmins*, l'*icaquier*, la *langue de bœuf*, les *lis* de l'Amérique, la *morelle* appelée *laman* à Saint-Domingue, le *nénuphar*, l'*ortie*, le *papayer*, les *patates*, les *pimens*, le *myrthe* ou *laurier aromatique*, le *pourpier*, la *raquette*, le *sapotillier* (aux Antilles seulement), les *sariettes*, le *simarouba*, le *thé*, les *verveines* par-tout très-multipliées, & une

infinité d'autres dont l'énumération ſeroit inutile ici.

On trouve encore dans nos poſſeſſions un grand nombre d'arbres & d'arbuſtes dont les fleurs & les feuilles ſont employées comme béchiques ; mais comme ces ſubſtances ſont particulières à quelques Colonies, & que leurs propriétés ſont moins marquées que celles dont j'ai parlé, je me diſpenſerai de les placer dans ces généralités.

J'en excepte l'*immortel*, appelé par quelques-uns *arbre de feu*, parce que ſes fleurs en ont à-peu-près la couleur : elles naiſſent avant ſes feuilles ; leur ſuc eſt très-onctueux & aromatique. On en prépare un ſirop excellent, très-employé dans les affections de poitrine. Cet arbre eſt très-commun à Saint-Domingue : on en trouve peu dans nos autres Colonies.

On trouvera encore pluſieurs autres ſubſtances dans le troiſième volume de M. Poupée Deſportes, ſur-tout dans ſes formules, malheureuſement ſi ſurchar-

gées, qu'il feroit fouvent difficile, pour ne pas dire impoffible, de les exécuter, par les courfes & les recherches qu'elles exigeroient.

Comme l'Ouvrage de M. Defportes a de la réputation, & qu'il eft répandu dans toutes nos Colonies, je me crois obligé de prémunir les jeunes Médecins contre fes ordonnances, dont je vais rapporter ici mot à mot quelques-unes, telles que fa *tifane apéritive mineure* (page 87 de fon 3e volume) & fa *tifane majeure apéritive.*

Tifane apéritive mineure.

» Prenez des racines de chicorée fau-
» vage, d'herbe à bled, d'herbe à clo-
» ques, de verveine blanche, des écor-
» ces de citronnier & de tamarin, de
» chacune une once; de l'anis, un gros.
» Faites-les bouillir dans fix chopines
» d'eau, jufqu'à diminution du tiers.
» Mettez dans la colature deux gros de

» nitre purifié, & ſuffiſante quantité de » régliſſe de France ou du pays. «

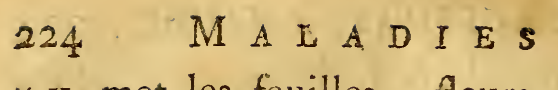
M. Deſportes ajoute :

» Les racines & écorces des plantes » ci-après nommées, peuvent ſuppléer. » Griffes de chat, roſeau, mapou, bois-» trompette, baliſier, liane à perſil, herbe » à bouton, eſpèce de gratteron, & les » racines de la grande ortie : les graines » de ſapotille ſont très-apéritives. Les » fleurs de giraumon ſont pareillement » fort eſtimées pour la jauniſſe, & la » racine de petit baliſier pour le mal » caduc. «

Tiſane apéritive majeure.

» Faites bouillir avec les plantes de la » tiſane précédente, de l'antimoine cru » pulvériſé, & de la limaille d'acier qu'on » ſuſpendra dans un nouet, de chacun » deux onces ; du ſel de tartre, deux » gros. Faites-en boire tous les matins » une pinte, par gobelets. «

» Cette tiſane ſera plus forte, ſi l'on


» y met les feuilles, fleurs & fruits
» d'herbe à cloques, de liane à caleçon,
» d'avocatier, de verveine puante & de
» pois puant. «

M. Desportes auroit pu supprimer les deux tiers au moins des substances de sa tisane mineure ; elle eût encore été très-échauffante, parce que dans tous les pays, principalement dans ces climats brûlans, un gros de nitre par pinte, sans autre remède actif, augmente seul l'action des vaisseaux à tel point, qu'au lieu de faire uriner, il occasionne une chaleur assez grande pour irriter la vessie & causer la suppression des urines, indépendamment de ce que toutes les racines & écorces de sa tisane mineure sont toniques.

Dans tous les pays méridionaux on ne doit mettre que depuis quatre jusqu'à huit ou dix grains de sel de nitre par pinte, suivant les circonstances.

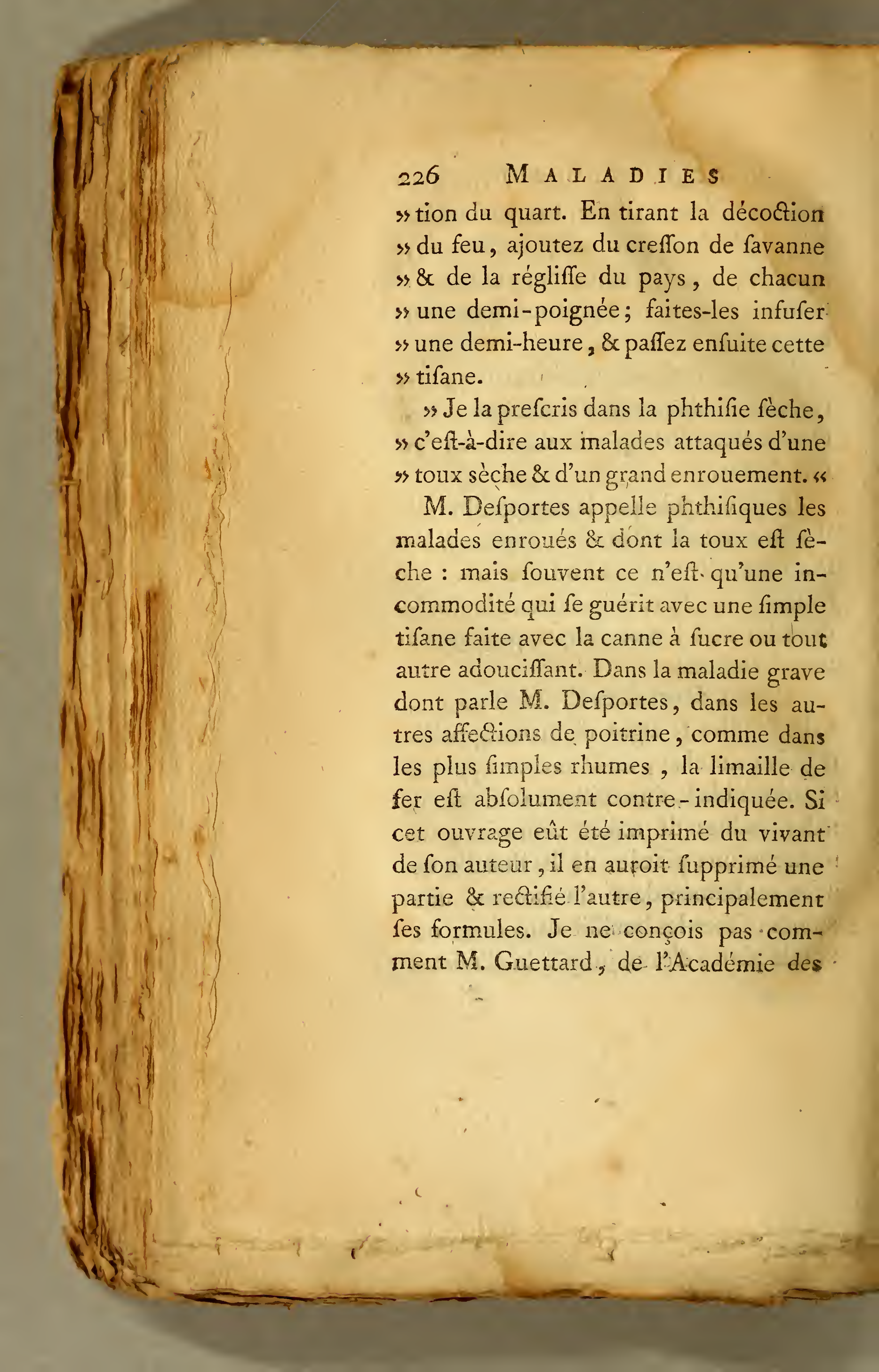
Il faut encore observer que parmi les substances que M. Desportes indique pour

pour ſupplément, il s'en trouve dont les propriétés ſont oppoſées : par exemple, les principes de l'ortie ſont toniques, même aſtringens, & ceux du mapou ſont adouciſſans.

Sa tiſane majeure apéritive ne pourroit être employée que comme apozème, encore ſeroit-il trop actif dans une infinité de cas.

Je ne conçois pas la compoſition de la tiſane que M. Deſportes appelle à-la-fois *pectorale, réſolutive* ou *apéritive, rafraîchiſſante.* Je vais également la tranſcrire ici mot à mot. Voyez page 95 de ſon 3e volume.

» Prenez des racines d'épinards doux, » des feuilles & tiges de liane appelée » griffes de chat, de la mauve appelée » herbe à bled, du capillaire de Canada, » des racines de roſeau ordinaire, de » chacun une pincée; de la limaille de » fer renfermée dans un nouet, une » once : faites-les bouillir dans deux ou » trois pintes d'eau, juſqu'à la diminu-



» tion du quart. En tirant la décoction » du feu, ajoutez du creſſon de ſavanne » & de la régliſſe du pays, de chacun » une demi-poignée; faites-les infuſer » une demi-heure, & paſſez enſuite cette » tiſane.

» Je la preſcris dans la phthiſie ſèche, » c'eſt-à-dire aux malades attaqués d'une » toux sèche & d'un grand enrouement. «

M. Deſportes appelle phthiſiques les malades enroués & dont la toux eſt ſèche : mais ſouvent ce n'eſt qu'une incommodité qui ſe guérit avec une ſimple tiſane faite avec la canne à ſucre ou tout autre adouciſſant. Dans la maladie grave dont parle M. Deſportes, dans les autres affections de poitrine, comme dans les plus ſimples rhumes, la limaille de fer eſt abſolument contre-indiquée. Si cet ouvrage eût été imprimé du vivant de ſon auteur, il en auroit ſupprimé une partie & rectifié l'autre, principalement ſes formules. Je ne conçois pas comment M. Guettard, de l'Académie des

Sciences, a pu faire l'éloge de cet Ouvrage au point d'en conseiller l'impression, & d'ajouter qu'il seroit un conducteur sûr pour les Médecins que la Cour enverroit dans les Colonies. Voyez la fin du 3e volume.

Pour prouver combien il seroit important de refaire en entier les formules de cet Ouvrage, je rapporterai encore les trois ordonnances suivantes.

M. Desportes appelle eau de casse simple la formule ci-après, pag. 113 & 115 du même volume.

» Prenez de la pulpe de casse fraîche-
» ment tirée, trois onces; du sel végé-
» tal, demi-once : délayez-les dans une
» pinte de tisane commune ou de petit-
» lait. On fera prendre un gobelet de
» cette eau de deux en deux heures. On
» peut mettre à la place du sel végétal,
» le sel d'Epsom jusqu'à la dose d'une
» once, ou du sel de nitre jusqu'à la dose
» de trois gros, suivant l'indication. «

Pour beaucoup de Médecins, cette

ordonnance feroit non-feulement compofée, mais encore furchargée. M. Desportes met dans fon eau de caffe compofée, trois onces de manne, un gros de jalap en poudre, demi-once de fel d'Epfom. Voyez la même page.

Tifane hyftérique, pour rappeler les règles ou vidanges fupprimées. (*page 95 & 96 du même volume*).

» Prenez feuilles tendres d'avocatier » & de liane à caleçon, des racines & » des feuilles d'herbes à cloques, de cha» cune une pincée ; faites-les bouillir » dans trois chopines d'eau jufqu'à di» minution du tiers : faites infufer dans » cette décoction, pendant une demi» heure, un fcrupule de fafran oriental, » & paffez la tifane.

» On la rendra plus forte, fi on ajoute » les racines de pois puant, de verveine » puante, de thamnus puant & du fchœ» nanté de l'Amérique. Les femences

» de pois puant rôties, broyées & bouil-
» lies en façon de café, paſſent pour un
» excellent hyſtérique; mais il n'y en a
» pas de plus efficace que la décoction
» de la *pomme de merveille*, que les
» femmes d'Amérique appellent *nexi-*
» *quen* & qu'elles eſtiment tellement,
» qu'on lui donne la vertu de réſoudre
» toutes ſortes d'obſtructions, & de gué-
» rir les coliques. «

» Quelques-uns mettent en uſage le
» chardon puant, la mauve puante, la
» méliſſe puante & les ſemences de la
» liane à boîte à ſavonnette : mais plût à
» Dieu que ces plantes fuſſent incon-
» nues ! «

Dans les cas de ſuppreſſion des règles ou de lochies, ſans diſpoſition inflammatoire, une légère infuſion de feuilles d'avocatier ſuffit pour les rappeler. Le reſte de l'ordonnance eſt ſurcharge; &, pour peu qu'il y ait de ſenſibilité à l'hypogaſtre, ce ſeront les mucilagineux, les délayans & les tempérans, qui devien-

dront emménagogues. Ainſi cette longue énumération de remèdes plus ou moins toniques, placée après l'ordonnance pour la rendre plus forte (1), ſans déſigner les cas où ils doivent être employés, ne peut ſervir qu'à embarraſſer le jeune Médecin, & le jeter dans une incertitude trop ſouvent funeſte.

M. Deſportes ne s'explique pas plus poſitivement en formulant les lavemens que les tiſanes : l'ordonnance ſuivante en eſt la preuve (p. 149 de ſon 3[e] vol.).

Lavement purgatif pour la colique de Poitou.

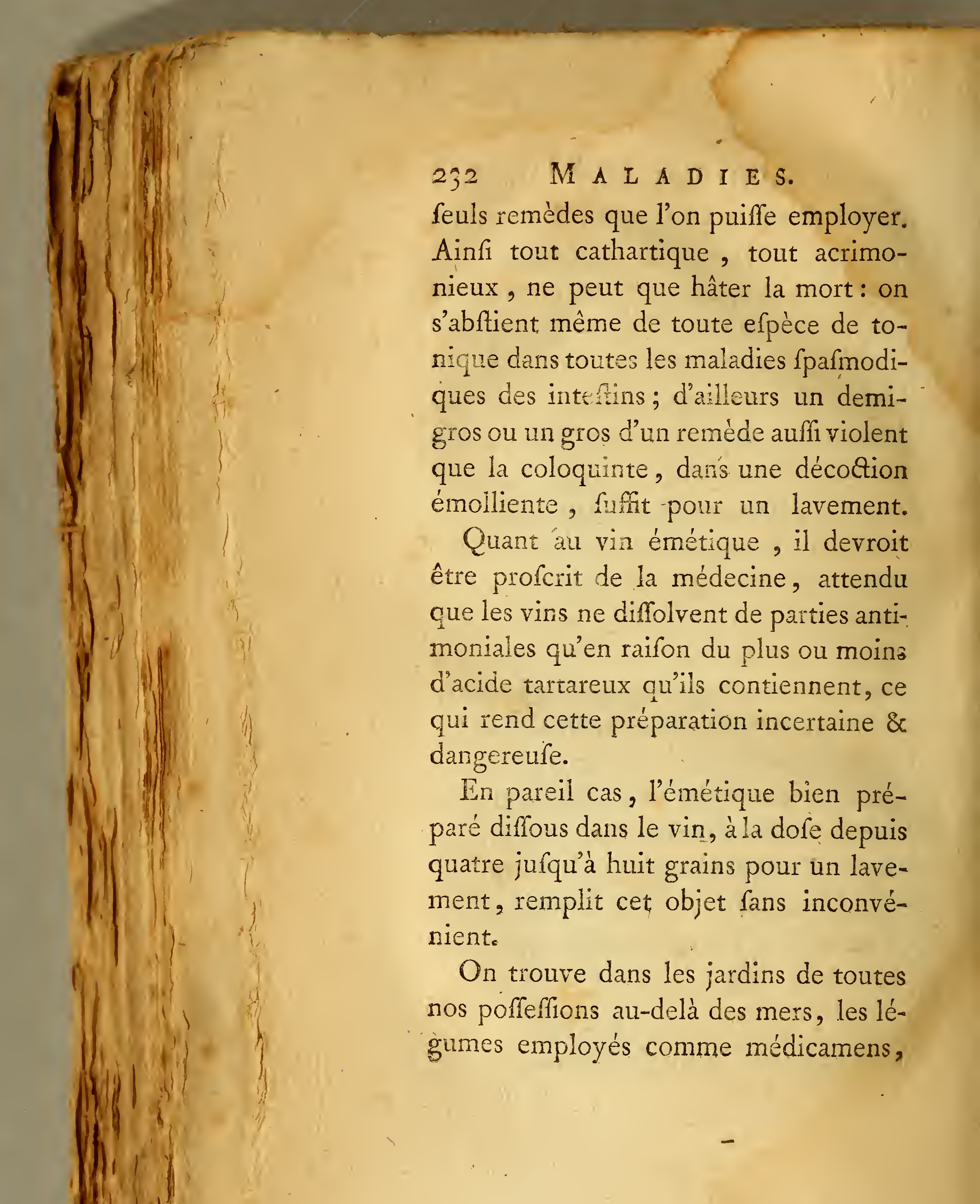
» Prenez des feuilles de séné, de la » pulpe de coloquinte coupée par mor- » ceaux, de chacune deux gros : faites- » les bouillir dans l'eau de mer ; & dans » une chopine de la colature, délayez » quatre onces de pulpe de caſſe. On

(1) C'eſt, comme on vient de le voir, l'expreſſion de M. Deſportes.

» peut y ajouter quelquefois deux ou
» trois onces de vin émétique. «

M. Desportes ne détermine point la quantité d'eau de mer (1) dans laquelle il croit que doit être faite la décoction de la coloquinte, non plus que celle du vin émétique ; cependant l'un & l'autre de ces remèdes ne doivent être administrés qu'avec la plus grande circonspection : le premier est une substance résino-gommeuse, qui contient une huile très-âcre, dont l'action est si violente, que les médecins instruits ne s'en servent que dans les cas extrêmes, tels que l'apoplexie séreuse, où il faut secouer violemment & promptement ; tandis que la colique de Poitou, particulièrement dans ces climats, est une maladie inflammatoire des plus vives, dans laquelle les saignées répétées, les boissons adoucissantes & tempérantes, en un mot les antiphlogistiques, font les

(1) L'eau de mer seule est purgative ; d'ailleurs il n'y a point d'eau de mer dans l'intérieur des terres.



ſeuls remèdes que l'on puiſſe employer. Ainſi tout cathartique, tout acrimonieux, ne peut que hâter la mort : on s'abſtient même de toute eſpèce de tonique dans toutes les maladies ſpaſmodiques des inteſtins ; d'ailleurs un demi-gros ou un gros d'un remède auſſi violent que la coloquinte, dans une décoction émolliente, ſuffit pour un lavement.

Quant au vin émétique, il devroit être proſcrit de la médecine, attendu que les vins ne diſſolvent de parties antimoniales qu'en raiſon du plus ou moins d'acide tartareux qu'ils contiennent, ce qui rend cette préparation incertaine & dangereuſe.

En pareil cas, l'émétique bien préparé diſſous dans le vin, à la doſe depuis quatre juſqu'à huit grains pour un lavement, remplit cet objet ſans inconvénient.

On trouve dans les jardins de toutes nos poſſeſſions au-delà des mers, les légumes employés comme médicamens,

tels que les différentes eſpèces de chicorées, les aſperges, le pourpier, la pimprenelle, le céleri, la ſcorſonnère, les épinards, le cerfeuil, les raves, la moutarde, le creſſon de fontaine, les choux, les carottes, les poireaux & autres d'eſpèces particulières à chaque Colonie. Les unes & les autres de ces ſubſtances ſont encore plus ou moins diverſifiées & multipliées, en raiſon de la différence de leur ſol, & de leur ſituation plus ou moins élevées vers l'équateur.

Le *gayac* vient également en Aſie, en Afrique & en Amérique, particulièrement dans toutes les régions ſituées ſous la zône torride : il eſt très-commun dans les montagnes de Saint-Domingue. On ſe ſert en médecine de toutes les parties de cet arbre, qui contiennent beaucoup de ſel & d'huile. Sa gomme eſt un tonique excellent, très-employé, & qui mérite de l'être, notamment dans les douleurs rhumatiſmales. On ſe ſert le plus ſouvent de ſpiritueux pour diſſoudre de

cette gomme. Il eſt incroyable que M. Deſportes emploie les feuilles de cet arbre comme purgatives. Voyez p. 8 de ſon 3e volume.

Lorſque les fibres ſont trop tendues, on diminue leur ſenſibilité avec les *narcotiques*, tels que la *belladona*, la *mandragore*, & ſur-tout avec l'*opium*. Ces ſubſtances ont un principe vireux (1), ſubtil, d'une odeur déſagréable. Elles agiſſent ſur l'eſprit vital. On ſe ſert des unes à l'intérieur & des autres à l'extérieur, lorſque les douleurs ſont vives, dans les irritations, les mouvemens ſpaſmodiques, les convulſions : elles calment & tranquilliſent, en attendant que la cauſe de la maladie puiſſe être attaquée.

A petite doſe, les narcotiques ſont calmans : à doſe moyenne, ils engourdiſſent ; & à doſe plus forte, ils ſont aſſoupiſſans. On s'en ſert principalement pour

---

(1) En perdant l'odeur vireuſe, elles perdent beaucoup de leur propriété narcotique.

arrêter les excrétions ſymptomatiques, les dévoiemens trop forts, les pertes, les hémorrhagies, qui jetteroient les malades dans l'épuiſement; leur ſuccès eſt marqué dans les vomiſſemens, les dyſenteries, le *choléra-morbus*, & dans pluſieurs autres maladies; mais il faut beaucoup de ſageſſe & d'expérience pour les employer à propos. La doſe de l'opium bien préparé, eſt depuis un demi-grain juſqu'à deux grains, ſuivant les circonſtances.

Les narcotiques diminuent toutes les ſécrétions, excepté la tranſpiration, qu'ils augmentent. On s'en abſtient dans le commencement des maladies aiguës, parce qu'en diminuant l'action des vaiſſeaux, ils fixeroient l'humeur morbifique. En général ils ſont contraires tant que la nature travaille à faire la coction; on ne peut alors s'en ſervir que pour réprimer les mouvemens déſordonnés des nerfs, encore ce ne doit être qu'à petite doſe.

Les narcotiques ne doivent être admi-

miniſtrés aux vieillards qu'avec la plus grande circonſpection, ainſi qu'aux enfans & aux femmes groſſes. On s'en abſtient dans les excrétions critiques, ainſi que pour les ſujets gras, pléthoriques, chez leſquels ces remèdes produiſent des engorgemens d'autant plus prompts, que leurs maladies dépendent de l'inaction de la fibre.

Les narcotiques long-temps continués, pincent l'eſtomac, cauſent des convulſions : à doſe plus forte, ils font périr ; ceux qui en réchappent reſtent imbécilles ou paralytiques, & le plus ſouvent l'un & l'autre en même temps (1).

---

(1) J'ai vu chez M. le Breton, Maître en Chirurgie, un enfant de 10 ans, paralyſé des extrémités inférieures, à qui un Apothicaire de province avoit fait prendre une trop forte doſe d'opium, ſans que cet enfant fût malade, & par cela ſeulement qu'il crioit trop la nuit. Victime malheureuſe de cette groſſiere ignorance, il fut cinq jours & cinq nuits ſans ſe réveiller, & juſqu'à l'age de 4 ans, il n'a manifeſté aucun ſentiment de peine ou de plaiſir, buvant & mangeant indifféremment ce qu'on lui donnoit : aujourd'hui il met encore peu de différence dans les alimens, froids ou chauds, bons ou mauvais.

Lorſque les narcotiques ont trop agi, on remédie à l'état d'engourdiſſement où ils laiſſent les malades, avec tous les acides, & ſur-tout le vinaigre, adminiſtré de la même manière qu'à ceux qui ont trop pris de draſtiques réſineux. Il eſt ſur-tout eſſentiel d'en imprégner l'atmoſphère de l'appartement, en le verſant ſur des pelles rouges. On le fait entrer auſſi dans les lavemens & *la boiſſon.*

Ces ſubſtances ſont très-multipliées en Aſie, en Afrique, comme dans toutes les Antilles (1); mais il y en a pluſieurs qui paſſent pour poiſons, & qui ne le ſont pas : par exemple, l'*arapabaca* (2) ou *Brainvilliers* (3), dont le nom ſeul, dit M. Deſportes (page 216, 3e vol), annonce les qualités vénéneuſes, n'en eſt pas

(1) Excepté le pavot qui ne ſe cultive pas dans l'archipel de l'Amérique, & dont le ſuc épaiſſi eſt connu ſous le nom d'*opium* : le pavot y viendroit comme dans les autres parties du monde.

(2) Plumier.

(3) (Spigelia anthihelmia L.)



moins un excellent vermifuge. A la Martinique, on fait avec l'extrait des principes de cette plante, un ſirop antivermineux excellent, & qui conſerve toujours ſa réputation. Si l'on envoie dans les Colonies des hommes capables d'obſervation en fait de matière médicale, les médicamens qu'il ſera néceſſaire d'y faire paſſer ſe réduiront à bien peu de choſe.

Quoique le *mancenillier* ſoit très-multiplié dans toute la zône torride, que ſes qualités délétères, ennemies de l'eſprit vital, ſoient bien conſtatées, il eſt infiniment rare de voir périr des malades dans l'état violent dont quelques Auteurs nous ont tracé le tableau effrayant. Il n'en eſt pas ainſi des poiſons qui détruiſent peu à peu la membrane interne de l'eſtomac. Je n'en ai que trop ſouvent vu les funeſtes effets. Un ami intime, un citoyen rempli de qualités m'a été enlevé, il y a quelques années, de cette horrible manière.

D'après ces observations générales sur les productions médicinales de toutes nos Colonies, il suffira d'envoyer dans chacun de ces établissemens les substances médicamenteuses qui suivent.

I.

Les acides { vitriolique. nitreux. marin.
Le soufre.
L'alun.
Les vitriols { blanc. vert. bleu.
Le vert-de-gris.
La litharge.
Le mercure.
L'antimoine.

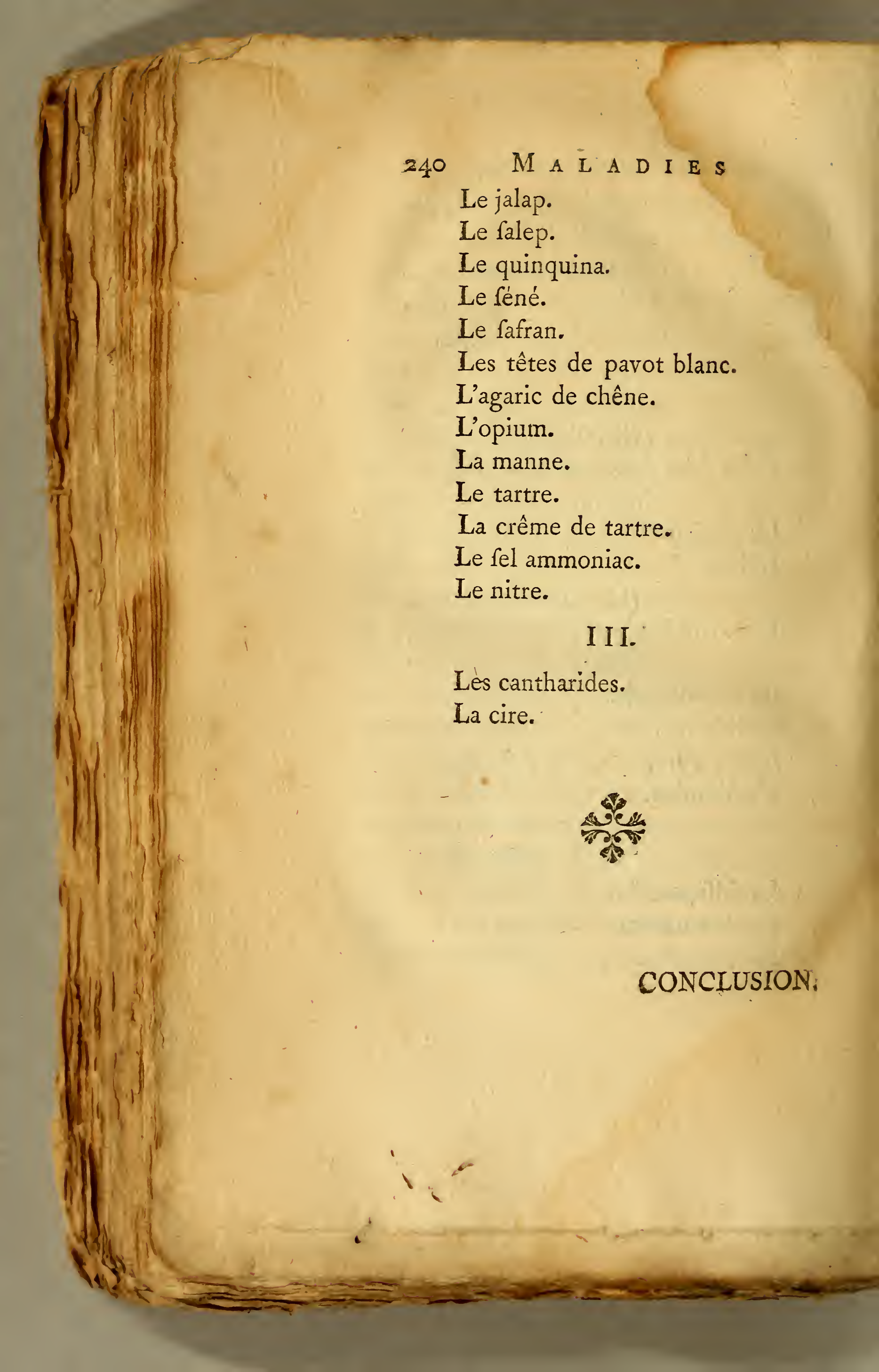
II.

La salsepareille.
L'ipécacuanha.
La rhubarbe.

Le jalap.
Le ſalep.
Le quinquina.
Le ſéné.
Le ſafran.
Les têtes de pavot blanc.
L'agaric de chêne.
L'opium.
La manne.
Le tartre.
La crême de tartre.
Le ſel ammoniac.
Le nitre.

III.

Les cantharides.
La cire.



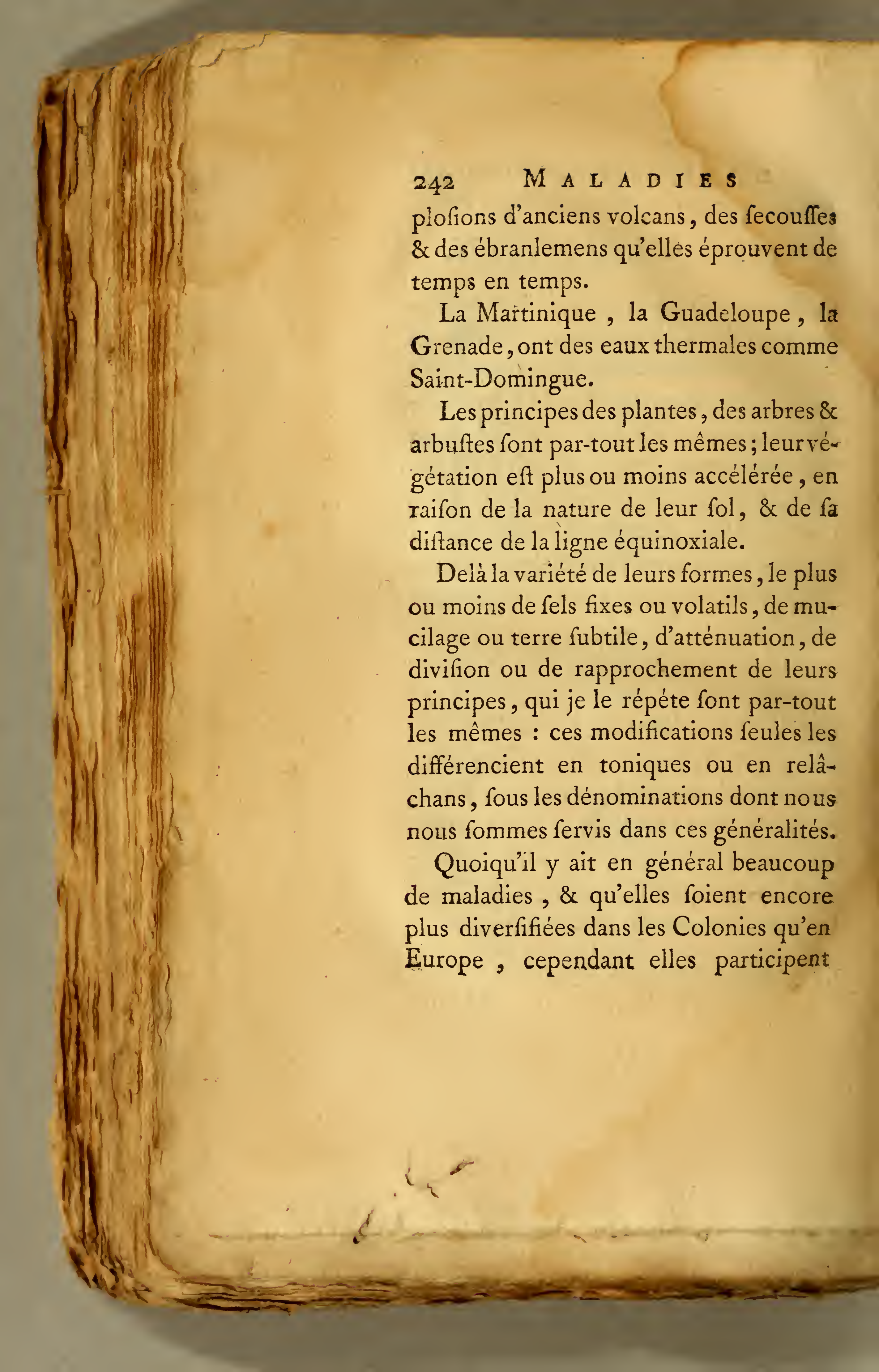
CONCLUSION.

CONCLUSION.

LES vices du ſite des villes de la Martinique, de la Guadeloupe, de l'île de France, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Saint-Domingue. La ville du Fort-Saint-Pierre ſur-tout eſt bâtie au pied d'une très-haute montagne, qui prive les habitans de la fraîcheur bienfaiſante de la briſe de l'Eſt, de telle ſorte que l'air y eſt ſans mouvement, & fatigue la reſpiration des hommes même les plus forts & les plus robuſtes.

Nos colonies ſont hachées & entrecoupées de montagnes, diverſifiées par leurs formes, leurs figures, leur élévation ; par la nature de leurs rochers, celle des terres qui les couvrent & des eaux qui les arroſent (1). Tout atteſte que ces différences ſont la ſuite des ex-

(1) Cela eſt ſur-tout frappant à la Martinique, où elles ſont excellentes en quelques endroits, & ſi mauvaiſes en d'autres, qu'il faut leur ſubſtituer pour la boiſſon, celles que l'on ramaſſe dans les ſaiſons pluvieuſes.



plosions d'anciens volcans, des secousses & des ébranlemens qu'elles éprouvent de temps en temps.

La Martinique, la Guadeloupe, la Grenade, ont des eaux thermales comme Saint-Domingue.

Les principes des plantes, des arbres & arbustes sont par-tout les mêmes; leur végétation est plus ou moins accélérée, en raison de la nature de leur sol, & de sa distance de la ligne équinoxiale.

Delà la variété de leurs formes, le plus ou moins de sels fixes ou volatils, de mucilage ou terre subtile, d'atténuation, de division ou de rapprochement de leurs principes, qui je le répete sont par-tout les mêmes : ces modifications seules les différencient en toniques ou en relâchans, sous les dénominations dont nous nous sommes servis dans ces généralités.

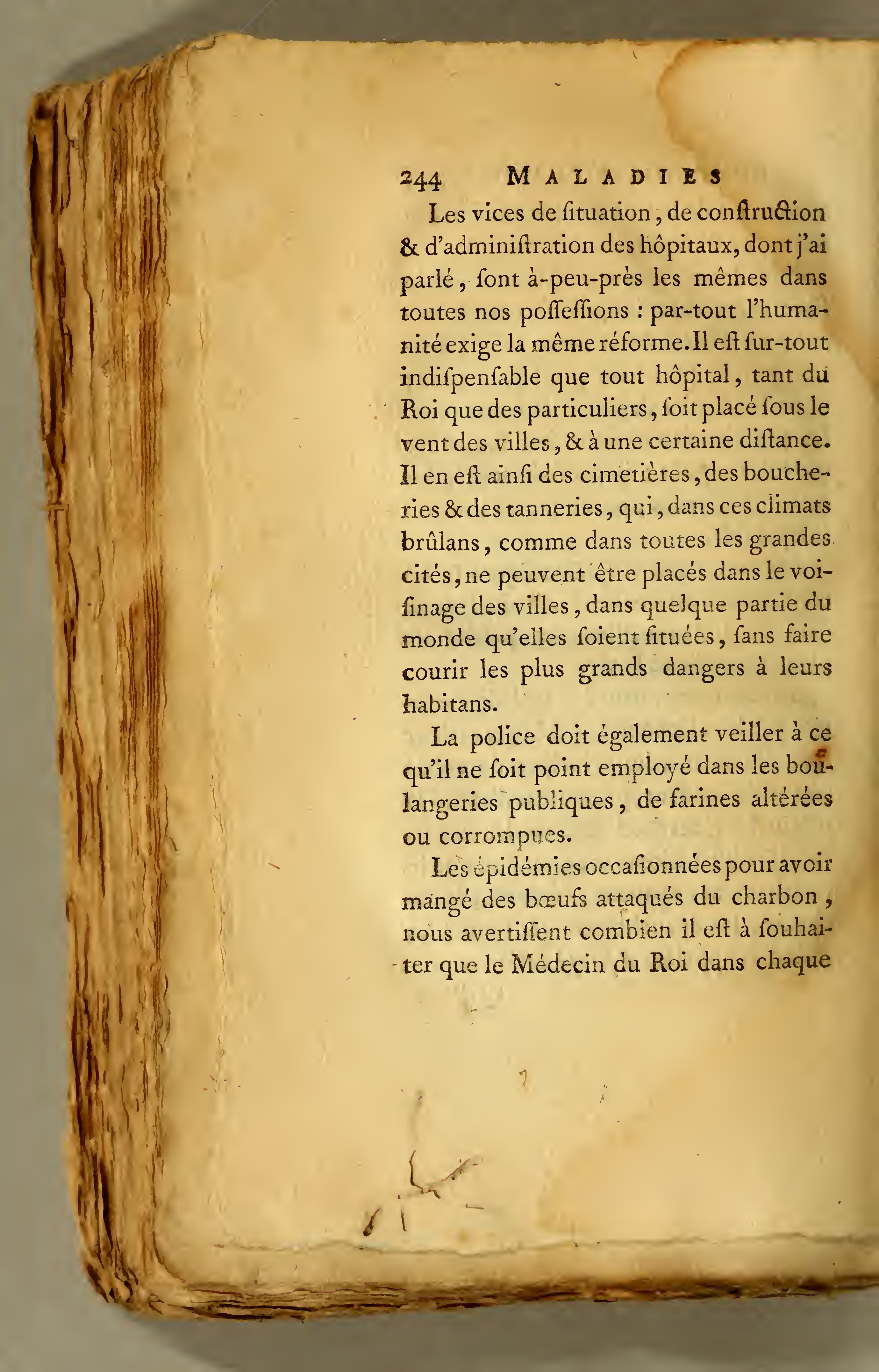
Quoiqu'il y ait en général beaucoup de maladies, & qu'elles soient encore plus diversifiées dans les Colonies qu'en Europe, cependant elles participent

toutes, ou de la trop grande tenſion des fibres, ou de leur relâchement.

Dans les premières, la tenſion de la fibre augmentée juſqu'à un certain degré, eſt l'éréthiſme; cette même tenſion portée plus haut, eſt le ſpaſme; enfin le dernier degré eſt la convulſion. Le premier état a lieu dans toutes les maladies aiguës; il produit toutes les maladies fébriles, ou au moins il en eſt inſéparable.

Les mouvemens ſpaſmodiques & les convulſions ſurviennent principalement dans les inflammations des parties les plus eſſentielles à la vie.

Au contraire, dans les maladies cauſées par le relâchement des fibres ou leur ramolliſſement, les principes de cohéſion ſe déſuniſſant, produiſent d'abord la pâleur, les vices des digeſtions, les embarras, les obſtructions, &, pour peu que le relâchement augmente, l'œdème, la cachexie, les épanchemens, & toutes les maladies appelées *à ſeroſâ colluvie*.



Les vices de ſituation, de conſtruction & d'adminiſtration des hôpitaux, dont j'ai parlé, ſont à-peu-près les mêmes dans toutes nos poſſeſſions : par-tout l'humanité exige la même réforme. Il eſt ſur-tout indiſpenſable que tout hôpital, tant du Roi que des particuliers, ſoit placé ſous le vent des villes, & à une certaine diſtance. Il en eſt ainſi des cimetières, des boucheries & des tanneries, qui, dans ces climats brûlans, comme dans toutes les grandes cités, ne peuvent être placés dans le voiſinage des villes, dans quelque partie du monde qu'elles ſoient ſituées, ſans faire courir les plus grands dangers à leurs habitans.

La police doit également veiller à ce qu'il ne ſoit point employé dans les boulangeries publiques, de farines altérées ou corrompues.

Les épidémies occaſionnées pour avoir mangé des bœufs attaqués du charbon, nous avertiſſent combien il eſt à ſouhaiter que le Médecin du Roi dans chaque

ville puiſſe viſiter tous les animaux qui ſont tués dans les boucheries publiques, & que, conformément aux ordonnances du Roi, il tienne la main à ce qu'il ne ſe vende dans les magaſins aucun médicament corrompu.

Travailler au bonheur de ſes concitoyens, veiller à leur conſervation, ſont des ſoins dignes de l'attention des Adminiſtrateurs, comme ils ſont le premier devoir des Officiers de ſanté. Pénétrés de ces vérités, ils adopteront mes principes; & il ſera flatteur pour moi, dans ma retraite, d'avoir été utile aux habitans de ces contrées éloignées.

La difficulté d'avoir en même temps des Médecins & des Chirurgiens, oblige ces derniers d'exercer toutes les parties de l'art de guérir, ſur-tout dans les campagnes : cependant, lors de leur réception, ils ne ſont examinés que ſur l'anatomie & la chirurgie, ainſi que cela ſe pratique dans tout le royaume. Ayant à traiter les maladies internes les plus



graves, en attendant qu'il ſe ſoit formé des ſujets, comme l'a propoſé M. de Larnage, le Médecin du Roi doit les examiner ſur la médecine-pratique proprement dite, qui enſeigne à connoître les maladies & les moyens d'y remédier, & ſur la matière médicale ou ſcience des médicamens, qui donne la connoiſſance de leur nature, de leurs vertus, de leurs propriétés.

Dans toute la zône torride, les opérations de chirurgie étant ſouvent ſuivies du tétanos, on ne doit ſe ſervir du biſtouri qu'avec la plus grande circonſpection (1). D'ailleurs l'expérience journa-

(1) J'ai eu occaſion d'en faire pluſieurs fois l'obſervation, & notamment à Saint-Domingue, ſur trois ſujets du quartier Morin. Le premier fut une vieille Négreſſe de l'habitation de M. de Menoud, dont la main fut priſe entre les rouleaux du moulin; le ſecond, un vieux Nègre de l'habitation d'Aux; le troiſième, une jeune Négreſſe de l'habitation Mazères, qui avoient éprouvé le même accident.

Je ne fus point de l'avis de l'amputation dans cette circonſtance, parce qu'il n'y avoit point d'hémorrhagie, quoique les phalanges fuſſent écraſées. Les panſemens furent faits avec la charpie sèche ſeulement. La ſuppura-

lière démontre que les Chirurgiens peuvent ſavoir parfaitement faire la taille,

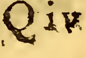
---

tion détacha toutes les parties briſées; les cicatrices ſe firent; & ces trois ſujets guéris en 1777, vivoient encore en 1783, malgré le grand âge des deux premiers.

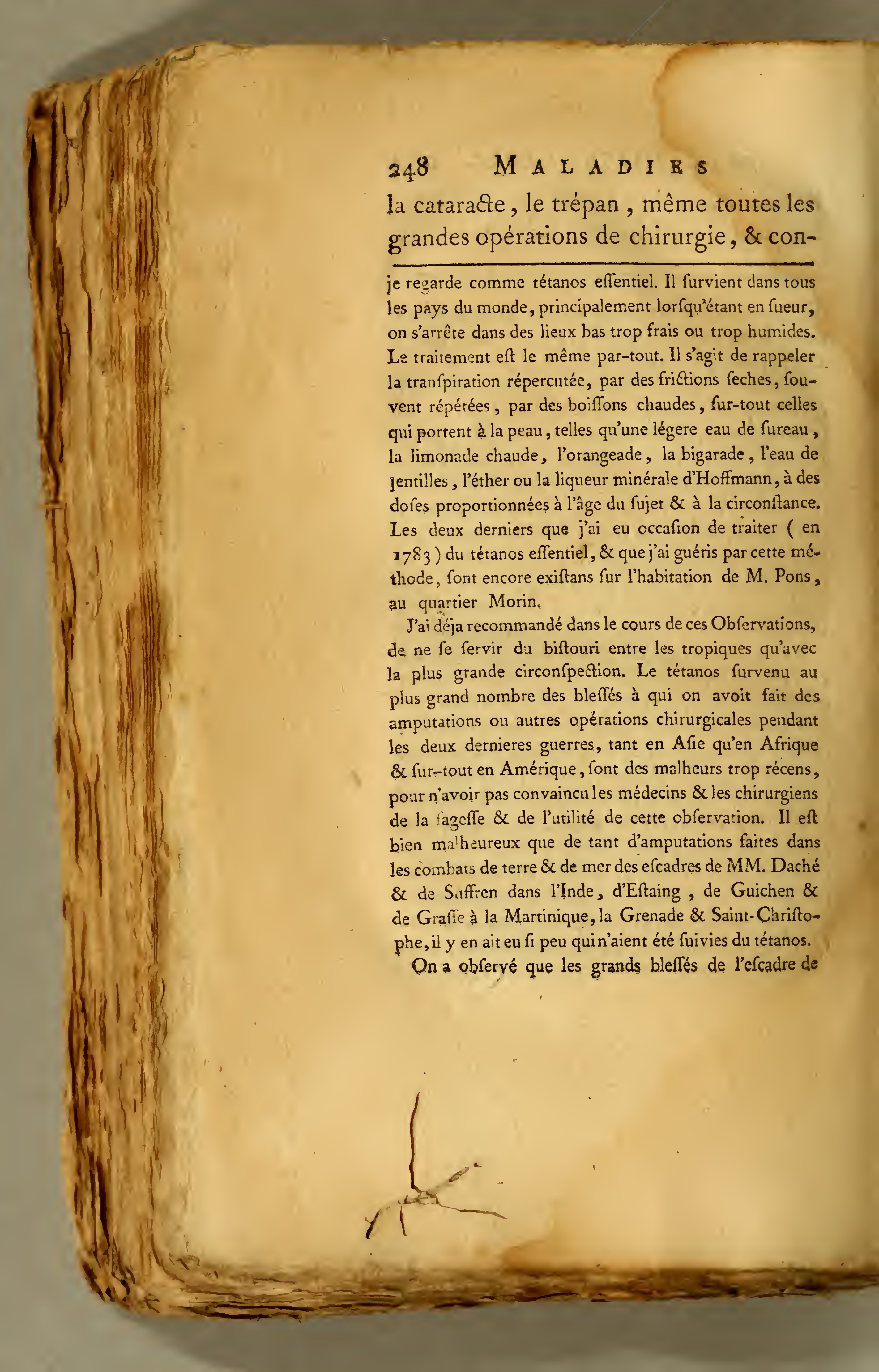
Dans l'amputation c'eſt ſouvent la ligature des vaiſſeaux qui occaſionne les grands accidens; c'eſt pourquoi lorſque le retranchement d'un membre eſt indiſpenſable, il faut dans ces climats ſe ſervir de l'agaric,& faire avec la main une douce compreſſion ſur le moignon. J'ai même pratiqué l'amputation ſur un Nègre de l'habitation d'Eſglereaux, ſans ligature, ſans agaric & ſans autre compreſſion que celle d'un bandage convenable. La charpie & ce moyen furent ſuffiſans : ce Nègre guérit promptement & ſans accident; mais ce cas étant une exception très-particulière, il faut au moins employer l'agaric & la compreſſion.

Il eſt ſurprenant que des gens de l'art, qui même ont de la réputation, ſe perſuadent qu'il eſt poſſible de trouver un remède ſpécifique capable de guérir le tétanos dans tous les cas. Dans les climats de la zône-torride cette maladie ſurvenant dans les inflammations des viſcères, comme à la ſuite des bleſſures, & même dans les fièvres putrides, ainſi que je l'ai obſervé page 54 & ſuivantes de mes Obſervations ſur les Maladies des Nègres; il eſt eſſentiel de porter la plus ſcrupuleuſe attention à diſtinguer dans ces cas différens les cauſes qui le produiſent: ſans cela on s'expoſeroit à commettre des erreurs funeſtes.

Je n'ai point parlé du tétanos qui vient ſans bleſſures, ſans inflammations, ſans maladies putrides, & que







la cataracte, le trépan, même toutes les grandes opérations de chirurgie, & con-

---

je regarde comme tétanos eſſentiel. Il ſurvient dans tous les pays du monde, principalement lorſqu'étant en ſueur, on s'arrête dans des lieux bas trop frais ou trop humides. Le traitement eſt le même par-tout. Il s'agit de rappeler la tranſpiration répercutée, par des frictions ſeches, ſouvent répétées, par des boiſſons chaudes, ſur-tout celles qui portent à la peau, telles qu'une légere eau de ſureau, la limonade chaude, l'orangeade, la bigarade, l'eau de lentilles, l'éther ou la liqueur minérale d'Hoffmann, à des doſes proportionnées à l'âge du ſujet & à la circonſtance. Les deux derniers que j'ai eu occaſion de traiter (en 1783) du tétanos eſſentiel, & que j'ai guéris par cette méthode, ſont encore exiſtans ſur l'habitation de M. Pons, au quartier Morin.

J'ai déja recommandé dans le cours de ces Obſervations, de ne ſe ſervir du biſtouri entre les tropiques qu'avec la plus grande circonſpection. Le tétanos ſurvenu au plus grand nombre des bleſſés à qui on avoit fait des amputations ou autres opérations chirurgicales pendant les deux dernieres guerres, tant en Aſie qu'en Afrique & ſur-tout en Amérique, ſont des malheurs trop récens, pour n'avoir pas convaincu les médecins & les chirurgiens de la ſageſſe & de l'utilité de cette obſervation. Il eſt bien malheureux que de tant d'amputations faites dans les combats de terre & de mer des eſcadres de MM. Daché & de Suffren dans l'Inde, d'Eſtaing, de Guichen & de Graſſe à la Martinique, la Grenade & Saint-Chriſtophe, il y en ait eu ſi peu qui n'aient été ſuivies du tétanos.

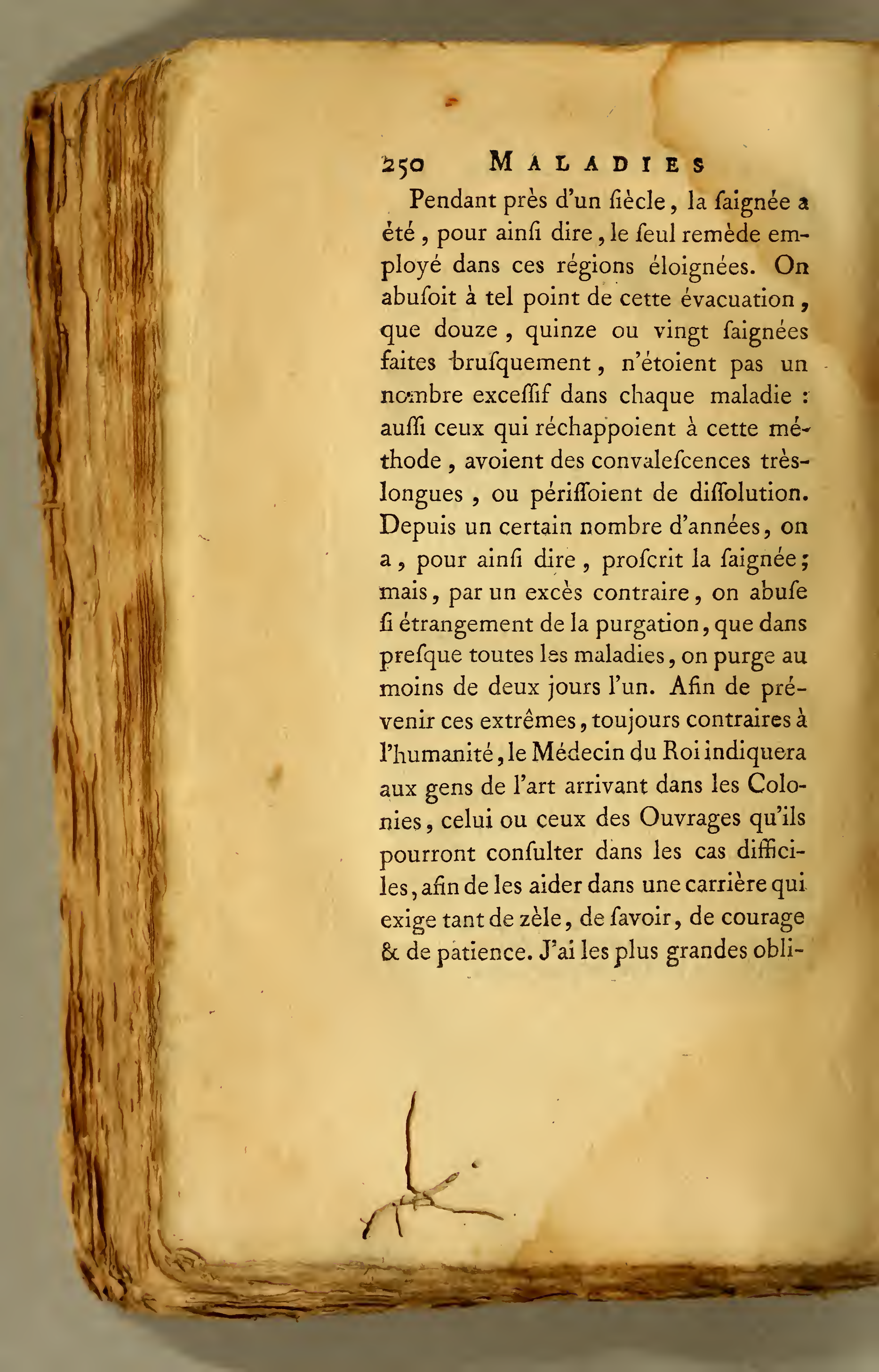
On a obſervé que les grands bleſſés de l'eſcadre de

duire mal les maladies internes les plus ſimples, au point de les faire dégénérer, par le traitement, en maladies mortelles. Combien de victimes dépoſent de cette triſte vérité !

Il eſt contraire à tout principe de raiſon, d'équité & d'humanité, que les malades détenus dans les priſons des Colonies, ſoient privés des viſites du Médecin du Roi, qui doit ſes conſeils à l'homme ſouffrant par-tout où il ſe trouve, ſans diſtinction d'état, de rang & de fortune. Tout réglement contraire à ces principes doit être révoqué; & il faut en même temps ordonner que le Médecin du Roi ſoit chargé de traiter, dans les hoſpices, les maladies internes, & le Chirurgien-Major de la place, les maladies chirurgicales. Cet article eſt digne de l'attention des Adminiſtrateurs, & de tout homme ſenſible.

M. Daché dans l'Inde, qui ont été débarqués, ont tous ou preſque tous péri du tétanos; tandis que de ceux des bleſſés que les circonſtances ou le haſard ont fait reſter à bord, il en eſt guéri un plus grand nombre.





Pendant près d'un ſiècle, la ſaignée a été, pour ainſi dire, le ſeul remède employé dans ces régions éloignées. On abuſoit à tel point de cette évacuation, que douze, quinze ou vingt ſaignées faites bruſquement, n'étoient pas un nombre exceſſif dans chaque maladie : auſſi ceux qui réchappoient à cette méthode, avoient des convaleſcences très-longues, ou périſſoient de diſſolution. Depuis un certain nombre d'années, on a, pour ainſi dire, proſcrit la ſaignée; mais, par un excès contraire, on abuſe ſi étrangement de la purgation, que dans preſque toutes les maladies, on purge au moins de deux jours l'un. Afin de prévenir ces extrêmes, toujours contraires à l'humanité, le Médecin du Roi indiquera aux gens de l'art arrivant dans les Colonies, celui ou ceux des Ouvrages qu'ils pourront conſulter dans les cas difficiles, afin de les aider dans une carrière qui exige tant de zèle, de ſavoir, de courage & de patience. J'ai les plus grandes obli-

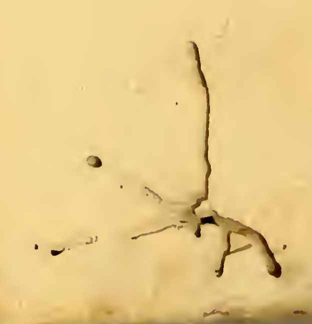
gations au Traité des Fièvres d'Huxham.

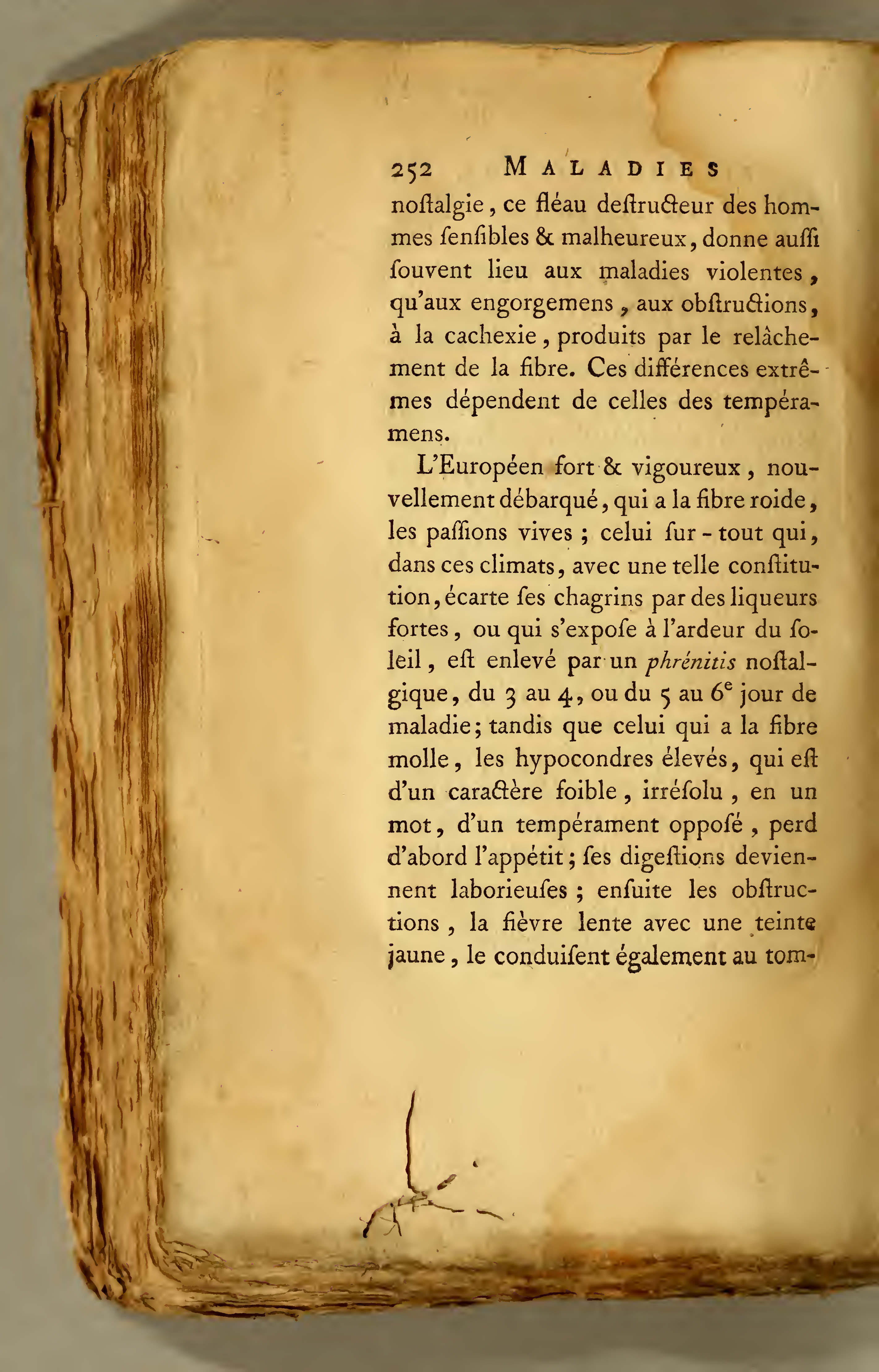
En me bornant dans cet ouvrage à des observations générales j'ai cru devoir insister particulièrement sur la nécessité de la translation des troupes dans les montagnes, sur l'établissement des maisons de santé indispensables à leur conservation; & d'après l'administration que j'ai proposée pour ces divers établissemens, avec le secours des eaux minérales, je ne crains pas d'assurer que les cas où les sujets du Roi seront obligés de repasser en France pour la guérison de leurs maladies, deviendront infiniment rares.

J'en excepte la *nostalgie* ou maladie du pays, à laquelle on est sujet dans les Colonies plus que par-tout ailleurs. Les chagrins, les peines morales, en altérant l'esprit vital, en le dégradant insensiblement, portent le trouble & le désordre dans toutes les fonctions (1). La

---

(1) Ce fut une des principales causes de la maladie pestilentielle de l'armée navale commandée par M. Dubois de la Mothe.





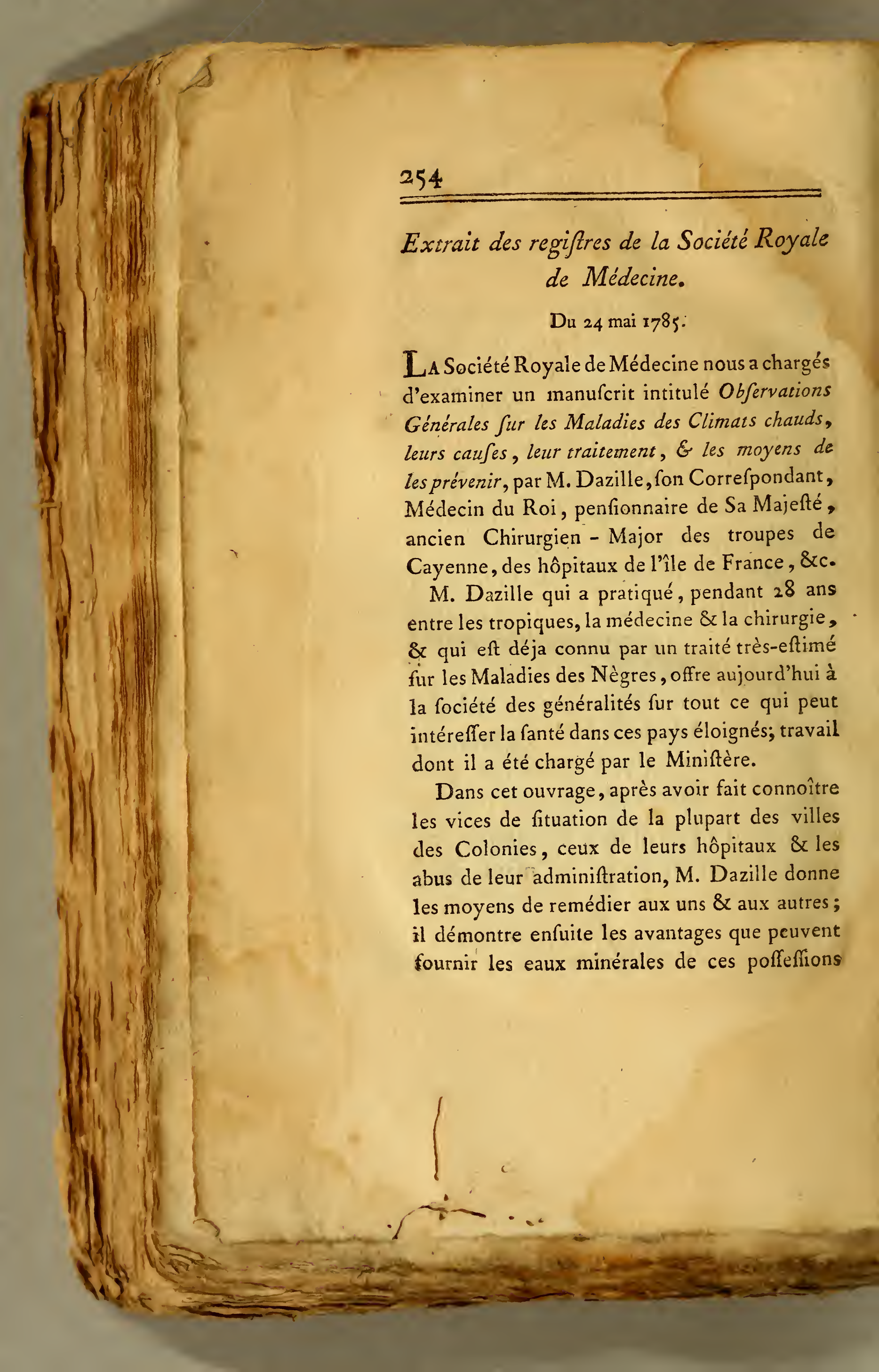
noſtalgie, ce fléau deſtructeur des hommes ſenſibles & malheureux, donne auſſi ſouvent lieu aux maladies violentes, qu'aux engorgemens, aux obſtructions, à la cachexie, produits par le relâchement de la fibre. Ces différences extrêmes dépendent de celles des tempéramens.

L'Européen fort & vigoureux, nouvellement débarqué, qui a la fibre roide, les paſſions vives ; celui ſur-tout qui, dans ces climats, avec une telle conſtitution, écarte ſes chagrins par des liqueurs fortes, ou qui s'expoſe à l'ardeur du ſoleil, eſt enlevé par un *phrénitis* noſtalgique, du 3 au 4, ou du 5 au 6e jour de maladie; tandis que celui qui a la fibre molle, les hypocondres élevés, qui eſt d'un caractère foible, irréſolu, en un mot, d'un tempérament oppoſé, perd d'abord l'appétit; ſes digeſtions deviennent laborieuſes ; enſuite les obſtructions, la fièvre lente avec une teinte jaune, le conduiſent également au tom-

beau, quoique plus tard, à moins que ſes peines & ſes chagrins ne viennent à ceſſer.

Dans ces circonſtances, plus le découragement eſt grand, plus il eſt inſtant d'agir ſur l'eſprit par des reſſources ingénieuſes, tirées de la morale & de la prudence. Le Médecin fidèle à ſes devoirs, ne doit jamais prêter ſon miniſtère en favoriſant ceux qui ſuppoſent des maladies pour repaſſer en Europe, de quelque rang & de quelque état qu'ils ſoient; mais dans cette occaſion, tirant ſes reſſources de ſon cœur, il redouble ſes ſoins, ſes attentions, ſes prévenances, il eſt même l'organe de ſes malades auprès des Adminiſtrateurs généraux. Ainſi, en portant la conſolation dans l'ame de l'homme malheureux, le Médecin jouit de la douce ſatisfaction de guérir en même temps ſes maux phyſiques.

FIN



Extrait des regiſtres de la Société Royale de Médecine.

Du 24 mai 1785.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés d'examiner un manuſcrit intitulé *Obſervations Générales ſur les Maladies des Climats chauds, leurs cauſes, leur traitement, & les moyens de les prévenir*, par M. Dazille, ſon Correſpondant, Médecin du Roi, penſionnaire de Sa Majeſté, ancien Chirurgien-Major des troupes de Cayenne, des hôpitaux de l'île de France, &c.

M. Dazille qui a pratiqué, pendant 28 ans entre les tropiques, la médecine & la chirurgie, & qui eſt déja connu par un traité très-eſtimé ſur les Maladies des Nègres, offre aujourd'hui à la ſociété des généralités ſur tout ce qui peut intéreſſer la ſanté dans ces pays éloignés; travail dont il a été chargé par le Miniſtère.

Dans cet ouvrage, après avoir fait connoître les vices de ſituation de la plupart des villes des Colonies, ceux de leurs hôpitaux & les abus de leur adminiſtration, M. Dazille donne les moyens de remédier aux uns & aux autres; il démontre enſuite les avantages que peuvent fournir les eaux minérales de ces poſſeſſions

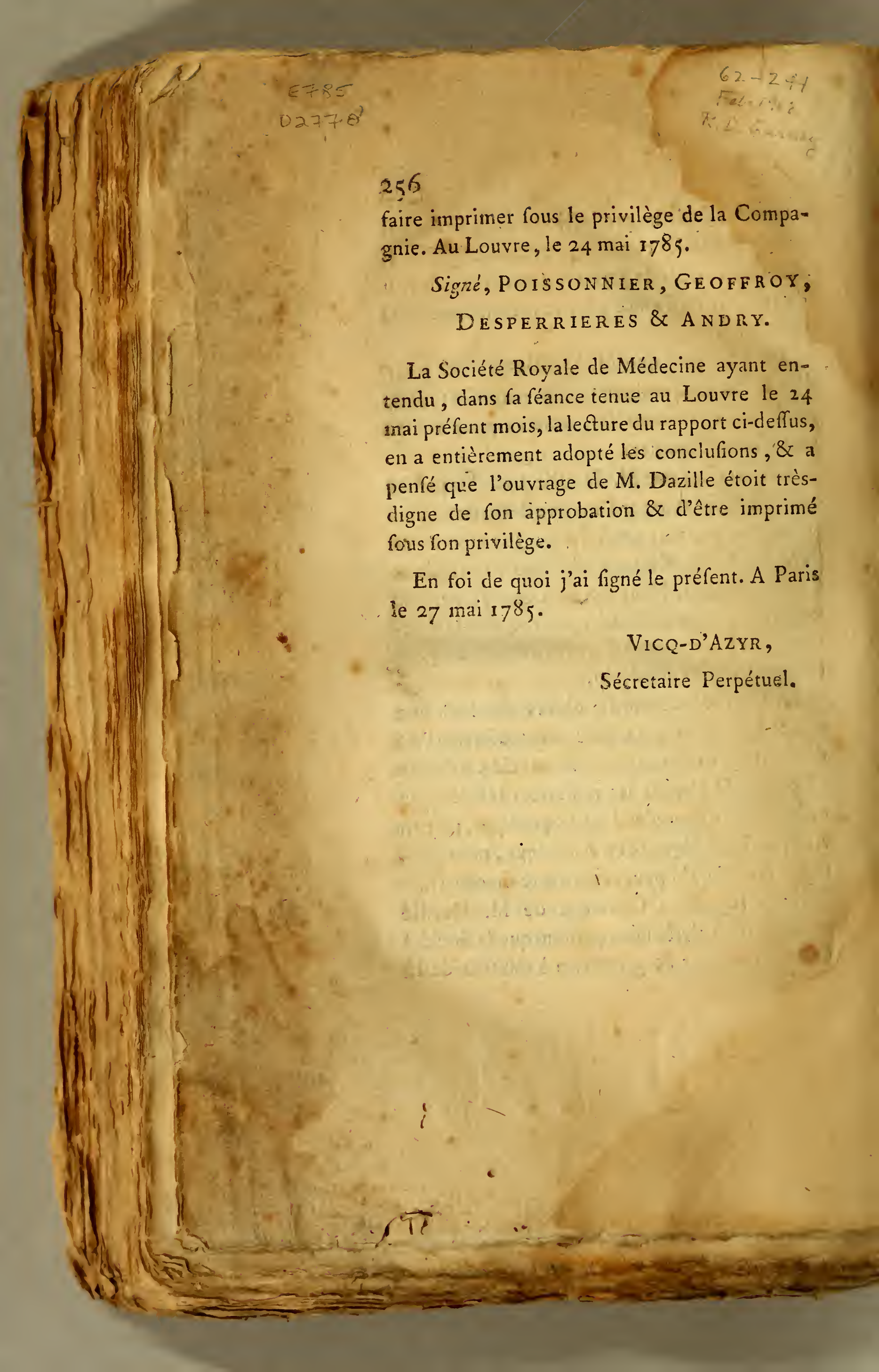
éloignées & leurs productions médicinales ; il indique enfin les circonſtances dans leſquelles il eſt indiſpenſable de permettre aux ſujets du Roi de repaſſer en France pour le rétabliſſement de leur ſanté.

Les réformes que M. Dazille propoſe pour l'île de Saint-Domingue, nous paroiſſent, ainſi qu'à lui, également importantes pour toutes nos autres Colonies.

Les ſervices que M. Dazille a rendus par ſes travaux & ſur-tout par l'analyſe des eaux ſimples & minérales, ſont conſtatés par le rapport que MM. les Adminiſtrateurs généraux en ont fait au Gouvernement. Nous ſommes convaincus que ce qu'il y a de mieux à faire pour arrêter la mortalité, eſt de mettre à exécution les moyens indiqués par ce Médecin.

M. Dazille termine ſes obſervations par une notice des ſubſtances médicamenteuſes que l'on doit envoyer dans ces poſſeſſions. Ce catalogue eſt court ; & d'après les reſſources locales que ce Médecin a trouvées dans ſa pratique, tant en Aſie, qu'en Afrique & en Amérique, nous penſons avec lui qu'il peut encore être raccourci.

Nous regardons l'ouvrage de M. Dazille comme très-utile, & nous penſons que la Société doit l'approuver & permettre à l'auteur de le



faire imprimer ſous le privilège de la Compagnie. Au Louvre, le 24 mai 1785.

Signé, POISSONNIER, GEOFFROY, DESPERRIERES & ANDRY.

La Société Royale de Médecine ayant entendu, dans ſa ſéance tenue au Louvre le 24 mai préſent mois, la lecture du rapport ci-deſſus, en a entièrement adopté les concluſions, & a penſé que l'ouvrage de M. Dazille étoit très-digne de ſon approbation & d'être imprimé ſous ſon privilège.

En foi de quoi j'ai ſigné le préſent. A Paris le 27 mai 1785.

VICQ-D'AZYR,

Sécretaire Perpétuel.

...ance? Et n'eſt-il pas évident que la ...on de ces moyens, faite ſurtout par ... de l'art, pouvant en impoſer à la ..., elle devient plutôt une ſource fé... maux, qu'un avantage pour l'hu... Cependant il faut convenir que l'ap... goûtant qu'exigent certaines méthodes, par exemple, celle de *Waren* & celle ...*vin*, n'eſt pas fort engageant, & que le ... ſecrets vantés en met à l'abri le ...nd nombre des hommes. C'eſt ſurtout ...ue ces préſervatifs ne prendront pas ...p, & ſi l'on y ajoute les malheureuſes ... de certaines perſonnes, on a tout ... croire qu'ils tomberont enfin dans le ... qu'ils méritent.

...DLXXVII. Je paſſe ſur les moyens ...t mettre en uſage, pour conſtater la ...ue efficacité de ces préſervatifs. Sans ...l eſt humain de s'occuper à chercher ...nède qui tariſſe enfin la ſource d'un ...mme la vérole. Mais il faut en même ... faire d'une manière qui ne ſoit pas ...nſible par les loix civiles & par celles ...nneur. On a ſçu par le Docteur *Waren* ... citoyen généreux avoit pris de la ma... ûrement imprégnée du virus vérolique,

